This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R725a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
55.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XVII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STEREOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

H:

301986

LA REVANCHE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR MM. ROGER ET CREUZÉ-DE-LESSER,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 15 juillet 1809.

Par pari referre non est injuria.

NOTA. La notice sur M. Roger se trouve dans le tome 13 des comédies en vers, et celle sur M. Creuzé dans le tome 7, volumes 24 et 30 de la présente collection.

PERSONNAGES.

LE ROI DE POLOGNE.
FÉDÉRIC, écuyer du Roi.
LE DUC DE KALITZ.
LE COMTE SIGISMOND LOWINSKI.
HENRI, son fils.
DIDIER, valet hongrois au service du Duc.
ÉLISKA, fille du Comte.
FRANCESKA, suivante d'Éliska.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

La scène est dans le château du comte Sigismond, au pied des monts Krapaks, en Pologne.

On a placé les personnages en tête de chaque scène dans l'ordre où le spectateur les voit. Le premier nommé est le premier à droite du théâtre, et ainsi de suite. Si les personnages font quelque mouvement grave dans la scène, il est indiqué par un nouvel ordre de noms, écrit en note au bas de la page, à l'instant qu'il arrive.

LA REVANCHE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon gothique. A droite, une porte qui conduit à l'appartement du Comte et de sa fille; à gauche, la porte du dehors; au fond, une porte et deux croisées ouvertes, à travers lesquelles on aperçoit un jardin et quelques fortifications; sur le devant, à droite, un métier à broder; à gauche, une table et un jeu d'échecs. Tous les personnages ont le costume polonais.

SCÈNE I.

LE ROI, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

Sire, pardonnez à ma franchise; je remplis le devoir d'un serviteur fidèle, en représentant à Votre Majesté...

LE ROI.

Allons! toujours Sire et Votre Majesté! Ne-

sommes-nous pas convenus que tu m'appellerais chevalier ?

FÉDÉRIC.

Eh bien! chevalier, soit. Que pensera-t-on à votre cour et dans toute la Pologne, quand on y apprendra qu'au lieu d'aller réduire les révoltés de Lemberg, vous êtes venu passer huit grands jours au pied des monts Krapaks, dans le vieux château du comte Sigismond Lowinski ?

LE ROI.

Rassure-toi, Fédéric; j'ai transmis mes ordres au duc de Kalitz, commandant de Lemberg. Au moment où je parle, les révoltés sont, sans doute, rentrés dans le devoir; et, c'est pour empêcher à l'avenir de pareils soulèvemens, que je suis venu sonder ici les intentions du comte Sigismond, le seigneur le plus puissant de ces contrées. Ce château, mon cher Fédéric, renferme un trésor que je ne m'attendais pas à y trouver, et auquel je ne pourrais désormais renoncer sans le plus grand regret.

FÉDÉRIC.

Un trésor! voilà bien les amans! Je conviens que la fille du Comte est aimable et jolie...

LE ROI.

Si aimable, que tout ce qui l'entoure me

paraît charmant. Son père, excellent homme, mais qui n'est pas peut-être un esprit très-brillant, m'enchante par l'originalité de sa conversation et sa prétendue philosophie. Ces jardins mal plantés, mal cultivés, d'un aspect sauvage, ont pour moi mille attraits, et les tourelles de cet antique château me semblent le palais des fées.

FÉDÉRIC.

C'est pousser l'illusion un peu loin. Mais ce palais des fées, quand en sortirons-nous ?

LE ROI.

Quand je serai assuré de plaire à la belle Éliska.

FÉDÉRIC.

Eh ! Sire, il ne fallait donc pas vous déguiser en simple chevalier partant pour une expédition contre les Turcs ; il fallait, tout en arrivant, dire : Je suis le Roi. Avec ce titre-là, on ne trouve point de cruelles.

LE ROI.

Mais conçois-tu comme il est piquant pour moi d'interroger mes sujets sur ce qu'ils pensent de mon gouvernement ? de m'entendre dire de bonnes vérités dont je puis profiter, ou de recevoir des éloges qui ne sont point des flatteries ? Je ne suis pas blasé sur ce plaisir-là. Enfin, las des intrigues de ma cour,

des perfidies des femmes qui cherchent à attirer mes regards, je trouve ici une jeune personne qui a plus d'attraits qu'elles n'en ont, et qui a une franchise qu'elles n'ont pas. Sous l'habit d'un simple chevalier, sous le nom vulgaire de Ramire, je cherche à l'intéresser, à lui plaire. Figure-toi l'excès de mon bonheur, si je parviens à en être aimé pour moi-même!

FÉDÉRIC.

Je vois à vos projets un petit inconvénient. La fille de Sigismond est trop noble et trop vertueuse pour être la maîtresse du chevalier Ramire; et vous ne pensez pas, sans doute, à en faire la femme du roi de Pologne?

LE ROI.

Pourquoi non? Ignores-tu l'origine illustre des Sigismond? Serait-ce la première fois qu'ils se seraient alliés au sang royal?

FÉDÉRIC.

Et si quelqu'un vous reconnaissait?

LE ROI.

Qui pourrait me reconnaître? Le fils du Comte est à son régiment, et d'ailleurs ne m'a jamais vu: le Comte lui-même n'a point paru à la cour depuis mon avénement. Mais il y a une heure qu'il devrait être descendu ici avec sa fille...

FÉDÉRIC.

Oui, et voilà une heure que Votre Majesté attend.

LE ROI.

Que veux-tu, mon ami? je suis amoureux, il faut oublier que je suis roi. On m'a attendu souvent; aujourd'hui il faut que j'attende : ailleurs on me fait la cour; ici, c'est à moi de la faire... Si l'on me reçoit mal, eh bien! mes courtisans me le paieront; et toi tout le premier. Mais chut! j'aperçois la suivante d'Éliska.

SCÈNE II.

LE ROI, FRANCESKA, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Seigneurs Chevaliers, je vous salue.

LE ROI.

Bonjour, Franceska. Comment se porte monsieur le Comte? Le verrons-nous bientôt?

FRANCESKA.

Dans un moment il va descendre.

LE ROI.

Avec sa fille?

FRANCESKA.

Ne vous impatientez pas ; monsieur le Comte est aussi pressé que vous de jouer une partie d'échecs.

LE ROI.

Ce sont deux personnes bien estimables que votre maître et votre maîtresse.

FRANCESKA.

Oh ! pour cela, monsieur le comte Sigismond !... c'est un homme !... un philosophe !.. Je dis le philosophe le plus grand seigneur de toute la Pologne ; méprisant les honneurs, les dignités. C'est qu'il a beaucoup étudié dans sa retraite ; et ce qu'il a appris de philosophie dans ses lectures, il l'enseigne tous les jours à sa fille.

LE ROI.

Mademoiselle Éliska n'est peut-être pas aussi philosophe que son père ; mais elle est bien aimable.

FRANCESKA.

Et jolie ! on n'en voit plus comme cela.

FÉDÉRIC.

Il paraît qu'on ne songe pas encore à la marier ?

FRANCESKA.

Je pense que non. Cependant...

LE ROI, vivement.

Cependant ?

FRANCESKA.

Ce n'est pas qu'on ne l'ait demandée vingt fois, et de bien grands seigneurs !

LE ROI.

Oh ! je le crois. Mais ne pourrais-je savoir ?...

FRANCESKA.

Quel intérêt pourriez-vous y prendre ? vous n'êtes pas amoureux d'elle. Si l'un de vous l'était, je le plaindrais fort.

LE ROI.

Et pourquoi donc ?

FRANCESKA.

Pourquoi ? pourquoi ?.... Vous êtes, sans contredit, de fort honnêtes gens, de braves chevaliers, qui vous battrez sûrement très-bien contre les Turcs ; mais, soit dit sans vous désobliger, nous avons refusé mieux.

LE ROI.

Vous croyez ?

FÉDÉRIC.

Cependant, Mademoiselle, mon compagnon et moi, nous avons des terres en Pologne.

FRANCESKA.

Vous ne les avez pas vendues pour aller en Turquie ?

FÉDÉRIC.

Non ; le Roi s'est chargé des frais de notre voyage.

FRANCESKA.

Ah ! vous êtes donc connus du Roi ?

LE ROI.

Un peu.

FRANCESKA.

Je voudrais bien le voir, le Roi.

FÉDÉRIC.

Il ne tiendrait qu'à vous ; et ce n'est pas sa faute si...

FRANCESKA.

Il est brave comme un César, à ce qu'on dit ; il est à l'armée, comme à sa cour, au premier rang.

LE ROI.

Il fait son devoir.

FRANCESKA.

Puissiez-vous revenir de cette expédition ! Car il serait affreux.... Vous me plaisez fort, Messieurs ; je vous le dis sans façon.

LE ROI.

Vous êtes si obligeante, belle Franceska, et nous sommes si certains de ne pas mourir de la main des Turcs, que nous vous prions, mon ami et moi, de garder jusqu'à notre retour cette bague...

FRANCESKA.

Oh! le beau brillant!

LE ROI.

Veuillez l'accepter, et vous souvenir un peu de nous.

FRANCESKA.

Je n'ai pas besoin du diamant pour cela; mais, puisque vous l'exigez... Voici monsieur le Comte et sa fille; Messieurs, je suis votre servante. (*A part.*) Quel dommage que ce jeune homme ne soit qu'un simple chevalier!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, ÉLISKA, LE COMTE SIGISMOND, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Mais quand je vous dis, ma fille...

LE ROI.

Monsieur le Comte, j'ai l'honneur de vous saluer. Mademoiselle, agréez mon respect.

LE COMTE.

Bonjour, Messieurs. Parbleu! je suis bien aise de vous trouver ici, et de vous faire juges entre ma fille et moi.

LE ROI.

De quoi s'agit-il donc?

LE COMTE.

Ma fille a des principes, des vertus, de l'esprit, des talens; mais il lui manque une chose essentielle; elle n'a pas de philosophie.

LE ROI.

Ah! cela est fâcheux; mais enfin, Mademoiselle me paraît avoir de quoi se consoler.

LE COMTE.

Elle n'aime point la retraite.

FÉDÉRIC.

C'est singulier! à son âge!

ÉLISKA.

Pardonnez-moi, j'aime la retraite, et surtout celle-ci; mais il me semble quelquefois que j'aimerais assez la ville et un peu le monde. Quand ces Messieurs nous ont fait l'honneur

de venir ici, il y avait huit ou dix mois qu'un étranger n'avait paru dans ce canton. Je conçois qu'un particulier sans bien, sans liaisons, vive constamment enterré à la campagne; mais je m'étonne que mon père, avec son nom et sa fortune, reste obstinément éloigné du monde et de la cour.

LE COMTE.

Aller à la cour! moi! tu me connais bien! D'abord, le nouveau roi ne m'a pas invité à sa cour; mais, quand il m'y aurait invité, je n'y aurais certainement pas paru. Ah! mon enfant! je vois bien que tu n'as pas lu Aristote!

ÉLISKA.

Non; mais j'ai lu quelque part qu'Aristote allait à la cour.

LE COMTE.

C'est vrai; mais il conseillait de ne point y aller. Oh! c'était un grand philosophe!

ÉLISKA.

A la bonne heure; mais mon sexe, mon âge rendent peut-être excusable ce désir que j'ai de voir le monde, et, que sais-je? d'en être vue; car il est possible que j'aie, sans m'en douter, cette fantaisie assez ridicule, et je ne veux pas me donner pour meilleure que je ne suis.

LE ROI, à part.

Elle est charmante!

LE COMTE.

Je ne conçois rien aux jeunes personnes d'aujourd'hui. C'est comme son opinion sur l'expédition glorieuse à laquelle vous allez prendre part. Mais tu as beau dire, je veux y envoyer mon fils Henri.

ÉLISKA.

Ah! ciel! mon frère!

LE COMTE.

Et pourquoi pas? Où pourrait-il mieux employer son courage?

ÉLISKA.

C'est sans doute, mon père, une entreprise fort sage qu'une guerre contre les mécréans; vous le croyez, tout le monde le dit, et je dois le croire aussi.

LE COMTE.

Non, tu ne le crois pas. Je le vois, tu blâmes ces Messieurs.

LE ROI.

Mademoiselle voudrait-elle que nous restassions?

ÉLISKA.

Mais s'il y avait assez de monde pour battre

ces pauvres Turcs, je ne vois pas pourquoi vous quitteriez vos parens, vos amis, et...

FÉDÉRIC.

Et peut-être la beauté qu'il aime.

LE COMTE.

Voilà le mérite.

LE ROI, regardant Éliska avec passion.

Il est sûr qu'il faut un grand courage pour s'éloigner d'une femme qu'on aime... surtout si on a le bonheur d'en être aimé.

LE COMTE, qui a surpris ses regards, à part.

Me trompé-je? quels soupçons!... (*Haut.*) Allons, allons, Messieurs, en attendant que vous battiez les infidèles, voyons si vous me battrez; fesons une partie d'échecs.

(Il va se mettre au jeu.)

LE ROI, bas à Fédéric.

Demande à jouer avec lui.

FÉDÉRIC.

Monsieur le Comte, voulez-vous que je prenne une leçon de vous?

LE COMTE.

Oh! non, je veux gagner Monsieur. (*Montrant le Roi.*) Il m'a vaincu hier. Allons, M. Ramire.

LE ROI, à part.

Je ne pourrai causer avec elle. (*) (*Haut.*) Monsieur, avec grand plaisir. (*Se mettant au jeu.*) Mais vous aurez bon marché de moi ; j'ai la tête un peu malade, et c'est vraiment pour vous complaire...

LE COMTE.

Cela se passera, au bout de cinq ou six parties...

ÉLISKA. Elle s'est mise à broder.

(*A Fédéric.*) En effet, voilà un excellent moyen de guérir.

LE COMTE, au Roi, qui regarde souvent Éliska.

Vous n'êtes pas trop à votre jeu.

LE ROI.

Il est vrai : je vous l'ai dit, je suis mal à mon aise.

FÉDÉRIC, à part.

Il serait mieux où je suis.

LE COMTE.

Mais que faites-vous donc ? vous jouez avec mes pièces !

(*) Éliska, Fédéric, le Roi, le Comte.

LE ROI.

Pardon ! véritablement, je suis incapable de m'appliquer. Tenez, monsieur le Comte, permettez que je me borne à conseiller mon ami : ce sera toujours jouer contre moi.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE ROI, se levant et cédant son jeu à Fédéric.

(*A part.*) Tâchons de profiter de ma liberté. (*) (*Haut.*) Voilà, Mademoiselle, un dessin des plus gracieux que j'aie vus. (*Bas.*) Charmante Éliska, permettez que je saisisse cette occasion...

(Il continue bas.)

LE COMTE, à Fédéric.

Doucement! ce cavalier ne peut pas aller là.

FÉDÉRIC.

Oh! il faudra bien tôt ou tard qu'il y arrive.

LE ROI, bas à Éliska.

Je vous en conjure, dites-moi seulement que j'espère.

(*) Éliska, le Roi, Fedéric, le Comte.

ÉLISKA, haut.

Je suis vraiment flattée, Monsieur, que cet ouvrage soit de votre goût.

LE ROI, s'impatientant.

Eh ! Mademoiselle...

LE COMTE, à Fédéric.

Je vous dis qu'il sera pris.

FÉDÉRIC.

Chevalier Ramire, vous entendez; conseillez-moi donc.

LE ROI.

Je vois, je vois d'ici : c'est bien joué.

(Il continue à parler bas à Éliska.)

LE COMTE, à part.

Mais il parle à ma fille avec une action !

FÉDÉRIC, au Comte.

A vous, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Pardon... c'est que.

FÉDÉRIC, remarquant l'inquiétude du Comte, un peu haut.

Attention ! (*Moins haut.*) Je suis plus fort que vous ne croyez.

LE COMTE, voyant le Roi parler vivement à Éliska.

Oh! pour le coup, il faut...

(Il se lève.)

FÉDÉRIC.

Mais, où allez-vous donc?

LE COMTE.

Je reviens.

(Il s'avance vers les amans.) (*)

FÉDÉRIC, à part.

Diable! comment l'avertir? (*Haut.*) Échec au Roi.

LE ROI.

Plaît-il? (*Se remettant.*) Échec au Roi? Je vous le disais bien, Mademoiselle, Monsieur votre père se laissera vaincre. (*Feignant d'apercevoir seulement le Comte.*) Eh bien! qu'est-ce, monsieur le Comte? Vous quittez la partie? C'est avouer votre défaite.

LE COMTE.

Oui, je sais.... mais votre malaise m'a gagné. Et puis j'oubliais que voici l'heure où je dois donner une leçon.... de philosophie à ma fille, et je vais, si vous voulez bien le permettre.

(*) Éliska, le Roi, le Comte, Fédéric.

LE ROI.

C'est à nous de vous laisser libres : le devoir que vous voulez remplir est trop respectable... (*Avec un sérieux plaisant.*) Quand le philosophe Cicéron, dans sa retraite de Tusculum, initiait sa chère Tullie aux plus sublimes leçons du portique, les chevaliers romains se fussent bien gardés de le troubler...

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ÉLISKA, LE COMTE.

LE COMTE.

Ma fille ! que vous disait le chevalier Rémire pendant la partie d'échecs ?

ÉLISKA.

Mon père, il me disait qu'il m'aimait de toute son ame.

LE COMTE.

Auriez-vous oublié que j'ai promis votre main au seul homme digne d'y prétendre, au duc de Kalitz ?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

Quoique le projet de ce mariage soit en-

core ici un secret, ignorez-vous que je l'attends, sous huit jours, avec votre frère Henri?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

N'êtes-vous pas décidée à l'aimer?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

Non? Mademoiselle!

ÉLISA.

Comment l'aimerais-je? Je ne le connais pas.

LE COMTE.

Je le connais, moi. Quand je dis que je le connais, je ne l'ai jamais vu; mais sa famille fut toujours amie de la mienne: j'ai partout entendu vanter sa valeur, ses lumières...

ÉLISKA.

J'y crois.

LE COMTE.

Son amabilité.

ÉLISKA.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE COMTE.

C'est-à-dire que sur ce point vous ne vous en rapporteriez pas à moi?

ÉLISKA.

Si vraiment; mais j'y suis plus intéressée que vous.

LE COMTE.

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec la tournure piquante et originale de son esprit, il n'ait pas imaginé de nous ménager quelque surprise.

ÉLISKA.

Il me surprendra bien si je le trouve aussi aimable qu'on le dit.

LE COMTE.

Au surplus, c'est la première de nos conditions : rien de conclu si le Duc vous déplaît. Mais sûrement il vous plaira ; il faut qu'il vous plaise : pourquoi ne vous plairait-il pas ?.... Eh bien ! de quoi riez-vous donc ?

ÉLISKA.

« Ma chère fille, je veux ton bonheur ;
» mais je le veux à ma manière : choisis pour
» époux qui tu voudras, pourvu que ce soit
» le duc de Kalitz ; en un mot, je te laisse
» entièrement libre, à condition que tu n'au-
» ras pas d'autres volontés que les miennes. »

Convenez-en, mon père, n'est-ce pas à peu près ce que vous voulez dire?

LE COMTE.

Point du tout, point du tout... Est-ce que par hasard vous aimeriez le chevalier Ramire?

ÉLISKA.

Celui-là, du moins, nous l'avons vu, et nous pouvons le juger.

LE COMTE.

Quoi! Mademoiselle!...

ÉLISKA.

Rassurez-vous, mon père : ne puis-je le trouver aimable sans l'aimer? A dire vrai, pourtant, il devrait vous convenir mieux que le Duc.

LE COMTE.

Et comment cela, s'il vous plaît?

ÉLISKA.

Le Duc n'est-il pas un homme de cour? Ne faites-vous pas profession de n'aimer ni la cour ni ceux qui la fréquentent?

LE COMTE.

Oh! il y en a qui sont aimables!

ÉLISKA.

Il est plus sûr, dans vos principes, de préférer ceux qui n'y vont pas; et, par exemple,

M. Ramire, simple chevalier, sans crédit, sans place, vraisemblablement sans fortune, devrait être un gendre précieux pour un philosophe comme vous.

LE COMTE.

Je suis philosophe, certainement ; mais tu sens bien que la fille de Sigismond Lowinski ne peut épouser qu'un grand seigneur.

ÉLISKA.

Un grand seigneur ! Ah ! mon père, mon père, si votre élève en philosophie osait vous rappeler vos propres leçons...

LE COMTE.

Mes leçons ! mes leçons !.... Il ne s'agit pas de cela, il s'agit de ton bonheur.

ÉLISKA.

Pardon, il s'agit aussi de l'honneur de mon maître. N'allez pas devenir moins philosophe que moi : en vérité, vous ne le seriez pas assez.

LE COMTE, riant malgré lui.

Allons, allons, Mademoiselle, rentrez dans votre appartement, et laissez-moi songer aux moyens... (*Avec affection.*) Va, mon enfant, sois tranquille : je t'aime ; je me trouve heureux d'être ton père ; je trouve heureux celui qui deviendra ton époux.

ÉLISKA.

Mais ce sera le Duc ?...

LE COMTE.

Ce sera... ce sera... le plus digne de toi.

ÉLISKA, l'embrassant.

Ah ! je m'en fie à la tendresse de mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE.

Sa gaîté me rassure ; cependant il est de la prudence... (*Il appelle.*) Holà ! quelqu'un. Ce que c'est que d'être confiant, hospitalier ! Moi, qui ai le coup d'œil si sûr, dont la pénétration n'est jamais en défaut ; j'ai accueilli presque sans examen... (*A un domestique qui paraît.*) Priez monsieur le chevalier Fédéric de vouloir bien se donner la peine de se rendre seul ici. (*Le domestique sort.*) Il faut absolument que j'éloigne ces jeunes gens. Sot compliment à faire qu'un congé ! mais il le faut. Armons-nous de courage, voici Fédéric.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Pardon, Monsieur, si je vous ai prié de venir. J'ai un service à vous demander auprès du chevalier Ramire.

FÉDÉRIC.

Disposez de moi, M. le Comte. (*A part.*) Je crains fort pour les amours du Roi.

LE COMTE.

Je vous dirai donc.... (*A part.*) Je ne sais par où commencer. (*Haut.*) C'est un homme... c'est un homme charmant, au moins, que votre ami.

FÉDÉRIC.

Mon ami !... oui, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

On n'a pas plus d'usage du monde, un meilleur ton, un esprit plus agréable, une physionomie plus douce et plus ouverte.

FÉDÉRIC.

Oui ; mais c'est surtout son cœur, son caractère...

LE COMTE.

Excellent ! aussi, je serais le plus heureux homme du monde, si je pouvais passer mes jours avec lui.

FÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur, ce serait aussi le comble de ses vœux.

LE COMTE.

Mais la gloire vous appelle.

FÉDÉRIC.

Qu'à cela ne tienne !... nous pouvons rester ici quelque tems encore ; et je vais dire à mon ami que vous le priez...

LE COMTE.

De continuer sa route.

FÉDÉRIC.

O ciel ! de...

LE COMTE.

Écoutez, M. Fédéric : vous m'avez l'air d'un galant homme, et je dois vous dire ma pensée tout entière. Je crois votre ami un chevalier noble, délicat, incapable de manquer aux lois de l'hospitalité ; mais je crains que, sans le vouloir peut-être, il ne cherche à plaire à ma fille, qui, sans le vouloir aussi, pourrait bien le trouver ce qu'il est, c'est-à-dire fort aimable. M. Fédéric, vous me plai-

sez beaucoup ; mais, je vous en conjure, épargnez-moi le chagrin de dire en face à votre ami... Imaginez un motif pressant ; et demain, de bon matin.... déjeunez avec nous ; joignez à vos chevaux ceux des miens qui vous plairont le plus, et choisissez dans mes gens tous les guides qu'il vous faudra pour abréger et assurer votre route au sortir de ce château.

FÉDÉRIC.

Quoi ! vous voulez que dès demain?... (*A part.*) Le Roi va être au désespoir.

LE COMTE.

Mettez-vous à ma place. Vous connaissez ma naissance, ma fortune. Le comte Sigismond, dont la famille a donné deux reines à la Pologne, peut-il unir sa fille à un inconnu ?

FÉDÉRIC.

Un inconnu ! mais... (*A part.*) Si nous pouvions gagner du tems par une demi-confidence !

LE COMTE.

Le chevalier Ramire ! qui diable connaît cela ? sans emploi !

FÉDÉRIC.

Pardonnez-moi ; mon ami ne laisse pas que d'occuper dans l'État certain poste.... et si, connaissant votre antipathie pour la cour,

il ne m'avait pas expressément défendu de vous dire....

LE COMTE.

Plaît-il ?

FÉDÉRIC.

Rien : mais mon ami n'est pas si inconnu que vous croyez ; vous-même le connaissez.... de nom du moins ; et peut-être que l'époux que vous destinez à votre fille....

LE COMTE.

(*A part.*) Ah ! quel soupçon ! (*Haut.*) Expliquez-vous.

FÉDÉRIC.

Il est dans la vie des circonstances où, pour ne devoir qu'à son propre mérite l'attachement de ce qu'on aime, on prend un titre modeste, un nom sans éclat.

LE COMTE.

N'achevez pas : je suis humilié.... j'allais offenser sans le savoir.... Je le vois, le prétendu chevalier Ramire est un seigneur déguisé.

FÉDÉRIC.

Je ne dis pas cela.

LE COMTE.

Et moi, Monsieur, je le devine : oui, je lis dans vos yeux ; j'ai lu aussi dans les siens ;

certain air de grandeur.... Je suis physionomiste.

FÉDÉRIC.

J'en suis persuadé; cependant....

LE COMTE.

Vous cherchez en vain à m'échapper. Je suis sûr à présent, ce qui s'appelle sûr, que votre ami est peut-être.... un personnage de la plus haute importance.

FÉDÉRIC, à part.

Allons, il l'aura deviné.

LE COMTE.

Oui, je l'ai deviné; c'est un duc.

FÉDÉRIC.

Un duc? (*A part.*) Oh! pour cela, je puis le laisser croire. (*Haut.*) Ma foi, monsieur le Comte, puisqu'il n'y a pas moyen de vous rien cacher....

LE COMTE.

C'est vrai, et tellement vrai, que, si vous me pressez un peu, je vais vous dire le nom de ce duc.

FÉDÉRIC.

Son nom! ah! par exemple, celui-là serait fort.

LE COMTE.

Point du tout, rien de plus simple : c'est le duc de Kalitz.

FÉDÉRIC.

Le duc de.....

LE COMTE.

Ne faites pas l'étonné. Je ne l'avais jamais vu ; mais c'est lui-même, je n'en doute plus.

FÉDÉRIC.

Si vous le voulez absolument....

LE COMTE.

Je le reconnais là ! il est un peu original, votre ami ; il aura voulu, sous un nom supposé, étudier nos sentimens, se faire aimer pour lui-même.

FÉDÉRIC.

C'est cela, vous y êtes ; mais je ne reviens pas de votre pénétration.

LE COMTE.

Si une chose doit vous étonner, c'est que je ne l'aie pas deviné plus tôt.

FÉDÉRIC.

Bon !

LE COMTE.

Est-ce qu'il ne vous a pas dit que ma fille lui était promise, s'il parvenait à lui plaire ?

FÉDÉRIC.

(*A part.*) Ciel ! (*Haut.*) Promise au duc ! Il ne m'en a pas dit un mot.

LE COMTE.

Je ne l'attendais que dans huit jours avec mon fils Henri qui sert dans son régiment.

FÉDÉRIC.

Dans huit jours? (*A part.*) Passe encore; le roi aura le tems de savoir s'il est aimé.

LE COMTE.

Vous ne saviez pas cela ?

FÉDÉRIC.

Mon Dieu, non.

LE COMTE.

Et j'allais le congédier ! Je ne me le serais jamais pardonné. Ah ! je vais réparer mon erreur, en courant l'embrasser.

FÉDÉRIC.

Non pas, non pas, je vous en prie; gardez-vous-en bien. Laissez-moi le prévenir : il m'en voudrait d'être convenu de son déguisement.

LE COMTE.

Bah ! vous vous moquez ; il en rira.

(Il veut sortir.)

FÉDÉRIC, l'arrêtant.

Souffrez, de grâce.... Je crains pour lui une émotion trop vive.

LE COMTE.

Point du tout. Eh! le voici lui-même.

FÉDÉRIC, à part.

Ma foi, je ne réponds de rien.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE ROI, FÉDÉRIC.

LE COMTE, à bras ouverts.

Embrassez-moi, mon cher ami. C'est donc ainsi que vous vouliez nous tromper? mais votre ami m'a tout avoué.

LE ROI, étonné.

Plaît-il? avoué..... quoi donc?

FÉDÉRIC.

Pardonnez, mon cher Duc, si j'ai trahi votre secret. Quand vous saurez mes motifs...

LE ROI, de même.

Mon cher Duc!

LE COMTE.

Allons, ne voulez-vous pas encore jouer la surprise? Vous êtes reconnu, mon gendre.

LE ROI, de même.

Votre gendre !

LE COMTE.

Je devrais vous gronder ; mais le moyen, quand je suis si joyeux ! Oh ! combien ma fille va être étonnée ! J'espère aussi qu'elle sera satisfaite d'apprendre.... Je cours la chercher, et je vous la ramène. Elle devait éviter un chevalier inconnu, mais non pas le duc de Kalitz.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

Le duc de Kalitz ! mon gendre ! m'expliqueras-tu cette énigme ?

FÉDÉRIC.

Nous n'en avons pas le tems. Sachez seulement qu'on nous congédiait ; que, pour parer le coup, sans pourtant vous découvrir, j'ai supposé, ou plutôt laissé croire, que vous étiez un grand seigneur déguisé, un duc, enfin, le duc de Kalitz ; que, par malheur, ce duc est précisément l'époux que, sans le connaître, on destine à Éliska ; qu'il arrive

dans huit jours pour la noce; qu'on vous prend pour lui; qu'il faut ou partir sur-le-champ, ou vous découvrir, ou chercher à plaire sous son nom.

LE ROI.

Le choix n'est pas douteux, mon ami, soyons le duc de Kalitz. C'est, par parenthèse, le meilleur et le plus aimable officier de mon armée. Ce n'est pas la première fois que nous nous serons trouvés en rivalité. Mais s'il s'avisait de venir avant huit jours! Lemberg, où il commande, n'est qu'à vingt milles de ce château.

FÉDÉRIC.

Pour plus de sûreté, expédiez-lui, ainsi qu'au jeune comte Henri, un ordre d'y rester huit jours encore.

LE ROI.

Excellente idée! ils me sont utiles là, d'ailleurs, et me gêneraient fort ici. Prépare l'ordre; mais comment l'enverrons-nous?

SCÈNE IX.

FRANCESKA, LE COMTE, ÉLISKA, LE ROI, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Viens, mon enfant. Tu vois bien ce modeste et simple chevalier, qui baisse les yeux, qui a l'air si embarrassé, que je voulais congédier tout à l'heure....

ÉLISKA.

Eh bien! mon père?

LE COMTE.

Eh bien! c'est un amant déguisé qui cherchait à te plaire sous un faux nom : c'est le duc de Kalitz.

ÉLISKA, à part.

Qu'entends-je?

FRANCESKA, à part.

Le duc de Kalitz!

ÉLISKA.

Eh quoi! Monsieur serait?...

LE COMTE.

L'époux que je te destine.

LE ROI.

Si toutefois j'ai le bonheur de plaire à Mademoiselle : loin de moi l'idée de rechercher sa main, sans être sûr de son cœur!

ÉLISKA.

Il eût été plus simple, et peut-être plus digne de vous, monsieur le Duc, de ne pas vous présenter sous un nom supposé : la franchise des nobles Polonais, permettez-moi de vous le dire, répugne à ces déguisemens.

LE COMTE.

Ne vas-tu pas lui faire un crime de cet innocent artifice? Son nom et son rang n'étant pas connus, il a pu mieux juger de beaucoup de choses.

ÉLISKA.

Êtes-vous bien sûr, mon père, que nous n'y ayons rien perdu ?

LE ROI.

Perdu! Ah! Mademoiselle, vous ne pouviez tous deux qu'y gagner.

ÉLISKA.

Nous donnerez-vous au moins des nouvelles de mon frère Henri ?

LE ROI.

De monsieur votre frère, Mademoiselle?... Il se porte à merveille.

ÉLISKA.

Pourquoi donc n'est-il pas venu avec vous? Je lui en veux beaucoup.

LE ROI.

Sa présence est encore pour quelques jours nécessaire à son corps. D'ailleurs, je vous l'avoue, je ne l'ai point averti que je venais ici.

LE COMTE (*).

C'est tout simple; voulant nous surprendre et venir incognito... Ça, mon cher ami, venez que je vous fasse voir dans ma galerie quelque chose d'assez curieux, l'arbre généalogique de la maison Lowinski. Je dis curieux: ce n'est pas, comme vous le croyez bien, que je tienne le moins du monde à tous ces préjugés de naissance, dont tant de petits esprits sont infatués; mais j'ai fait dessiner et encadrer cela d'une façon charmante, et il faut que vous le voyiez.

(Il donne la main à sa fille.)

LE ROI.

Très-volontiers.

FRANCESKA, arrêtant le Roi, tandis que les autres sortent.

Monsieur le Duc! monsieur le Duc!

(*) Franceska, Éliska, le Comte, le Roi, Fédéric.

LE ROI.

Plaît-il ?

FRANCESKA.

Êtes-vous content de Didier ?

LE ROI.

De ?...

FRANCESKA.

De Didier, ce valet de chambre hongrois nouvellement entré à votre service ?

LE ROI.

Ah ! oui... oui, Didier ; je sais... Très-content.

(Il veut partir.)

FRANCESKA, le retenant encore.

C'est que je l'ai connu à Wilna ; c'est qu'il devait m'épouser ; est-ce qu'il ne viendra pas vous rejoindre ?

LE ROI.

Oh ! que si ! il viendra, et nous vous marierons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FRANCESKA.

Il viendra ! nous nous marierons ! Que les

ducs ont d'esprit! C'est aussi un bien aimable garçon que Didier! simple, crédule, aimant le vin comme un Allemand; mais les femmes... ah! comme un Français. Que vois-je?... me trompé-je! Eh! non, c'est lui! le Duc m'a dit vrai... c'est Didier!

SCÈNE XI.

FRANCESKA, DIDIER.

DIDIER,

Lui-même, mon adorable! ah!... j'avais trop présumé de mes forces... C'en est fait... le saisissement... la joie de revoir.... tes beaux yeux...

FRANCESKA.

Allons, embrassez-moi, Monsieur, et quittez ce ton ampoulé.

DIDIER.

Tu as raison, et... (*Il l'embrasse.*) Çà, dis-moi, est-tu contente et surprise de me voir?

FRANCESKA.

Contente, assez; mais surprise, je ne le suis pas du tout.

DIDIER.

Quoi! tu m'attendais?

FRANCESKA.

Je savais que tu allais arriver.

DIDIER.

Bah !

FRANCESKA.

Ton maître me l'avait dit.

DIDIER.

Mon maître ? et où te l'a-t-il dit ?

FRANCESKA.

Ici.

DIDIER.

Ici ! quand ?

FRANCESKA.

Tout à l'heure.

DIDIER.

Tout à l'heure ?

FRANCESKA.

D'où naît cet étonnement ?

DIDIER.

En vérité, mon nouveau maître a bien peu d'égards pour moi ! il me manque.

FRANCESKA.

En quoi donc ?

DIDIER.

Charmé d'arriver ici huit jours plus tôt qu'on

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DIDIER, FRANCESKA.

FRANCESKA.

Tu as beau dire, je ne saurais croire..

DIDIER.

Je veux être pendu, si c'est là le duc de Kalitz.

FRANCESKA.

Allons, allons, tu plaisantes!

DIDIER.

Tu me ferais damner!... Il faut que je lui parle à ce prétendu maître! Si le hasard pouvait l'amener ici!.... Oh! tu ne me connais pas, j'ai du caractère.... je le traiterais... je lui dirais... Monsieur... je ne sais pas qui vous êtes, mais vous saurez qui je suis. De quel droit prenez-vous ainsi le nom d'un galant homme? Sortez de cette maison respectable, ou mon courroux...

FRANCESKA.

Dis-lui tout ce que tu voudras ; le voici.

DIDIER.

Ah ! diable ! je ne le savais pas si près.

SCÈNE II.

FÉDÉRIC, LE ROI, DIDIER, FRANCESKA.

LE ROI, un papier à la main, bas à Fédéric.

Par qui enverrons-nous cet ordre à Lemberg ?

FÉDÉRIC.

Je ne sais ; à moins de m'en charger moi-même.

FRANCESKA.

Monsieur le Duc, voilà Didier, votre valet de chambre qui vient d'arriver.

LE ROI, à part.

Ciel !

FÉDÉRIC, bas au Roi.

Pourvu qu'il soit venu seul.

DIDIER, s'approchant du Roi d'un air assez fier.

Monsieur...

LE ROI, d'un ton imposant.

Qu'est-ce?

DIDIER, un peu déconcerté.

C'est que... c'est que...

FRANCESKA.

Eh bien! qu'as-tu donc?

DIDIER, bas à Franceska.

Je ne sais.... il m'impose. (*Haut.*) Monsieur... (*Un coup d'œil du Roi le déconcerte, il se reprend, et dit.*) Monsieur le Duc.... je voudrais bien savoir...

LE ROI, d'un air décidé.

Que veux-tu savoir?

DIDIER, tremblant.

Je voudrais savoir.... si vous n'avez pas d'ordre à me donner.

LE ROI.

Je vous en donne un, celui de vous retirer.

DIDIER, tout-à-fait déconcerté.

C'est ce que je vais faire.

FRANCESKA, bas à Didier.

Je suis bien aise de voir que tu as du caractère.

LE ROI.

Souvenez-vous de ne jamais paraître devant moi, que je ne vous appelle.

DIDIER.

Ah! Monseigneur peut être bien sûr... (*A part.*) Quel homme! si je pouvais prévenir mon maître! il y a du danger pour lui. (*)

(Il va pour sortir.)

FÉDÉRIC, bas au Roi.

Retenons-le un moment, et sachons de lui... (*Haut.*) Didier!...

DIDIER.

Monsieur!...

FÉDÉRIC.

Tu es arrivé seul ici?

DIDIER.

Tu!... Oui, Monsieur.

LE ROI, à part.

Bon!

FÉDÉRIC.

Tu as laissé à Lemberg le jeune comte Henri?

(*) Franceska, le Roi, Fédéric, Didier.

DIDIER.

Oui, Monsieur, avec le...

FÉDÉRIC, l'interrompant.

Avec le régiment : fort bien. Didier, monsieur le Duc t'ordonne de repartir sur-le-champ, et de porter ces papiers à son ami Henri.

DIDIER.

T'ordonne !

LE ROI, d'une voix forte.

Plaît-il ? Vous hésitez, je crois ?

DIDIER, tremblant.

Qui ? moi ! non, assurément. Votre Altesse... (*A part.*) que je ne connais pas... En vérité, il finira par me faire croire...

LE ROI, lui jetant une bourse.

Si tu es exact, je doublerai la somme que je te donne.

DIDIER.

De l'or ! Votre Altesse Sérénissime... (*A part.*) Ma foi, si ce n'est pas là le duc de Kalitz, il faut toujours que ce soit un homme de mérite.

LE ROI.

Allons, pars donc. Fais diligence, et choisis, ou de la main de Franceska avec une bonne dot, ou...

FÉDÉRIC.

Ou de cent coups de bâton.

DIDIER.

Non, la dot, s'il vous plaît, et je vous obéis. (*A part.*) Courons bien vite au-devant de mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FRANCESKA, LE ROI, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Il arrive à peine, et vous me l'enlevez!

LE ROI.

Nous vous le rendrons. Vous, ma chère Franceska, qui savez maintenant que je ne suis pas tout-à-fait un homme sans nom....

FRANCESKA.

Ah! monsieur le Duc!

LE ROI.

Vous voyez que monsieur le Comte consent à m'accorder sa fille; disposez-la, je vous prie, à m'être favorable; répétez-lui bien que je ne peux, que je ne veux l'obtenir que d'elle-même; mais que je suis pressé,

par des circonstances particulières, de connaître mon sort, et que je meurs d'impatience et d'amour.

FRANCESKA.

Tranquillisez-vous, monsieur le Duc ; ne suis-je pas dans vos intérêts ?

SCÈNE IV.

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

Ce maudit valet de chambre pouvait-il arriver plus mal à propos ?

FÉDÉRIC.

Non ; mais pouvait-on mieux s'en défaire ?

LE ROI.

Sais-tu que je commence à être fort embarrassé du personnage que tu me fais jouer ?

FÉDÉRIC.

Eh bien ! Sire, il en est tems encore ; partons.

LE ROI.

Partir ! sans être sûr du cœur d'Éliska ? au moment où l'on va conclure son mariage avec le Duc !

FÉDÉRIC.

Nommez-vous, et vous ne craindrez plus de rivaux.

LE ROI.

Eh! ne t'ai-je pas dit cent fois que je veux qu'elle m'aime pour moi, et non pas pour mon rang? Je suis déjà assez fâché de passer à ses yeux pour un duc.

FÉDÉRIC.

En ce cas, attendons l'événement: redoublez de tendresse et d'hommages; obtenez l'aveu de votre belle, et que le Duc arrive ensuite, si bon lui semble.

SCÈNE V.

LE ROI, FRANCESKA, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Messieurs, je reviens vous prévenir que monsieur le Comte s'ennuie de ne pas vous voir; il prétend que le chevalier Ramire était plus galant que monsieur le Duc.

LE ROI.

Ils le sont autant l'un que l'autre. Allons, mon cher Féderic, suivons les conseils de Franceska, et rejoignons le Comte.

FRANCESKA.

Vous le trouverez assis sur ce banc de verdure que vous voyez d'ici, méditant sur le néant des grandeurs et sur l'ennui des cours.

LE ROI.

C'est bien le cas de joindre nos réflexions aux siennes.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FRANCESKA.

C'EST un philosophe aussi que le Duc; mais je crois mon maître plus profond... Que vois-je?.... Didier qui revient! par quelle aventure?

SCÈNE VII.

FRANCESKA, DIDIER, et ensuite HENRI, ET LE DUC DE KALITZ.

FRANCESKA.

COMMENT, te voilà! et les dépêches de ton maître?

DIDIER, regardant d'un air mystérieux.

Paix! (*Au Duc et à Henri.*) Vous pouvez entrer, Messieurs, il n'y est pas.

HENRI.

Il n'y est pas! qui?

DIDIER, de même.

Chut! vous le saurez; éloignez Franceska.

HENRI.

Ma chère enfant...

FRANCESKA, à Henri.

Mon cher maître! quelle joie pour moi!...

HENRI.

Tu me la témoigneras dans un autre moment: laisse-nous.

FRANCESKA.

Quoi!

HENRI, avec douceur.

Laisse-nous, je t'en prie.

FRANCESKA, s'éloignant à regret, puis revenant.

(Bas à Didier, en montrant le Duc.)

Quel est donc cet autre chevalier?

DIDIER.

C'est mon maître, et bientôt le tien.

FRANCESKA.

Bah! (*Elle sort en témoignant beaucoup d'étonnement, puis revient encore.*) Mais, est-ce qu'il ne faut pas annoncer votre arrivée?

HENRI.

Non, pas encore.

DIDIER.

Garde-t'en bien.

FRANCESKA, à part, en sortant.

Cela est singulier!

SCÈNE VIII.

HENRI, DIDIER, LE DUC.

HENRI.

Elle est partie enfin; t'expliqueras-tu maintenant?

LE DUC.

En effet, que signifie tout ce mystère? Tu nous rencontres à vingt pas du château; et, loin de nous parler du plaisir que va causer notre arrivée, tu as l'air consterné de nous voir, et tu nous introduis ici furtivement, comme deux aventuriers.

DIDIER.

Ah! monsieur le Duc.... (*Se reprenant.*) Mon cher maître! depuis le peu de jours que

je suis à votre service, et bien que je n'aie pu vous voir qu'un instant, vous m'avez gagné le cœur. Quelle que soit votre position, quelque changement qui se fasse dans votre existence, je vous serai toujours attaché.

LE DUC.

Des changemens! mon existence! que veux-tu dire?

DIDIER.

Monsieur, vous êtes un excellent maître, un bon gentilhomme, un brave militaire; je veux bien le croire; mais si par hasard vous n'étiez pas le duc de Kalitz, avouez-le moi franchement, je ne vous perdrai pas.

LE DUC.

Comment, maraud! je ne suis pas le duc de Kalitz!

DIDIER.

Mon Dieu! je ne dis pas... Je ne demande pas mieux... Mais...

HENRI.

Quoi? mais!

DIDIER.

C'est que, voyez-vous, il y a déjà ici un duc de Kalitz.

LE DUC.

Plaît-il?

DIDIER.

Du moins quelqu'un qui en a pris le nom.

LE DUC.

Mon nom?

DIDIER.

Et qui sûrement se dispose à prendre aussi votre future.

HENRI.

Ma sœur!... Et tu lui as parlé?

DIDIER, fièrement.

Certainement, et si bien, qu'il m'a remis ce billet pour vous.

(Il se retire dans le fond du théâtre.)

HENRI, prenant la lettre.

Pour moi! (*Lisant l'adresse.*) A Monsieur le comte Henri, etc., etc., capitaine au régiment, etc. (*Il ouvre.*) Au Duc!... (*Au Duc.*) Mon ami, le billet est à votre adresse.

LE DUC.

Ah! c'est à moi qu'il écrit? (*Il ouvre, et lit à part.*) Ciel! qu'ai-je lu?

HENRI.

Eh bien! mon ami, quel est le téméraire qui s'est introduit sous votre nom?

LE DUC.

(*Bas.*) Je vais vous le dire. (*) (*Haut.*) Didier!

(*) Henri, le Duc, Didier.

DIDIER.

Monsieur!

LE DUC.

Sortez.

DIDIER.

Mais, Monsieur....

LE DUC.

Sortez, vous dis-je.

DIDIER, à part.

Hum! il y a là-dessous quelque mystère... Je ne sais à présent... On se cache de moi... L'autre pourrait bien être le vrai duc de Kalitz.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, LE DUC.

HENRI.

Quel sang-froid! Je ne vous conçois pas : quand il s'agit de nous faire justice à tous deux!

LE DUC.

Modérez, mon cher Henri, cette vivacité. Je suis, comme vous, un peu étonné de

trouver, en arrivant ici, que j'y étais déjà ; mais si celui qui a eu la bonté de me représenter était d'un rang....

HENRI.

D'un rang ! Est-il un rang qui autorise une pareille action, et qui puisse m'empêcher de la punir? J'admire votre tranquillité ! Laissez-moi aller trouver cet aventurier, le démasquer aux yeux de mon père et de ma sœur, et....

LE DUC.

Un moment ! nous le connaissons.

HENRI.

Quel est donc enfin cet audacieux ?

LE DUC.

Cet audacieux.... c'est le Roi.

HENRI.

Le Roi !

LE DUC, lui donnant la lettre.

Lisez.

HENRI, après avoir lu.

Ciel ! sous un nom supposé, sous le vôtre, le Prince vient chez mon père ! Voudrait-il vous enlever ma sœur ? la séduire ? Si je pouvais le croire, j'irais de ce pas....

LE DUC.

Doucement! de la prudence!

HENRI.

De la prudence! quand il y va de l'honneur!

LE DUC.

Écoutez-moi, mon ami : je suis aussi délicat que vous sur l'honneur; et celui de votre famille doit me toucher particulièrement, puisque je ne viens ici que pour m'allier à elle; mais je ne partage pas tout-à-fait vos craintes. Si notre jeune Roi s'est déguisé quelquefois, comme vous, comme moi, comme tous les seigneurs d'une cour voluptueuse et galante, pour quelques amourettes passagères, il a le cœur trop noble, et votre famille est trop respectée, pour qu'il ne soit pas venu ici dans des intentions plus sérieuses. Ainsi, tout cela me paraît beaucoup moins fâcheux pour vous que pour moi; pour moi qui, d'après le portrait de votre charmante sœur, et tout ce qu'on m'en a dit, suis déjà presque amoureux d'elle; pour moi, enfin, qui dois l'épouser, si je puis parvenir à lui plaire. Que j'ai lieu de craindre d'avoir été prévenu! Le prince est bien aimable! Ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'il aura plu sous mon nom, et que ce sera peut-être en croyant m'aimer, que la belle Éliska aura eu la bonté d'en aimer un autre.

HENRI.

Oh! que non! D'ailleurs, aussitôt que j'aurai dit à ma sœur...

LE DUC.

Mon ami, il faut être juste : le Roi est encore un meilleur parti que moi. Ne croyez pas cependant que je la lui cède sans résistance : tant qu'il me restera quelque espérance de plaire à votre sœur, j'oserai la lui disputer.

HENRI.

Comptez aussi, mon cher Duc, que, dans ce cas, nous vous préférerons même au Roi. Mais à quoi pensez-vous donc ?

LE DUC.

Je pense que, puisque mon nom est pris, je ne sais plus celui que je dois prendre ici.

HENRI.

Attendez... il me vient une idée... Cela pourtant mérite réflexion. Eh! mais... pourquoi pas ? Le nom que vous portez, le rang que vous avez à la cour, la jeunesse du Roi, la familiarité qu'il accorde à ses courtisans, quelques aventures qui vous ont été communes, ma famille compromise aujourd'hui par lui, tout nous autorise...

LE DUC.

Que voulez-vous faire ?

HENRI.

Je ne le sais pas bien encore .. Mais si nous pouvions forcer gaîment le Roi à sortir de son rôle ? Quand nous aurions le droit de nous fâcher, il nous sera bien permis, je crois, de l'intriguer un peu.

LE DUC.

Sans doute, mais...

HENRI.

Oh ! point de mais. Voici quelqu'un ; sortons, et concertons-nous avant de nous montrer.

(Ils sortent comme ils sont entrés, par la porte du dehors.)

SCÈNE X.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE COMTE.

(Ils entrent par la porte du fond.)

LE COMTE.

Non, mon gendre, non ; je ne vous suivrai point : je veux, au contraire, que vous veniez vous établir ici avec nous. Nous serons tous heureux dans cette habitation délicieuse.

LE ROI.

Mais il peut cependant arriver tel événement qui vous amène à la cour.

LE COMTE.

A la cour! moi! jamais. Ah! vivent la nature et mon château fort! Voyez ces fossés, ces arbres, ces bastions, ces prairies, ces contrescarpes; comme tout cela est beau! comme cela est champêtre!

FÉDÉRIC.

Tout-à-fait.

LE COMTE.

Je laisse au vulgaire cette triste folie qu'on nomme ambition : mon ame est supérieure à tous ces préjugés. J'ai paru à la cour dans ma jeunesse, un moment, du tems du feu Roi. Je n'y fus pas reçu comme je méritais de l'être; mais ce n'est pas cela qui m'en a dégoûté, je vous assure.

LE ROI.

Je vous en crois. Au reste, il y a des philosophes plus faibles que vous, qui dédaignent la cour tant qu'ils n'y sont pas accueillis; mais qui sont de bonne composition, et ne demandent pas mieux que de se réconcilier avec elle.

LE COMTE, en souriant.

Ah! je ne suis pas comme cela, moi.

SCÈNE XI.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE COMTE, ÉLISKA.

(Elle entre aussi par la porte du fond.)

ÉLISKA.

Mon père! mon père! vous ne savez pas?...

LE COMTE.

Quoi donc?

ÉLISKA.

Henri est arrivé.

LE ROI.

Votre frère!

FÉDÉRIC, à part.

Ah! diable!

LE COMTE.

Henri!

ÉLISKA.

Il est ici, vous dis-je, je viens de l'apercevoir.

LE ROI, à Fédéric.

Quel contre-tems!

LE COMTE.

Quel plaisir pour moi et pour vous, mon cher Duc! Vous le saviez; vous avez voulu nous surprendre.

ÉLISKA.

Monsieur aime fort les surprises; mais je lui pardonne celle-ci.

LE ROI.

Je vous jure que personne n'est plus surpris que moi. (*A Fédéric.*) Je ne me tirerai jamais de celui-là.

LE COMTE.

Eh bien! où est-il donc?

(Il va au-devant de Henri.)

ÉLISKA.

Le voici.

SCÈNE XII.

FÉDÉRIC, LE ROI, HENRI, LE COMTE, ÉLISKA, et ensuite DIDIER, qui se tient à l'écart.

LE COMTE.

C'est toi, mon Henri! nous ne t'attendions

pas sitôt. (*Montrant le Roi.*) Voilà ton ami qui t'a devancé. Eh bien! tu ne l'embrasses pas, ce cher Duc?

HENRI.

Mon père, je n'osais pas...

LE COMTE.

Comment! tu n'osais pas! est-ce que vous êtes brouillés?

LE ROI, gaîment.

Non; mais il est un peu embarrassé; il a manqué à la consigne; le Roi lui avait donné nominativement l'ordre de rester encore huit jours au régiment.

HENRI.

Je n'ai reçu cet ordre qu'en arrivant ici. Ma présence d'ailleurs n'était pas plus nécessaire à Lemberg que celle... de monsieur le Duc; car les troubles sont tout-à-fait apaisés.

LE ROI.

Je vous sais gré de cette bonne nouvelle; mais...

ÉLISKA.

Ah! monsieur le Duc, pardonnez-lui.

LE ROI, frappant dans la main de Henri.

De tout mon cœur!

LE COMTE.

Fort bien. Mais il est sûr qu'il a tort. Ah ! si le Roi le savait !

HENRI.

Il le sait, mon père, et il m'a pardonné. Vous connaissez tous son ame grande et magnanime.

LE COMTE.

Et comment l'a-t-il su?

HENRI.

Apprenez, mon père, un bonheur auquel vous ne vous attendiez guère. J'ai rencontré Sa Majesté tout près de ces montagnes, dans le plus grand incognito, et allant peut-être à Lemberg. Elle a daigné s'informer de vous, m'a témoigné le désir de vous voir, et m'a ordonné de l'accompagner jusqu'ici.

TOUS ENSEMBLE.

Le Roi !

LE ROI.

Le Roi !

HENRI, au Roi.

Oui, M. le Duc.

DIDIER, à part.

En voici bien d'une autre !

HENRI.

Je lui ai demandé la permission de vous

prévenir de l'honneur qu'il vous fait, et je cours le chercher.

(Il sort.)

LE COMTE.

Ah! volons tous au-devant de lui! Le Roi chez moi! chez moi Sa Majesté!

LE ROI, à Fédéric.

Quel peut être le téméraire qui ose prendre mon nom?

SCÈNE XIII.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE DUC, LE COMTE, ÉLISKA, HENRI, DIDIER, dans le fond.

HENRI, introduisant le Duc.

Mon père, voilà le Roi qui veut bien accepter un asile chez vous.

LE ROI, à Fédéric.

C'est le Duc!

DIDIER, à part, avec étonnement et joie.

Mon maître était le Roi!

LE COMTE.

Ah! Sire, permettez qu'un fidèle sujet vous témoigne sa joie et sa reconnaissance de l'honneur insigne...

LE DUC, au Comte.

Je suis charmé de vous voir, M. le Comte ; il y a long-tems que j'en avais le dessein.

FÉDÉRIC, bas au Roi.

Quoi ! Sire, vous souffririez?...

LE ROI, bas à Fédéric.

Écoute donc, je ne puis pas trop me fâcher : s'il prend mon nom, j'ai pris le sien.

LE COMTE, au Duc.

O mon maître ! est-ce bien vous ? vous, que j'ai vu si enfant ! Oui, je vous reconnais : c'est tout le portrait du feu roi.

LE DUC.

Vous me flattez, M. le Comte.

LE ROI, à Fédéric.

Ma foi ! la revanche est drôle ; j'en veux rire et profiter.

LE COMTE, au Duc.

Votre Majesté veut-elle bien permettre que je lui présente ma fille ?

ÉLISKA, bas à Henri.

Ah ! mon Dieu ! le Roi va me parler !

LE DUC.

Mademoiselle, agréez mon hommage. Recevez mon compliment, M. le Comte : il n'y

a pas, dans toute la Pologne, une si charmante personne.

LE COMTE.

Sire, je songe en ce moment même à la marier.

HENRI, avec impétuosité.

Mon père !

LE DUC.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel est l'heureux époux que vous lui destinez ?

LE COMTE, montrant le Roi.

Le voilà, Sire ; si toutefois elle y consent. C'est le fils de feu mon digne ami, le duc de Kalitz, l'un de vos meilleurs officiers ; il est fort amoureux, et de plus, fort aimable.

(Le Roi fait au Duc une profonde révérence.)

LE DUC.

C'est là l'époux ?...

LE ROI, au Duc, d'un ton de modestie affectée.

Sire, aurais-je eu le malheur de tomber dans votre disgrâce ?

LE DUC, embarrassé.

Dans ma disgrâce ?

LE ROI.

Votre Majesté ne daigne pas reconnaître son capitaine des gardes ?

LE DUC.

Mon capitaine des gardes ?... Pardonnez-moi !... je vous reconnais parfaitement. (*A part.*) Eh ! mais, il prend très-bien la chose.

LE ROI, au Duc.

Votre Majesté me permet-elle de reprendre ici mon service auprès d'elle ?

LE DUC.

Mais.... je n'ai rien à vous défendre. (*A part.*) Me voilà presque aussi embarrassé que lui.

HENRI.

Mon père, le Roi devant passer la nuit ici, il faudrait...

LE COMTE.

Tu as raison. Prépare, ordonne ; que tout s'empresse de le servir et de lui rendre hommage !

LE DUC.

Moins de cérémonies, je vous prie, monsieur le Comte : traitez-moi en ami.

LE COMTE.

Ah ! Sire, mon château est si peu digne de vous recevoir !

LE DUC.

Il est magnifique, votre château, M. le Comte, et je serais fort tenté de croire que je ne suis pas le premier Roi qui y soit venu.

SCÈNE XIV.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE DUC, LE COMTE, ÉLISKA, HENRI, FRANCESKA, DIDIER, toujours dans le fond.

FRANCESKA.

Monsieur le Comte! M. le Comte! tous vos vassaux remplissent les cours du château, et demandent à saluer Sa Majesté. Les uns lui apportent des fleurs, des couronnes : l'air retentit de chants d'allégresse, et du cri chéri de *vive le Roi!*

LE COMTE, au Duc.

Daignez paraître, Sire; daignez vous montrer à leurs regards.

LE DUC, au Roi.

M. le Duc, dois-je suivre M. le Comte? qu'en pensez-vous?

LE ROI.

Puisque Votre Majesté daigne me deman-

der mon avis, je crois qu'elle ne saurait s'y refuser.

LE DUC.

Je m'en rapporte à vous, et si vous le jugez convenable...

LE COMTE.

Oui, Sire, daignez vous faire voir, au moins de mon balcon, et recevoir les hommages de votre peuple fidèle.

LE DUC, au Roi.

Allons, montrons-nous donc, puisqu'ils veulent absolument saluer le roi de Pologne.

(Tous s'approchent de la porte.)

LE ROI, oubliant qu'il n'est ici que duc de Kalitz, s'apprête à passer le premier, puis, par réflexion, recule avec humilité.

Ah! Sire?

(Le Duc, après quelques façons, s'exécute, et passe le premier; puis le Roi, puis Fédéric, et Henri.)

LE COMTE, bas à sa fille.

Voilà un Roi singulièrement poli.

ÉLISKA.

Et tout-à-fait aimable.

(Elle sort avec son père.)

SCÈNE XV.

DIDIER, FRANCESKA.

DIDIER.

C'est le Roi, c'est bien le Roi. J'en deviendrai fou.

FRANCESKA, à Didier.

Mais dis-moi donc un peu, fripon que tu es...

DIDIER, la repoussant avec dignité.

Doucement! un peu moins de familiarité. Je ne me croyais que le valet de chambre d'un duc, je suis valet de chambre d'un roi!

FRANCESKA.

Faquin!

DIDIER.

Non. Je gémis le premier de la distance qui nous sépare; mais il faut savoir garder son rang.

(Il sort fièrement. Franceska voulant passer avant lui, il l'arrête et passe avant elle.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE ROI, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

Me sera-t-il permis, à présent, de demander à votre Majesté quel a été le motif du parti singulier qu'elle a pris?

LE ROI.

Un motif assez important : écoute. Si ma décision a été prompte, ma réflexion n'en a pas moins été sérieuse. Quel est mon but ici? de m'assurer du cœur d'Éliska. Je n'étais pas sans espoir de réussir, quand le Duc, prenant une revanche assez légitime, s'est présenté ici sous mon nom. Ma première pensée a été de dévoiler sa feinte; ma seconde a été de l'appuyer. Sans le savoir, il sert en effet mes projets à merveille. Le Duc vient en ces lieux, ainsi que moi, pour la jeune Comtesse. Si ses vœux, comme roi, sont rejetés, et si elle leur préfère les miens comme simple duc de Kalitz, alors, bien

évidemment, je jouirai du plus doux avantage que les rois puissent envier aux particuliers, de l'assurance d'être aimé pour moi-même.

FÉDÉRIC.

Prenez-y garde; le Duc paraît aimable, et le titre de roi aux yeux des femmes...

LE ROI.

Mon sort, du moins, sera bientôt fixé. J'engagerai le Duc à faire ses propositions; je réitérerai les miennes, et la belle Éliska prononcera. Toi, va m'attendre, et sois sûr que, quoi qu'il arrive, nous partirons d'ici aujourd'hui même. (*Fédéric sort.*) Ah! voici notre Comte philosophe; il me néglige un peu pour Sa Majesté.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE ROI.

LE COMTE.

C'EST vous, mon cher ami! je suis bien charmé de vous trouver. Pendant que le Roi daigne s'entretenir particulièrement avec mon fils, je viens vous demander un conseil.

LE ROI.

Sur quoi?

LE COMTE.

Oh! il faut que vous soyez de mon avis d'abord.

LE ROI.

Cela va sans dire; on ne demande jamais conseil que pour cela.

LE COMTE.

Mon bon ami, le Roi est ici : je lui parle librement, comme à vous. J'ai envie de profiter de l'occasion pour demander une place à la cour.

LE ROI.

Vous, mon cher Comte! vous, avec vos principes!

LE COMTE.

Écoutez donc: les bontés du Roi.... les circonstances...

LE ROI.

Ah! oui! les circonstances.... Eh! mon Dieu! tous ceux qui acceptent des places ne donnent pas d'autres raisons. Rien au monde, disiez-vous, ne pouvait vous tirer de vos champs et vous amener à la cour.

LE COMTE.

Tenez, on dit ces choses-là...

LE ROI.

Quand on n'est pas en faveur. Il est vrai

que la faveur se rapproche de vous : le Roi vous témoigne de la bienveillance ; il affectionne votre fils, malgré ses petits torts ; et même, entre nous, il ne laisse pas que de s'occuper de votre fille.

LE COMTE.

Oui, il paraît qu'elle a fait sur lui certaine impression. Ma fille, de son côté, le trouve aimable. (*Le Roi fait un mouvement.*) Mais à cet égard, mon ami, il n'y a pas de faveur qui tienne : quand même le Roi daignerait songer à l'épouser (ce que je suis bien éloigné de croire), vous êtes le premier en date, et si vous plaisez à Éliska, elle est à vous comme je vous l'ai promis.

LE ROI, à part.

C'est un honnête homme.

LE COMTE.

Et puis, s'il faut que je vous dise toute ma pensée, la recherche que le Roi daignerait faire de ma fille m'honorerait beaucoup ; mais je ne sais pas si elle serait très-heureuse avec lui.

LE ROI.

Eh ! pourquoi donc ?

LE COMTE.

Pourquoi ? pourquoi ? parce qu'il joint à

de hautes qualités certaines légèretés dont Éliska a entendu parler, et qu'une femme ne pardonne guère dans un mari.

LE ROI.

Bon !

LE COMTE.

Oui, il est un peu.... là.... un peu.... vous comprenez.... un peu galant.

LE ROI.

Chut !

LE COMTE.

Qu'est-ce ?

LE ROI.

Le Roi est ici ; il pourrait vous entendre.

LE COMTE.

Diable ! j'en serais bien fâché ; cela me nuirait.... Eh bien ! dites-moi donc quelle place je pourrais lui demander ?

LE ROI.

Quelle place ? Je ne sais pas s'il y en a de vacante ; mais on pourrait en créer une pour vous.

LE COMTE.

Laquelle ?

LE ROI.

Mais..... celle de gentilhomme-philosophe suivant la cour.

LE COMTE.

Oh! vous me plaisantez.

LE ROI.

Eh bien! sans plaisanterie, je vous conseille de demander.... par exemple, la place de premier gentilhomme de la chambre.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que d'emblée il m'accorderait une des premières places de la cour?

LE ROI.

Votre naissance seule vous en rendrait digne. Demandez toujours. Tenez, le voici, je crois, qui arrive.

LE COMTE.

Ah! ça, ne parlez à personne de ce que je vous ai dit du prince.

LE ROI.

Je vous en donne ma parole; mais les rois savent tout; vous verrez qu'il le saura..

LE COMTE.

J'espère bien que non..

SCÈNE III.

LE COMTE, LE DUC, LE ROI.

LE DUC.

Je suis enchanté, monsieur le Comte, de votre habitation, et surtout de votre accueil. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous en témoigner ma satisfaction.

LE COMTE.

Sire, vous pouvez tout. (*A part.*) Saisissons le moment favorable. (*Au Duc.*) Sire, si ce n'était pas trop demander, je ne vous cacherais pas que tout mon bonheur serait d'être désormais rapproché de votre personne.

LE DUC.

J'en serais charmé aussi; et en quelle qualité désirez-vous?...

LE COMTE.

Mais, Sire... si la place de premier gentilhomme de la chambre...

LE DUC.

Monsieur le Comte, ce que vous demandez...

LE COMTE.

Est une grande faveur, Sire, je le sais; je

vous supplie de me pardonner mon indiscrétion; mais les bontés de votre Majesté...

LE DUC.

Moins d'excuses, mon cher Comte; je ne me trouve point offensé. Il n'y a pas très-long-tems que je suis sur le trône, et j'ignore combien de tems j'y dois encore rester; mais, quelle que soit la durée de mon règne, je me suis bien promis d'être le plus débonnaire des rois de ma dynastie.

LE COMTE.

Puisque votre Majesté est si indulgente, elle excusera cette demande qui n'avait pas paru trop déraisonnable au capitaine de ses gardes.

(Il montre le Roi.)

LE DUC, au Roi.

Ah!... Est-il vrai, monsieur le Duc, que vous ayez encouragé monsieur le Comte à demander la place de premier gentilhomme de la chambre?

LE ROI.

Il est vrai, Sire; je le lui ai conseillé.

LE DUC.

Eh bien! je veux vous consulter aussi; me conseillez-vous de la lui donner?

LE ROI.

Puisque Votre Majesté m'honore à ce point, j'ose lui conseiller de donner cette place à monsieur le Comte.

LE DUC.

En ce cas, et à votre recommandation, je la lui donne, ou plutôt il la tiendra de vous, et elle n'en aura que plus de prix à ses yeux.

LE COMTE.

Ah! Sire, les expressions me manquent pour vous témoigner...

LE DUC.

C'est monsieur le Duc qu'il faut remercier.

LE ROI, à part.

Je suis fort content de mon représentant; Il a beaucoup d'esprit et de mesure. (*)

LE COMTE, prenant la main du Roi.

Monsieur le Duc connaît mon amitié pour lui; ce service y ajoute encore, et je veux, pour le reconnaître, hâter le mariage qu'il désire.

LE ROI.

Un moment, monsieur le Comte; je ne

(*) Le Duc, le Comte, le Roi.

suis pas sûr du consentement de mademoiselle votre fille.

LE COMTE.

Oh ! vous l'obtiendrez.

LE ROI.

Et puis, je pourrais, par hasard, avoir tel rival...

LE COMTE.

Un rival !

LE ROI.

Oui, un rival, que vous et elle pourriez fort bien me préférer ; un rival que je n'attendais pas, (*D'un ton un peu impératif.*) et qui va, sans doute, se déclarer.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

LE DUC.

La vérité, monsieur le Comte ; je ne prétends point le cacher à monsieur le Duc ; et ce rival, c'est moi.

LE COMTE.

Vous, Sire ! (*A part.*) Est-il possible ! (*)

(*) Le Duc, Le Roi, le Comte.

LE DUC, au Roi.

Je sais, monsieur le Duc, que vous avez à la main de la jeune Comtesse des droits plus puissans que les miens.

LE COMTE.

Dans le fait, je la lui ai promise.

LE DUC.

Il est vrai que mon rang actuel peut me donner sur vous un grand avantage; mais la fortune a ses vicissitudes. L'amour d'ailleurs ne se mesure pas sur les rangs; aussi, quelque envie que j'aie de former cette union, je doute s'il ne serait pas plus sage à moi d'y renoncer, et je serais bien aise d'avoir là-dessus votre sentiment.

LE ROI.

Sire, la question est délicate; cependant j'y répondrai avec franchise, et sans considérer mon intérêt personnel. Vous désirez épouser Éliska?

LE DUC.

Vivement.

LE ROI.

Eh bien! Sire, je crois que, loin d'y renoncer, vous devez, pour toucher son cœur, profiter de tous les avantages de votre rang. De mon côté, si Votre Majesté daignait me permettre une rivalité si brillante...

LE DUC, souriant.

Oui, je vous la permets.

LE COMTE, à part.

Voilà une singulière conversation!

LE ROI.

De mon côté, dis-je, je ne négligerai rien pour décider Éliska en ma faveur. Je sais le péril auquel je m'expose; mais si je triomphe, j'en aurai plus de gloire; et, tout rang à part, vous êtes un rival assez dangereux pour qu'on soit flatté de vous combattre, et honoré de vous vaincre.

LE DUC, prêt à se jeter aux pieds du Roi.

Ah! Si...

LE ROI, l'interrompant.

Qu'avez-vous, Sire?

LE COMTE, bas au Roi.

Il a... Vous lui avez parlé trop librement, peut-être.

LE DUC.

Çà, monsieur le Comte, vous ne parlerez point contre le Duc en faveur du Roi?

LE COMTE.

Sire, je voudrais que Votre Majesté.... D'un autre côté, la promesse que j'ai faite à Monsieur... (*A part.*) Quel parti prendre?

LE ROI, à part.

Voilà notre philosophe dans un grand embarras !

LE COMTE.

Sire, j'aperçois ma fille.

LE DUC.

Je vous laisse : j'ai des raisons pour que monsieur le Duc lui parle le premier.

LE COMTE, bas au Roi.

Allons, mon cher Capitaine, tâchez de réussir.

LE ROI, riant.

Oui, il me semble que cela vous fera grand plaisir.

SCÈNE IV.

ÉLISKA, LE COMTE, LE ROI.

ÉLISKA.

Mon père, je viens me plaindre à vous de Henri : j'ignore ce que je lui ai fait, mais il me parle à peine ; il me fuit, et je ne puis comprendre...

LE COMTE, très-rapidement.

Vision, mon enfant ! bagatelle ! Henri t'aime

plus que jamais... Le Roi me fait premier gentilhomme de sa chambre, et les sentimens qu'il daigne avoir pour toi... Adieu... je te laisse... N'oublie pas que Sa Majesté... Quel honneur ce serait!... Cependant, le Duc... je dois me taire... Adieu, ma fille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉLISKA, LE ROI.

LE ROI.

Vous me voyez, Mademoiselle, l'homme du monde le plus inquiet de l'arrivée imprévue du Roi. Un tel rival m'effraie, et quelque impatient que je sois de connaître mon sort, ce n'est qu'en tremblant que je vous prie d'en décider.

ÉLISKA.

Parlez-vous sérieusement, M. le Duc? Pouvez-vous imaginer que Sa Majesté daigne songer à m'élever jusqu'à elle?

LE ROI.

Eh! Mademoiselle, quand, à la noblesse du sang, on réunit comme vous la beauté la plus parfaite et la vertu la plus pure...

ÉLISKA.

Le Roi n'a probablement pas votre indulgence, monsieur le Duc. D'ailleurs, tout puissant qu'il est, il lui serait plus facile, peut-être, de m'assurer de son amour, que de m'y faire croire.

LE ROI.

Et pourquoi, Mademoiselle?

ÉLISKA.

Le Roi est fort aimable, mais habitué à commander les sentimens, bien plus qu'à les attendre. Je ne sais... le bonheur de ses sujets est, dit-on, beaucoup plus assuré que celui de sa femme.

LE ROI, vivement.

Qui a pu ainsi le noircir à vos yeux, Mademoiselle? Je vous assure que, si le Roi dit qu'il vous aime, il vous dit la vérité; il est incapable de tromper, et son cœur est aussi constant que sincère.

ÉLISKA.

Eh! mais, M. le Duc, on dirait que le Roi vous a chargé de le défendre.

LE ROI.

Non; mais c'est qu'il faut être juste. Voilà dix fois qu'on me parle aujourd'hui de sa prétendue légèreté. Ces pauvres rois, comme on

les juge! On épie, on commente leurs moindres actions ; on dénature leurs sentimens et leurs discours : ceux qu'ils ont comblés de bienfaits sont les premiers à les accuser.

ÉLISKA, piquée, et à part.

Quel étrange langage !... (*Haut, et cachant son dépit.*) Est-ce à moi, M. le Duc, que ce reproche s'adresse? Vous faites, sans doute, le devoir d'un sujet fidèle en défendant le Roi ; mais est-ce moi qui l'accuse? En répétant quelques bruits parvenus jusqu'ici, vous ai-je dit que j'y ajoutais foi? Si j'y avais cru un moment, la présence seule du Roi aurait suffi pour les détruire.

LE ROI, piqué.

Ah! sa présence!

ÉLISKA.

Sa physionomie annonce trop de franchise et de bonté pour cacher un cœur ou léger ou perfide.

LE ROI, de même.

Ainsi, vous voilà convaincue de sa constance et de sa sincérité?

ÉLISKA.

Je ne vois pas pourquoi j'en douterais.

LE ROI.

Je vous entends : c'est lui qui sera préféré.

ÉLISKA.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que je ne crois point que le Roi daigne songer à moi.

LE ROI.

Oh! vous ne le croyez point; cela est pourtant assez facile à voir. Et d'ailleurs, vous n'avez pas voulu lui déplaire, sans doute?

ÉLISKA.

Pour cela, Monsieur, vous me rendez justice.

LE ROI, à part, mais de manière à être entendu d'Éliska.

O ciel! tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai fait tendait à m'assurer qu'on m'aimerait pour moi. Je m'imaginais qu'il pouvait exister une femme qui ne fût point sensible aux séductions de la grandeur et de la fortune..... Douce illusion! te voilà détruite!.... Après tout, c'est moi seul qui ai tort : l'épreuve était trop forte, et l'espoir d'être reine de Pologne devait nécessairement me faire préférer mon rival.

ÉLISKA.

Vous vous trompez, Monsieur : ce n'est ni le rang ni la fortune qui me plairaient dans ce rival; c'est la douceur, la loyauté de son aractère. Il n'a point, par une méfiance peu

obligeante, employé, pour nous connaître, la feinte et les déguisemens. Il s'est montré d'abord ce qu'il est, et nous a permis de nous montrer tels que nous sommes. Il sait aimer, il sait plaire; et si j'ai un regret, c'est qu'il ne soit pas, comme vous, simple duc de Kalitz, je lui donnerais ma main encore plus volontiers.

LE ROI.

Oh! vous la lui donnerez, je le vois, malgré son rang. Vous voulez en vain me dissimuler.... Peut-être vous dissimulez-vous à vous même les motifs secrets de votre préférence; ils sont trop puissans pour que je ne leur sois pas sacrifié. Adieu! Mademoiselle, adieu! Vous attendez ici mon heureux rival; je ne veux point retarder des momens si doux. Puissiez-vous trouver dans les nœuds que vous allez former les avantages que vous y cherchez, ce charme du pouvoir, ce plaisir de domination qui vous éblouit et vous entraîne! Puissiez-vous ne pas regretter un amant qui vous eût sacrifié volontiers toutes les beautés de la cour, toutes les grandeurs de la terre; qui n'a cherché, qui n'a aimé que vous, et que votre ingratitude a mis au désespoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISKA.

Il sort !... Monsieur le Duc !... Qu'allais-je faire ? le rappeler ! Après ce qu'il m'a dit ! après ses soupçons outrageans ! O ciel ! lui qui, ce matin encore, me tenait un langage si soumis et si tendre ! me vanter la constance et l'amour de son rival ! m'accuser de coquetterie, d'ambition, tandis que j'étais prête à refuser pour lui !... Ah ! monsieur le Duc, que je m'étais trompée ! Mais ne me trompé-je point encore en l'accusant ? Je ne sais ; le ton de ses adieux avait, à travers ses reproches, quelque chose de touchant qui m'a émue, qui m'a troublée... On vient, c'est peut-être le Roi ; je ne me sens point en état de l'entendre : sortons. (*Elle va pour sortir.*) Ah ! c'est mon père !

SCÈNE VII.

LE COMTE, ÉLISKA.

LE COMTE.

Eh bien ! ma fille, je viens de voir sortir

le Duc; il a passé sans me rien dire : j'ai jugé qu'il n'avait pas su te plaire.

ÉLISKA.

O mon père! si vous saviez quels discours bizarres il m'a tenus!

LE COMTE.

Vraiment! tu ne l'aimes pas? j'en suis fâché; mais je saurai me faire une raison. (*Voyant venir le Duc.*) Ah! Votre Majesté a-t-elle rencontré le Duc?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LE DUC, ÉLISKA.

LE DUC.

Oui, je l'ai aperçu. (*Bas.*) Il a l'air un peu sombre.

LE COMTE, bas.

Cela est d'un bon augure.

LE DUC, de même.

C'est ce que nous allons voir.

ÉLISKA, à part.

Quelle gêne j'éprouve! et que vais-je répondre au Roi?

LE DUC.

Eh bien! Mademoiselle, vous connaissez mes sentimens pour vous; puis-je espérer de les voir agréer?

ÉLISKA.

Ah! Sire, épargnez-moi. Je sais trop ce que vous êtes et le peu que je suis.

LE DUC.

Connaissez-vous mieux, Mademoiselle: votre mérite et vos charmes surpassent tout ce que m'en avait appris la renommée. Personne n'a plus de droits que vous à la main du souverain de la Pologne; mais je voudrais, si je suis assez heureux pour obtenir la préférence, que le titre de Roi n'y entrât pour rien. Belle Éliska, je vous en supplie, ne faites aucune attention à mon rang: séparez ma personne de toutes mes dignités.

ÉLISKA.

Mais cela est impossible.

LE DUC.

Pardonnez-moi; cela se peut. Ne voyez en moi que moi-même, que l'amour que vous m'inspirez; et croyez que, si j'avais le bonheur de vous plaire, je n'aurais rien à envier au plus grand roi.

LE COMTE, à part, se fesant violence.

Je ne dis rien : on me sera témoin que je ne dis rien.

ÉLISKA.

Sire....

LE DUC.

Vous hésitez à me répondre, vous paraissez contrainte. Aimeriez-vous le Duc ?

LE COMTE.

Ah! le Duc!..... (*S'interrompant.*) Mais j'ai promis de ne pas parler.

ÉLISKA.

Sire, monsieur le Duc m'était déjà connu avant que je le visse. Mon père m'en avait fait mille fois l'éloge. Quelques personnes aussi m'avaient prévenue de l'originalité de son caractère.....

LE DUC.

Oui ?

ÉLISKA.

De sa froideur, de son indifférence..... et moi-même....

LE DUC, l'interrompant vivement.

Lui, froid! lui, indifférent! le Duc! Je vous le garantis, Mademoiselle, l'homme le plus tendre et le plus amoureux..... après moi, cependant.

ÉLISKA, avec joie.

Il se pourrait! Mais, Sire, permettez-moi de vous le dire, vous êtes, vous et monsieur le Duc, des rivaux un peu singuliers, et du reste fort généreux. Au moindre mal qu'on dit de l'un de vous devant l'autre, chacun prend la défense de son rival avec un zèle.... Il ne se défendrait pas plus vivement lui-même.

LE DUC, à part.

Allons, j'ai raccommodé, sans le vouloir, les affaires du Roi. (*Haut.*) Enfin, charmante Éliska, daignez vous décider et prononcer entre nous, comme entre deux rivaux dont le rang serait égal.

LE COMTE.

Allons, ma fille, je te laisse libre : parle. (*A part.*) Je tremble.

ÉLISKA.

Vous l'exigez, Sire ?

LE DUC.

Je vous en conjure.

ÉLISKA.

Sire, j'ai pour Votre Majesté le plus parfait dévoûment, la plus vive admiration, le plus profond respect....

LE DUC.

Ah! vous me faites frémir! Mon rival, plus heureux sans doute, a su toucher votre cœur?

ÉLISKA.

Sire, il ne le sait pas encore.

LE COMTE, à part.

Dieu!

LE DUC, au Comte.

Cela est-il clair, mon cher Comte? (*A Éliska.*) Et vous ne craignez pas de me faire cet aveu à moi-même?

ÉLISKA.

Vous l'excuserez, Sire : vous êtes le père de vos sujets; le Duc est un des plus aimables : vous me garantissez son amour; pardonnez-moi de l'aimer, ne vous ayant connu qu'après lui.

LE DUC, au Comte.

Elle a raison; je suis venu trop tard.

ÉLISKA, à part.

Ciel! voilà le Duc!

SCÈNE IX.

FÉDÉRIC, LE COMTE, LE DUC, LE ROI, ÉLISKA.

LE ROI.

Monsieur le Comte, laissant Mademoiselle libre dans son choix, vous nous avez permis à tous les deux (*Montrant le Duc.*) un entretien avec elle. J'ai été si mal accueilli dans le mien, que je ne demande pas quel est le résultat de celui-ci? Je trouve tout simple que mon rival ait été préféré : seulement, ne désirant pas être témoin de son bonheur, je viens, monsieur le Comte, prendre congé de vous.

LE COMTE.

Ah! mon cher ami! véritablement....

LE DUC, au Roi.

Monsieur le Duc, veuillez, je vous en prie, ne pas partir encore.

LE ROI.

Et pourquoi resterais-je?

LE DUC.

J'ai réfléchi sur notre rivalité; et, d'après de sérieuses considérations, je me décide à renoncer à la main de Mademoiselle.

LE ROI.

Qu'importe ? c'est d'elle seule que je voulais l'obtenir.

LE DUC.

Monsieur le Duc, daignez me juger mieux, et croire que, si j'étais aimé de Mademoiselle, je ne la céderais ni à vous, ni par conséquent à personne.

LE ROI.

Que dites-vous ? C'est moi qui serais préféré ?

LE DUC.

Mademoiselle vient de me faire l'honneur de me le dire.

LE ROI.

Serait-il vrai ?

ÉLISKA.

Je n'avais pas prié le Roi de vous le répéter.

LE ROI, transporté.

Ah ! belle Éliska ! ah ! mon cher Comte ! Mais, qu'est-ce ? vous n'avez pas l'air trop satisfait.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi..... (*Au Duc.*) Mais il est impossible que ma fille.... que votre rang...

LE DUC.

Mon cher Comte ! il ne s'agit pas de rang ici ; c'est à son cœur seul qu'elle doit obéir.

LE COMTE.

Ah ! il n'appartient qu'aux rois de triompher ainsi d'eux-mêmes.

LE DUC.

Non, il y a moins de générosité que vous ne croyez. Mais, de bonne foi, je tiens médiocrement à mes prérogatives royales. (*Apercevant Henri qui entre.*) Venez, mon cher Henri, venez être témoin d'un événement mémorable.

SCÈNE X.

FÉDÉRIC, LE COMTE, LE DUC, LE ROI, ÉLISKA, HENRI.

HENRI.

Qu'est-ce donc, Sire ?

LE DUC.

Henri, ne me donnez plus ce titre ; je suis las des grandeurs, et j'abdique la royauté.

ÉLISKA.

Ciel !

LE COMTE.

Quoi ! Sire !

LE DUC.

Puisque l'éclat de ma couronne n'a pu m'assurer le bonheur de plaire à Mademoiselle, elle ne serait pour moi qu'un fardeau difficile à porter. J'abdique, vous dis-je, et j'abdique en faveur de mon capitaine des gardes.

ÉLISKA.

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Se peut-il ?

LE ROI, prenant la main du Duc.

J'accepte.

LE COMTE.

Il accepte !

ÉLISKA, devinant quel est le Roi.

Mon père ! quel soupçon !...

LE DUC, l'interrompant.

Je mets à ma cession une condition unique : c'est que je ne serai jamais recherché sur aucun des actes de mon règne.

LE ROI.

Cela est trop juste.

LE DUC.

Je pense encore à une chose : puisque vous

voilà Roi de Pologne, (*Otant sa toque.*) Votre Majesté n'a plus que faire du duché de Kalitz, et je la supplierai d'avoir la bonté de me le céder.

LE ROI.

Je vous le rends, mon cher Duc. Vous seul au monde pouviez tenter avec succès la revanche que vous venez de prendre. Soyez capitaine de mes gardes, et venez remplir auprès de moi la place que j'ai remplie aujourd'hui près de vous.

(Le Duc s'incline respectueusement.)

LE COMTE.

Eh quoi! le Duc serait?... Ah! que d'imprudences j'ai faites sans le savoir!

HENRI.

Je suis le seul coupable, mon père; c'est moi...

LE ROI.

Oui, mon cher Henri, je suis fort en colère contre vous... et je vous donne un régiment.

ÉLISKA.

Ah! Sire! quand j'aimais le chevalier Ramire, que j'étais loin de soupçonner!...

LE ROI.

C'est ce qui rend mon triomphe plus doux.

Venez, belle Éliska, venez partager avec moi le trône de la Pologne, et faire le bonheur et l'orgueil de votre époux. Vous, mon cher Comte, malgré votre répugnance, consentez-vous à me suivre à la cour ?

LE COMTE.

Elle est connue, Sire, ma répugnance; mais on ne doit rien refuser à son Roi.

FIN DE LA REVANCHE.

MINUIT,

OU

LA VEILLE DU JOUR DE L'AN,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR DÉSAUDRAS ET M. DE SAINT-PRIX;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Français, en 1791.

NOTICE

SUR DÉSAUDRAS ET SUR M. DE SAINT-PRIX.

La famille et le lieu de naissance de Chapt DÉSAUDRAS sont tout-à-fait inconnus. Cet auteur vint à Paris en 1789; il pouvait alors avoir vingt ans. Son but était d'y faire son droit, mais, comme beaucoup d'autres jeunes gens, il négligea ses études, et il se livra à toutes les dissipations qu'offre la capitale. Se croyant des dispositions réelles pour le théâtre parce qu'il en avait conçu le goût, et voulant absolument devenir comédien, il prit M. de Saint-Prix pour le diriger. Ses dispositions étaient presque nulles et sa santé très-mauvaise. L'estimable professeur, qui alors était un des ornemens de la scène française, employa tous les moyens que lui fournissait l'amitié pour le détourner de son projet; il y parvint difficilement, mais enfin il y parvint.

Désaudras avait une certaine dose de littérature, même un peu au-dessus de celle du grand nombre des étudians en droit; il fesait

assez facilement le couplet et était en état de faire quelques petites pièces ; mais il était loin de pouvoir s'élever à la hauteur des Collin D'Harleville, des Picard et des Andrieux. Ses amis cherchant à caresser sa poupée théâtrale, lui mirent dans la tête de faire des vaudevilles. Il mordit à cette amorce ; mais son imagination froide ne put jamais lui faire trouver un sujet. Le hasard ayant fourni à M. de Saint Prix la connaissance d'une petite anecdote privée, il la communiqua à Désaudras qui en fit la fable de sa pièce de *Minuit*. Le fonds, par conséquent, en est vrai. Un jeune homme de la connaissance de M. de Saint-Prix était aimé d'une jeune veuve qui, voulant le corriger de manières enfantines qui chez lui contrastaient avec un physique prononcé, avait imaginé de lui donner pour étrennes une boîte de dragées comme à un enfant. Cependant la femme de chambre de la dame s'entendait avec lui pour y substituer le portrait de sa maîtresse, qu'il reçut en effet à minuit des mains de l'original, qui ne s'en doutait pas.

M. de Saint Prix aida Désaudras de toute son expérience du théâtre pour la contexture de sa comédie et la liaison des scènes. Ils en avaient d'abord fait tous deux un vaude-

ville, lorsque Marsollier, à qui ils la communiquèrent, leur conseilla de ne conserver des couplets que ceux de la fin, et d'en fondre tout le piquant dans le dialogue. C'est Désaudras lui-même qui, à force d'instances, obligea M. de Saint-Prix à avouer sa coopération que celui-ci voulait cacher, et il est reconnu aujourd'hui comme l'un des auteurs de *Minuit* à la Comédie française.

Le caractère tragique que prit la révolution, quelque tems après les succès de cette jolie pièce, fit perdre de vue Désaudras à son mentor dramatique, qui fut jeté dans les prisons du tems de la terreur avec tous ses collègues. Tout ce que nous avons pu savoir du jeune Désaudras, c'est qu'il mourut en 1793, près Brunoi, chez un nommé Billotte, qui depuis fut tué à l'armée d'Italie.

M. de Saint Prix était primitivement statuaire; mais entraîné au théâtre par une passion irrésistible, il quitta la muse de la sculpture, pour servir celle de la tragédie, et abandonna le ciseau pour chausser le cothurne. Son ancienne réputation comme acteur est assez répandue, et nous dirons ici que, doué d'une grande instruction et connaissant le secret de l'art dramatique, il eût pu se distinguer dans la composition, si sa

vocation plus particulière pour la déclamation ne l'eût emporté.

Il a quitté la scène en 1817, et il est maintenant premier professeur de déclamation à l'école royale, ci-devant appelée le *Conservatoire.*

NOTA. La pièce, telle qu'elle est insérée ici, a été imprimée sur un manuscrit communiqué à la Comédie Française. Toutes les éditions séparées qui en ont été faites sont fautives, inexactes, et ne sont conformes en rien à la représentation, sans compter les nombreuses fautes de style qu'elles renferment.

PERSONNAGES.

FLORIDOR, cousin et amant de Séraphie.
SÉRAPHIE, jeune veuve.
CLAIRINE, suivante de Séraphie.
L'ONCLE de Floridor et de Séraphie.
LA TANTE.

La scène est à Paris dans la maison de l'Oncle et de la Tante.

MINUIT,

COMÉDIE.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Séraphie ; à gauche est une alcove, dont on voit les rideaux ; du même côté, près d'une fenêtre, on voit un canapé et un secrétaire ouvert. Au fond du théâtre est une cheminée, dans laquelle on voit du feu, et sur laquelle sont une pendule et des bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRINE, seule.

On n'a pas achevé de souper, et voilà grand feu chez Madame ! M. Dubois est exact aujourd'hui... Oh ! l'on sait pourquoi ! (*Elle s'assied.*) C'est donc demain le premier jour de janvier ; cela fait faire des réflexions.

SCÈNE II.

CLAIRINE, FLORIDOR.

CLAIRINE, continuant, et se croyant encore seule.

Une année n'est pas plus tôt finie qu'une autre recommence, on n'a pas un moment d'intervalle pour se reconnaître ; comme c'est désagréable !

(Floridor, qui est entré doucement, et qui s'est placé derrière Clairine qui est assise, lui met les mains sur les yeux.)

CLAIRINE.

Je te connais, Dubois, c'est toi... laisse donc, tu me tourmentes toujours ; voilà vingt fois que tu m'embrasses aujourd'hui.

FLORIDOR, retirant ses mains.

Ne compte pas celle-ci pour lui...

CLAIRINE, se levant.

Ah ! comment, Monsieur ! c'est vous qui !..

FLORIDOR.

Oui, c'est moi qui ne t'ai pas embrassée vingt fois, qui ne t'ai pas tourmentée toute la journée... Ah ! mademoiselle Clairine ! vous étiez dans mes secrets, et je n'étais pas dans les vôtres !

CLAIRINE.

Monsieur, je n'ai point de secrets ..N'allez pas croire...

FLORIDOR.

Tu n'as point de secrets ? Tant mieux ! je pourrai conter à toute la maison les vingt baisers.

CLAIRINE.

Ah ! ciel ! n'en dites rien. Vous me feriez chasser, et je ne pourrais plus vous être utile auprès de Madame. Voilà un an qu'elle a le bonheur d'être veuve du vieux mari qu'elle avait eu le malheur d'épouser ; on l'y avait forcée, ce n'est pas sa faute : elle est libre aujourd'hui. Elle n'a de parens que votre cher oncle, le meilleur des humains, et si je prends vos intérêts...

FLORIDOR, lui prenant la main.

Oh ! ma chère Clairine !...

CLAIRINE.

Doucement, doucement ! Si vous voulez être discret, je vous dirai quelque chose.

FLORIDOR.

Dis donc vite, je t'en prie, dépêche-toi.

CLAIRINE.

Savez-vous ce que Madame vous donnera pour vos étrennes ? Devinez !

FLORIDOR.

Tu sais bien que je ne devine rien... C'est une épée?

CLAIRINE.

Vos étrennes sont dans ce tiroir, regardez, mais ne dérangez rien.

FLORIDOR *court vers le secrétaire, et y cherche avec précipitation.*

Je ne touche à rien.

CLAIRINE.

Et vous renversez tout.

FLORIDOR.

Tu raccommoderas...

CLAIRINE.

Ah! Dieu! quel ravage vous faites! Mais c'est devant vos yeux, tenez!

FLORIDOR.

Cela! une boîte de dragées! c'est pour un enfant.

CLAIRINE.

Justement! pour vous: c'est une leçon qu'on vous donne.

FLORIDOR.

Ah! je suis piqué au vif! Il n'y a pas autre chose que des dragées. Il faut que je me venge

de ce tour-là. (*Il goûte les drugées..*) Elles sont détestables, amères, horribles...Mais elles sont délicieuses pour l'idée qui me vient.

CLAIRINE.

Détestables.... délicieuses.... Êtes-vous fou?

FLORIDOR.

Surtout, ne dis rien à Séraphie. Je vais mettre dans cette boîte quelque chose que je désire depuis bien long-tems, son portrait; il est là.

CLAIRINE.

Comment, Monsieur, son portrait!... Vous oseriez!... Ce sont vos affaires; si Madame se fâche, je dirai que je n'y suis pour rien.

FLORIDOR.

Sans doute. Comme tu es aimable! (*Il prend le portrait.*) Le voilà, ce joli portrait! J'aurai le plaisir de le recevoir de sa main. Elle ne pourra pas s'en dédire. Cela sera charmant. Je le garderai toute ma vie. Là, sur mon cœur, je veux quand je mourrai....

CLAIRINE.

Eh! mon Dieu! attendez, vous n'êtes pas encore mort, et vous n'avez pas reçu le portrait.

FLORIDOR.

C'est comme si je l'avais, la boîte est pour moi. Sais-tu si elle me la donnera ce soir ?...

CLAIRINE.

Ce soir ou demain, n'est-ce pas la même chose ?

FLORIDOR.

Oh ! non sûrement ! Si je l'avais ce soir, je commencerais l'année en l'embrassant toute la nuit. Tu ne sens donc pas ?.... Il faut que je trouve un moyen de l'avoir ce soir... Je vais mettre la boîte là, afin qu'elle pense à me la donner.

(Il pose la boîte sur le secrétaire.)

CLAIRINE.

Comme il vous plaira. Mais allez y rêver ailleurs ; on n'aurait qu'à monter et vous trouver ici ! On était sorti de table sans doute ?

FLORIDOR.

Ah ! étourdi que je suis ! on m'attend ; on est au dessert, mon oncle m'envoie chercher dans son cabinet une liqueur : moi, en montant, j'ai vu cette porte ouverte, il n'est pas étonnant que j'aie oublié...

CLAIRINE.

Je vous reconnais là ! Que va-t-on dire en bas ?

FLORIDOR.

Je vais aller casser la bouteille, je dirai que je n'ai pas osé redescendre.

CLAIRINE.

Gardez-vous-en bien. Donner de l'humeur à votre oncle aujourd'hui! Allez vite chercher ce qu'il vous demande. Vous direz que vous vous êtes amusé à regarder ses tableaux de famille, et vos aïeux vous excuseront.

FLORIDOR.

J'y cours. Mais je tâcherai de revenir ici ce soir... Fais en sorte que ta belle maîtresse ne se couche pas avant minuit, entends-tu, Clairine?... Sans adieu.

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE III.

CLAIRINE.

Comme il court!... Mais, si je ne me trompe... Justement! on s'est lassé d'attendre, on est sorti de table. J'entends monter Madame avec son cher oncle : les voici.

SCÈNE IV.

CLAIRINE, L'ONCLE, SÉRAPHIE.

L'ONCLE.

Il n'est pas ici : où diable est-il allé depuis un quart d'heure qu'il est monté ? il m'aura cassé ma bouteille.

CLAIRINE.

Qui donc, Monsieur? un domestique ?

L'ONCLE.

Eh ! non, mon neveu ? il faut que j'aille voir...

CLAIRINE.

Ah ! c'est lui ! il sort de chez vous. (*A Floridor qui ne paraît pas.*) Par ici, Monsieur, on vous demande.

SCÈNE V.

L'ONCLE, FLORIDOR, SÉRAPHIE, CLAIRINE.

FLORIDOR, apportant une bouteille de liqueur qu'il met sur la cheminée.

Vous êtes déjà montés ? est-ce que j'ai été long-tems ?

L'ONCLE.

Mon cher neveu, j'ai connu bien des étourdis dans ma vie, mais pas un de ta force.

FLORIDOR.

Tout de bon ! Je suis donc un homme rare ?

L'ONCLE.

Un petit prodige qu'il faudra faire enfermer, pour peu que ta folie augmente avec ton âge, comme elle a fait jusqu'à présent.

FLORIDOR.

Pourvu que ce soit ici ma prison... (*Séraphie d'un regard lui impose silence.*) J'étais dans votre cabinet à examiner le portrait de mon bisaïeul.

L'ONCLE.

Ah ! à la bonne heure ! Je te pardonne : choisir mon cabinet pour prison, cela prouve que tu commences à prendre du goût pour les belles choses.

FLORIDOR.

Ah ! parmi les tableaux de notre famille, je viens d'en voir un inappréciable.

SÉRAPHIE, à part.

Il va dire quelque folie. (*Haut.*) Mon oncle, vous voyez qu'il brûle de retourner à vos tableaux ; que ne lui dites-vous de re-

porter cette liqueur! Il examinera plus amplement.

FLORIDOR.

Comme c'est méchant, me faire renvoyer!

L'ONCLE.

Non, non, aux lumières!.... qu'il vienne demain matin.

FLORIDOR.

Oui, Madame, mon oncle a raison. Pour un amateur comme moi, chaque heure a son emploi, et celle-ci n'est pas pour les beautés en peinture.

SÉRAPHIE.

C'est juste. Elle est pour dormir.

FLORIDOR.

Quand on peut.

L'ONCLE.

Il a raison, à mon âge on ne dort plus comme au sien, aussi je me couche tard. (*A sa nièce.*) Qu'as-tu donc là? des bonbons pour demain? Il faut que j'en goûte.

FLORIDOR.

Sans doute. (*A part.*) Je suis perdu, je n'aurai pas le portrait.

SÉRAPHIE.

Avec plaisir, mon oncle. (*A demi-voix.*)

Ce sont des dragées d'attrape pour votre neveu.

FLORIDOR, à part.

Si je pouvais m'en emparer! (*Haut.*) Mon oncle voulez-vous me permettre d'ouvrir la boite? Je vous en éviterai la peine...

L'ONCLE.

Non, non : je réfléchis qu'il vaut mieux attendre que Madame fasse ses distributions elle-même.

FLORIDOR, à part.

Je respire!

L'ONCLE.

Il est onze heures et demie, allons-nous-en; j'ai cru que ma femme nous suivait : elle doit être chez elle. Viens me rapporter ceci demain, ma nièce, je veux être le premier qui aurai le plaisir de t'embrasser.

FLORIDOR, à part.

Cela ne sera pas vrai.

L'ONCLE.

Mon neveu a raison, il disait à table : « Si » la première personne que nous voyons ce » jour-là nous aime beaucoup, ce doit être » un favorable augure, cela doit porter bon- » heur. » Eh bien! on ne peut pas, mes chers enfans, vous en souhaiter plus que moi; vous

êtes mes seuls héritiers, ma fortune est pour vous deux.

FLORIDOR, vivement.

Oh! mon oncle, puisse-t-elle n'être jamais partagée!

L'ONCLE.

J'entends bien ce que tu veux dire; dans quelques années nous verrons cela. Adieu, ma nièce, à demain.

(Il sort.)

SÉRAPHIE.

Mon oncle, je vous souhaite une bonne nuit.

SCÈNE VI.

SÉRAPHIE, FLORIDOR, CLAIRINE.

FLORIDOR, à Séraphie.

ADIEU, Madame. (*Bas avec amitié.*) Adieu.

(Il prend sa main pour la baiser, Séraphie la retire, Floridor sort chagrin de ce refus, emportant la bouteille de liqueur.)

SCÈNE VII.

SÉRAPHIE, CLAIRINE.

SÉRAPHIE.

Eh! bien, Clairine, que dois-je faire? Il ne se modère plus. Son amour l'emporte sur les promesses de se contenir, au moins devant mon oncle : ce jeune homme me fait bien du mal!

CLAIRINE.

Bon! tant mieux, Madame! Plus vous souffrirez, plus vous désirerez guérir. Il souffre beaucoup aussi, heureusement il ne peut pas plus guérir sans vous, que vous sans lui.

SÉRAPHIE.

Seize ans! compter sur un pareil âge! et puis une vivacité, une étourderie...

CLAIRINE.

L'étourderie tient à son amour, et la vivacité à cet âge qui vous fait peur et qui devrait vous rassurer... Oui, Madame, vous rassurer : seize ans, et un cœur tout neuf qui n'a jamais aimé que vous! Il faut s'en emparer bien vite. Hélas! aujourd'hui, dans ce siécle de lumières, un jeune homme à vingt ans est déjà tombé dans les filets de quelque

prude, sorte de femme toujours charitablement à l'affut des éducations. Honteux de sa méprise, il cède aux agaceries d'une coquette, qui bientôt l'abandonne à son tour. Une fois infidèle et trompé, quand il connaît nos torts et les siens, adieu la bonne foi, il s'accoutume à substituer le caprice à l'amour, le persiflage à la délicatesse, l'éclat à la jouissance, il ne sentira plus le besoin d'aimer une femme aimante, il n'aura jamais que l'orgueil de captiver une femme aimable, et c'est un garçon perdu.

SÉRAPHIE.

Clairine?

CLAIRINE.

Madame?

SÉRAPHIE.

Est-ce que tu aurais raison?

CLAIRINE.

Comment, si j'ai raison! Soyez sûre, Madame, que je n'ai jamais eu tort sur l'article des hommes, que lorsque je l'ai bien voulu.

SÉRAPHIE.

Ma pauvre Clairine, si mon oncle savait...

CLAIRINE.

Il sait que le jeune homme vous aime, et à la manière dont vous en parlez, il doit voir, clair comme le jour, que vous l'aimez aussi.

SÉRAPHIE.

Tu crois? J'affecte cependant...

CLAIRINE.

C'est cela même.

SÉRAPHIE.

D'ailleurs, je ne l'aime pas autant que tu l'imagines.

CLAIRINE.

Vous n'en savez rien. Vous le voyez toujours heureux et fidèle, votre amour est calme et serein; mais, si jamais il paraissait inconstant, ou devenait malheureux, ah! pour lors, je vous mesurerais au juste le degré d'amour que vous avez pour lui.

SÉRAPHIE.

Il était ici tout à l'heure?

CLAIRINE.

Belle demande!

SÉRAPHIE.

Eh! que fesait-il, Clairine, que disait-il?

CLAIRINE.

Il m'a bien défendu de vous le dire; mais, moi, je vais tout vous avouer, à condition que vous aurez l'air de tout ignorer.

SÉRAPHIE.

Oh! je te le promets, pourvu que je sois au fait...

CLAIRINE.

Je lui ai dit que vous vouliez demain lui faire un cadeau; mais que, pour lui rappeler son âge, ce cadeau serait une boîte de dragées; vous allez me gronder!

SÉRAPHIE.

Il aura été piqué, j'en suis sûre. Ce n'était pas vous qui deviez lui parler de la sorte. Ce jeune homme... Je lui aurais dit cela en souriant. Il m'aime; ce qui de ma bouche n'eût été qu'une plaisanterie, de la vôtre est une mortification; mais vous ne sentez rien.

CLAIRINE.

Au contraire, Madame, rien de tout cela n'est arrivé, il a goûté vos mauvaises dragées, et les a trouvées délicieuses.

SÉRAPHIE.

Tout de bon! quelle enfance!

CLAIRINE.

Délicieuses, pour l'idée qu'elles ont fait naître.

SÉRAPHIE.

Dis donc vite... C'est qu'il a des idées quelquefois... Eh bien?

CLAIRINE.

Eh bien! il a pris là votre portrait, et après l'avoir bien considéré, il l'a mis dans cette boîte pour vous forcer à le lui donner malgré vous sans vous en douter.

SÉRAPHIE.

Quoi! mon portrait? quelle folie! Je ne peux pas, moi.... La tête lui tourne. Mais, mais, Clairine, songe donc... Puis-je lui laisser?... C'est impossible. (*Avec humeur.*) Vous ne deviez pas permettre qu'il touchât à mon portrait.

CLAIRINE.

Il m'a bien demandé permission, vraiment!... Mais cela ne vous engage à rien. Laissez-le-lui recevoir de votre main. Vous ignorez ce qui s'est passé. Quand il l'avouera, vous jouirez de son embarras, et vous redemanderez le vol manifeste qu'il vous a fait.

SÉRAPHIE.

Je jouirai de son embarras! C'est bien facile à dire; mais je serai plus embarrassée que lui, moi, en lui remettant la boîte. J'aimerais mieux n'en rien savoir; mais jamais vous ne gardez un secret.

CLAIRINE.

Bonne leçon!

SÉRAPHIE.

Ce que je dis, Clairine, n'est pas pour te reprocher ta confidence; mais c'est que.... Mets-toi à ma place. Sans parler de la peine que je lui causerai en lui redemandant mon portrait, n'aurai-je pas un air gauche à lui donner cette boîte? Il se doutera que je sais tout, et il se croira autorisé à redoubler d'instances pour obtenir ce portrait de moi.

CLAIRINE.

Vous vous inquiétez à tort; il n'imaginera pas pouvoir le garder, il ne songera qu'au bonheur d'avoir un instant ce qu'il désire.

SCÈNE VIII.

SÉRAPHIE, CLAIRINE, FLORIDOR.

(Floridor en dehors frappe doucement à la porte.)

CLAIRINE.

Mais on frappe tout doucement.

SÉRAPHIE

Paix! chut!

FLORIDOR, toujours dehors.

Êtes-vous couchée?

CLAIRINE.

C'est lui, Madame.

SÉRAPHIE.

Je ne veux pas répondre; dis oui, et n'ouvre pas.

CLAIRINE.

Madame est au lit depuis long-tems, et moi, j'y vais.

FLORIDOR, toujours dehors.

Quoi! déjà couchée, Séraphie!

CLAIRINE.

Je vous souhaite une bonne nuit.

FLORIDOR.

Tu m'attrapes, Clairine.

CLAIRINE.

Non, vraiment. Je vous souhaite une bonne nuit.

FLORIDOR.

Adieu, Séraphie! Me laisserez-vous entrer demain à votre petit jour?

SÉRAPHIE.

Dormez bien.

FLORIDOR.

Avant mon oncle?

SÉRAPHIE.

Bonsoir !

FLORIDOR.

Allons, à demain. (*On entend tomber un flambeau.*) Ah !...

CLAIRINE.

Que faites-vous donc?

FLORIDOR.

Oh ! rien, rien; il n'y a point de mal. C'est que j'ai laissé tomber mon flambeau, et à présent je suis sans lumière.... Encore je n'ai point de feu chez moi.

CLAIRINE.

Madame, il est sans lumière à chercher son flambeau sur l'escalier....

SÉRAPHIE.

Dis-lui d'aller chez mon oncle.

CLAIRINE.

Allez chez monsieur votre oncle, il n'est pas couché.

FLORIDOR.

Ah ! oui, joliment ! il me gronderait. Il vient déjà de me moraliser un quart d'heure. Jaime mieux chercher avec mon pied, et me coucher à tâtons.

(Il tousse.)

SÉRAPHIE.

Il va chercher pendant deux heures, et il fait un froid !...

CLAIRINE.

Il sera glacé quand il se couchera.

SÉRAPHIE.

Tu crois ?... Eh bien ! donne-lui une bougie, Clairine ; mais attends. Je ne veux pas qu'il m'aperçoive, il voudrait peut-être entrer.

(Elle passe dans un cabinet.)

SCÈNE IX.

CLAIRINE, FLORIDOR.

FLORIDOR, encore dehors.

Si tu avais un peu d'humanité, Clairine...

CLAIRINE.

Je vais vous donner une bougie.

FLORIDOR, dehors.

Oh ! bon !

CLAIRINE, ouvrant et lui présentant une bougie.

Tenez.

FLORIDOR, entrant en passant sous le bras de Clairine.

Tu vas me laisser chauffer un instant.

CLAIRINE.

Non, non; sortez : Madame, il est entré malgré moi, il n'en fait jamais d'autre.

FLORIDOR.

Je m'en vais tout de suite. Adieu, ma belle Séraphie!

CLAIRINE.

N'allez pas ouvrir ce rideau, ou Madame se fâchera.

FLORIDOR.

J'en serais désespéré. (*Regardant autour de lui.*) Oh! que c'est joli tout ce désordre-là! Que je voudrais seulement, oui seulement...! C'est délicieux de se trouver à cette heure-ci dans le lieu où repose...! Ah! ma belle Séraphie... c'est là le bonheur!

CLAIRINE.

A peu près. Mais allez-vous-en, vous n'avez plus froid, à ce qu'il me paraît.

FLORIDOR.

Je sors; mais je n'ai plus qu'une grâce à vous demander : tantôt, devant mon oncle, vous n'avez pas voulu me permettre de baiser votre belle main...Accordez-le-moi à présent,

je vous en supplie, sans ouvrir votre rideau. Je m'en irai tout de suite.

CLAIRINE, à part.

Comment faire ? (*Haut.*) Allez-vous-en, vous voyez que Madame ne répond rien.

FLORIDOR.

Parle pour moi, Clairine, je serais si heureux ! Oh ! la jolie fin d'année !

(Clairine s'approche du lit, et feint de parler bas à Séraphie.)

FLORIDOR.

Dira-t-elle oui ? Le cœur me bat, comme si ce moment devait décider de ma vie. Clairine est bien long-tems !... Elle n'obtient rien.

CLAIRINE.

Si vous promettez de vous en aller promptement, Madame vous donnera sa main à baiser ; mais elle ne veut pas que vous puissiez l'apercevoir au lit : ou jamais....

FLORIDOR.

Si elle veut, nous éteindrons les bougies.

CLAIRINE.

Pauvre petit ! le tour serait aimable. Soyez bien tranquille : on entr'ouvrira le rideau seulement pour passer une main que vous baiserez bien vite, et vous vous sauverez.

FLORIDOR.

Je te le promets.

CLAIRINE.

Madame ne veut pas vous parler.

FLORIDOR.

J'y consens, tout ce qu'elle voudra.

CLAIRINE.

Madame, il est là.

(Elle passe derrière le rideau pendant que Floridor est tourné, et lui donne sa main à baiser.)

FLORIDOR.

Ah! ma chère Séraphie, combien je vous aime! Que vous me rendez heureux! Non, oh! non, il n'y a pas dans l'univers une main comme celle-là; que je la baise mille fois!

SCÈNE X.

CLAIRINE, FLORIDOR, SÉRAPHIE.

SÉRAPHIE, sortant du cabinet où elle était.

Que les amans sont fous!

FLORIDOR.

Ah!

CLAIRINE, sortant de derrière le rideau.

Ah! Madame, je le satisfesais à si peu de frais, pourquoi avez-vous interrompu son rêve?

SÉRAPHIE.

Devais-je laisser croire à Monsieur qu'il avait baisé ma main une demi-heure pendant que j'étais au lit? Clairine, vous me compromettez d'une étrange manière!

FLORIDOR.

Oui, grondez-la de m'avoir dit que vous étiez couchée, quand il n'en est rien.

SÉRAPHIE.

Elle l'a fait par mon ordre, Monsieur.

FLORIDOR.

Alors, elle a bien fait... Je ne sais plus ce que je dis, sa présence m'a frappé... Ah! ne me parlez pas comme cela, vous me faites mourir, ma belle Séraphie!

SÉRAPHIE.

Pourquoi m'appelez-vous Séraphie? Tout est permis à mon oncle, mais vous?...

FLORIDOR.

C'est votre premier nom, et je n'aime pas à me rappeler que vous en ayez porté un autre...

SÉRAPHIE.

J'espère que vous allez vous retirer.

FLORIDOR, fesant quelques pas pour sortir et revenant.

Séraphie, j'ai une grâce à vous demander... Je tremble... Si vous me la refusez, vous me ferez un mal...

SÉRAPHIE.

Une grâce?.. Quelle est cette grâce?...

FLORIDOR.

La chose pour vous la plus facile.... Et je mets tout mon bonheur dans l'espoir de l'obtenir. Il est onze heures trois quarts : souffrez que je reste ici jusqu'à minuit, j'aurai fini et recommencé l'année auprès de vous. Quel favorable augure! vous ne concevez pas tout le plaisir...

SÉRAPHIE.

Non, non; c'est impossible.

FLORIDOR, se jetant aux genoux de Séraphie.

Je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher!

SÉRAPHIE, troublée.

Mon Dieu!... Mais, Clairine... juge donc quelle demande! (*Avec crainte et vivacité.*) Peut-on persécuter une femme aussi cruellement!

FLORIDOR.

Persécuter! quel reproche affreux! il m'accable. Adieu, Madame; j'aimerais mieux mourir que de vous persécuter.

SÉRAPHIE.

Clairine... il pleure; j'ai eu tort: il est d'une sensibilité... Dis-lui donc...

CLAIRINE.

Restez, puisque vous le voulez absolument... Mais c'est en vérité...

SÉRAPHIE.

Il faut bien peser ses paroles auprès de vous.

FLORIDOR.

Êtes-vous fâchée?

SÉRAPHIE.

Non; et vous?

FLORIDOR.

Je ne l'étais pas, et je ne pleurais que de vous avoir fait de la peine. (*Avec douceur.*) N'y pensons plus. Que je puisse me livrer entièrement à mon bonheur pendant le quart d'heure que j'ai à passer avec vous; j'ai tant de choses à vous dire!...

SÉRAPHIE.

Tant de choses! Eh! quoi donc?

FLORIDOR.

Je ne me les rappellerai qu'en sortant d'ici, et combien je regretterai alors que l'excès du plaisir me fasse tout oublier auprès de vous!

SÉRAPHIE.

Ah! jeune homme!

FLORIDOR.

Vous ne savez pas comment je me console: je vous écris tout ce que je voudrais vous dire. Vous refusez mes lettres, je les garde; mais vous ne pouvez pas me priver du bonheur de m'occuper de vous.

SÉRAPHIE.

Cela doit faire un joli recueil; il doit y avoir bien des répétitions.

FLORIDOR.

Ah! je vous en réponds. «Je vous aime, et vous ne m'aimez pas assez.» Voilà le sujet que j'ai traité de cent façons différentes, en prose, en vers, en madrigaux, en romances...

CLAIRINE.

En romances! Ah! Madame!...

SÉRAPHIE.

Vous faites des romances? Voilà Clairine qui brûle d'envie de s'amuser de votre recueil; elle est d'une curiosité...

FLORIDOR.

Ce joli air, votre air favori, qu'au printems dernier tout le monde chantait à la campagne pour vous faire la cour; eh bien! j'ai fait des paroles sur cet air si tendre, et je n'ai jamais osé vous les chanter.

SÉRAPHIE.

Il est vrai que cet air est plein d'ame.

FLORIDOR.

Ce fut aussi avec mon ame que je fis les paroles dans ce joli bosquet où vous vous plaisiez tant.

CLAIRINE.

Ah! Monsieur, chantons-les donc!

FLORIDOR.

Je vais te les donner: elles sont dans mon recueil. Pour engager Séraphie à l'accepter, j'avais imaginé de le lui offrir pour ses étrennes.

SÉRAPHIE.

Je conviens qu'il serait malhonnête de refuser ce qu'on offre sous ce nom-là.

FLORIDOR.

C'est que je sais que vous ne vous gênez pas avec moi.

SÉRAPHIE.

Allons, je l'accepte, pour faire chanter Clairine: cherchez donc cette romance.

CLAIRINE, pendant que Floridor cherche.

Madame, donnez-lui la boîte de dragées.

SÉRAPHINE, bas à Clairine.

Avance un peu la pendule, afin qu'il s'en aille aussitôt après avoir chanté.

FLORIDOR.

La voici.

SÉRAPHIE.

Je veux la lire auparavant.

FLORIDOR, bas à Clairine.

Clairine, tâche qu'elle me donne la boîte... O ciel! bientôt minuit!.. mets-toi devant moi, que je retarde un peu le moment de m'éloigner d'ici.

(Il retarde la pendule.)

CLAIRINE.

Cette pendule a du malheur aujourd'hui.

SÉRAPHIE.

Allons, chantez. (*On entend frapper de loin.*) On frappe, à cette heure-ci, qui peut venir? (*Vivement à Floridor.*) Allez-vous-en; à demain! Allez, je vous en prie, j'ai une frayeur.

FLORIDOR.

Ce n'est peut-être rien; n'importe, si vous avez peur, je m'en vais.

CLAIRINE.

Attendez, je vais ouvrir la porte tout doucement pour voir s'il n'y a personne sur l'escalier. Votre oncle pourrait avoir entendu frapper.

(Elle ouvre et sort la tête tout doucement.)

SÉRAPHIE.

Ah! je me rappelle!... c'est moi qu'on vient chercher pour aller au bal. Mme de Saint-Albe m'a fait promettre malgré moi, il y a huit jours. C'est la première chose que j'ai oubliée.

CLAIRINE.

Monsieur votre oncle et sa chère moitié sont là-bas qui causent avec Dubois.

FLORIDOR.

Mon domestique n'est pas couché? Il n'a pas l'habitude de m'attendre, je ne le vois jamais le soir.

CLAIRINE.

C'est apparemment à cause de demain.

FLORIDOR.

Il s'y prend bien, l'animal!

SÉRAPHIE.

Mon oncle va savoir que vous n'êtes pas couché, où pensera-t-il que vous êtes ? Vous me perdez, malheureux !

CLAIRINE.

Vous ne pouvez pas passer sans qu'il vous aperçoive. Cachez vous plutôt dans le cabinet ; s'il vient, nous dirons que nous ne vous avons pas vu.

SÉRAPHIE,

A quoi vous m'exposez, cruel jeune homme !

(Il passe dans le cabinet.)

SCÈNE XI.

L'ONCLE ET LA TANTE dehors, SÉRAPHIE, CLAIRINE, dedans.

LA TANTE.

Ma nièce ! vous n'êtes pas couchée ?

SÉRAPHIE.

Pas encore, Madame ; ouvre donc, Clairine.

LA TANTE.

Votre oncle peut-il entrer ?

SÉRAPHIE.

Oui, sans doute.

LA TANTE, entrant avec l'oncle.

Ma nièce, c'est vous que l'on demande. C'est madame de Saint-Albe qui est là-bas.

SÉRAPHIE.

Je me suis rappelé, en entendant frapper, la promesse en l'air que je lui fis il y a huit jours. Dis, Clairine, que je suis indisposée, qu'il m'est impossible, que je la verrai demain.

(Clairine sort.)

SCÈNE XII.

SÉRAPHIE, L'ONCLE, LA TANTE.

SÉRAPHIE.

Qu'a donc mon oncle? il ne paraît pas tranquille?

L'ONCLE.

Madame, c'est qu'on est souvent fâché de savoir ce qui se passe chez soi.

LA TANTE.

Et il y a une demi-heure que nous ne nous en doutions pas.

SÉRAPHIE.

Vous m'étonnez ! que se passe-t-il d'extraordinaire.

LA TANTE.

Dubois vient de nous le dire, ou plutôt de nous le laisser deviner, et je crois que nous ne nous trompons pas.

SÉRAPHIE, très-émue.

Souvent on croit ne pas se tromper...

SCÈNE XIII.

CLAIRINE, SÉRAPHIE, L'ONCLE, LA TANTE.

L'ONCLE.

On croit, on croit... Madame, pourriez-vous me dire où est mon neveu ? Il me reconduit chez moi, j'entreprends de lui faire une petite morale sur la manière dont il s'est comporté cette année : je vois mon jeune homme bouillir d'impatience, il ne m'écoute pas ; je suis forcé de finir mon sermon à l'exorde. J'imagine qu'il entre chez lui, point du tout. Nous en sortons, et nous n'avons trouvé que son domestique étendu sur un

fauteuil devant le feu, et dormant pour son maître et pour lui.

SÉRAPHIE, bas à Clairine.

Ils savent tout.

CLAIRINE, bas à Séraphie.

Ils ne savent rien.

LA TANTE.

Personne ne l'a entendu sortir.

SÉRAPHIE.

Souvent on est jugé coupable, et l'on n'a été qu'imprudent.

LA TANTE.

Il est naturel que dans ce moment-ci vous preniez son parti; mais nous ne sommes pas dupes, ma nièce.

L'ONCLE.

Petit malheureux!... Allons, retirons-nous; nous devons gêner ma nièce.

SÉRAPHIE.

Ah! mon oncle, vous vous trompez... Je vais tout vous avouer.

CLAIRINE, bas.

Quelle imprudence!... (*Se jetant au-devant de Séraphie.*) Oui, Monsieur, c'est moi qui

ai fait la faute, je viens de le dire à Madame, et je vais vous répéter comme cela s'est passé.

L'ONCLE.

Remets-toi, ma nièce; ce n'est pas contre toi que je suis fâché; autant j'ai à me plaindre de mon neveu, autant j'ai à me louer de toi. Seulement, tu prends ses intérêts avec trop de chaleur, et si tu l'aimes, je te plains. (*A Clairine.*) Voyons, de quoi est-il question?

CLAIRINE.

Monsieur... (*A part, à Séraphie.*) Il faut faire un conte. (*Haut.*) Monsieur, il est venu me demander si Madame était au bal cette nuit; je n'en savais rien : Clairine, m'a-t-il dit, je désirerais y aller aussi. Ta maîtresse ne s'en doutera pas, et j'aurai le plaisir, sous mon domino, de la lutiner sans qu'elle puisse me connaître. Mais si je demande permission à mon oncle, il est si bon! il la préviendra, et je serai lutiné moi-même. Pour être plus sûr, je ne veux mettre que toi dans ma confidence; si Séraphie ne vient pas au bal, je rentrerai sur les deux heures. J'ai bien une clef, mais mon oncle aura fait mettre les verrous; mon domestique dort à ne pouvoir être éveillé; toi, tu as le sommeil léger, je jetterai une petite pierre sur ton volet, tu descendras m'ouvrir, et personne ne le saura. Vous savez, Monsieur, comme il est pressant, je le lui ai

promis. Jugez si c'est un si grand crime, pour me gronder comme Madame vient de le faire.

L'ONCLE.

Si cela est vrai, il n'y a pas tant de mal que nous l'avions imaginé. Je tremblais que ce ne fût affaire de libertinage. Voilà ce qui me mettait hors de moi.

LA TANTE.

J'avais peine à me le persuader. C'est moi qui l'ai élevé, et l'on se sent toute la vie des bons principes qu'on a reçus dans sa jeunesse.

SÉRAPHIE.

Il est vrai que sa faute est bien pardonnable, et je ne grondais Clairine que d'avoir promis de descendre pour ouvrir les verrous à cette heure-là; c'est se compromettre.

CLAIRINE.

Aimez-vous mieux, Madame, qu'il passe la nuit où il est?

SÉRAPHIE.

Non, assurément.... Mais.... elle me fait rire.

L'ONCLE.

Et moi, je suis d'avis qu'il y reste. A son âge passer une nuit ne fait pas mourir; mais il se souviendra qu'il n'avait pas ma permission.

Clairine dira qu'elle n'a pas entendu les signaux, et cela empêchera qu'il ne forme une seconde fois le projet de sortir la nuit.

CLAIRINE.

Mais, Monsieur, j'ai donné ma parole; il croira que je l'ai trahi. Je ne peux pas me dispenser d'ouvrir.

L'ONCLE.

Attends, attends : pour t'en ôter l'envie, je vais t'en ôter les moyens. Ma nièce, tu n'as besoin de rien cette nuit? Tu as tout ce qu'il te faut?

SÉRAPHIE.

Oui, mon oncle.

L'ONCLE.

Je vais vous enfermer toutes deux : ce n'est pas pour toi que je le fais, mais pour Clairine. Pendant que tu dormirais, elle pourrait fort bien descendre, prévenir mon étourdi; et moi, je veux me donner le plaisir de le voir rentrer demain.

SÉRAPHIE.

Mais, mon oncle, emporter ma clef !...

LA TANTE.

Soyez tranquille, ma nièce, je réponds de tout ce qui peut arriver, il n'entrera pas sans moi.

SÉRAPHIE.

J'en suis persuadée.

CLAIRINE.

Ah ! Madame ! passer la nuit dans la rue ! Il fait si froid !

SÉRAPHIE.

Mais si j'avais besoin de quelque chose cette nuit, je serais gênée.

CLAIRINE.

Oui, Madame sera gênée.

L'ONCLE.

Tu es trop indulgente, ma nièce ; j'ai le sommeil léger. Toutes ces petites craintes-là me prouvent que tu ne serais pas fâchée, Clairine, d'ouvrir à mon neveu cette nuit. N'y pensons plus. Adieu, ma chère nièce, je suis bien aise de ce que Clairine m'a avoué. En emportant ta clef, je suis bien plus sûr, demain matin, d'être le premier qui aurai le plaisir de t'embrasser.

SÉRAPHIE.

Mais songez donc...

LA TANTE.

Que voulez-vous ! c'est son idée. Mais vous connaissez votre oncle. Vous n'avez rien à craindre, c'est moi qui mettrai votre clef dans

ma poche, et quand il viendra demain vous souhaiter la bonne année, je serai avec lui. Adieu, dormez bien. Je suis bien aise que nous soyons entrés pour cet éclaircissement, nous voilà plus tranquilles.

L'ONCLE.

A demain.

(Ils sortent.)

CLAIRINE.

Ils sont partis.

(A la sortie de l'oncle et de la tante on a entendu fermer à double tour.)

SCÈNE XIV.

SÉRAPHIE, FLORIDOR, CLAIRINE.

SÉRAPHIE, à Floridor qui revient du cabinet.

Vous voyez la suite de votre imprudence.

FLORIDOR.

Ah! pardon.

CLAIRINE.

Oui, pardon! Sans moi, Madame allait dire de belles choses! Ah! comme une femme honnête est gauche!

FLORIDOR, riant.

Heureusement tu n'es pas gauche, toi.

SÉRAPHIE.

Être enfermée! ciel! quelle imprudence de lui avoir ouvert! Que faire actuellement?

CLAIRINE.

C'est très-facile, Madame: quand il n'y a qu'un parti à prendre, j'ai bientôt choisi. Il est impossible que Monsieur sorte, car il faut qu'il reste; il est bien aise de ce petit accident. Il faut se résoudre à reprendre la conversation que le cher oncle a interrompue; et demain, quand il aura rapporté votre clef, quand le digne homme sera sûr de vous avoir embrassée le premier, Monsieur s'éclipsera et ira lui raconter ses bonnes fortunes du bal.

FLORIDOR.

Elle a raison, je ferai aussi un petit conte.

SÉRAPHIE.

Un petit conte! Rien n'inquiète Clairine ni vous.

CLAIRINE.

C'est qu'il est des remèdes à tout, Madame. Allons, pardonnez-lui le plaisir qu'il a. Il n'est pas coupable d'autre chose; il vous a donné vos étrennes, donnez-lui les siennes,

et nous passerons la nuit à lire et à chanter ses amours.

SÉRAPHIE.

Cela pourrait bien nous endormir; tenez, jeune étourdi, je sais que vous n'aimez pas la morale, et j'ai tâché de mettre en cadeau celle que je désirais vous faire. Mangez des bonbons.

FLORIDOR.

Je recois ce présent avec transport, j'en sens bien la morale. Vous me dites que je n'ai point de raison, j'aurais eu le plaisir de la perdre auprès de vous : il est cruel pour moi de ne pouvoir vous en faire le sacrifice.

SÉRAPHIE.

Ce que vous dites là peut être fort joli; mais soyez bien sûr, Floridor, qu'à votre âge, auprès d'une femme honnête et sensible, toutes les grâces de l'esprit ne valent pas le désordre du cœur. Souvent une coquette vous eût trouvé ridicule, quand vous m'avez paru intéressant; et avec le compliment que je vous reproche, vous seriez charmant à ses yeux; mais, croyez-moi, mon ami, il vaut mieux jouir de son cœur qu'abuser de son esprit.

FLORIDOR.

Eh bien! je n'en aurai plus.

CLAIRINE, tendant la main.

Monsieur, la plus belle main de l'univers vous demande des dragées.

FLORIDOR.

Volontiers, Clairine. (*Il lui en donne.*) Mais, peut-être y a-t-il quelque autre chose dans cette boîte : avouez-le-moi.

SÉRAPHIE.

Je n'ai pas pensé à l'ouvrir.

FLORIDOR.

Vous voulez me laisser le plaisir de l'étonnement. (*Il pose la boîte sur la table, l'ôte et en tire le portrait.*) Ah! votre portrait! (*Après avoir baisé le portrait.*) Que je le mette sur mon cœur!

(Il le couvre de baisers.)

SÉRAPHIE.

Mon portrait! Vous n'avez pas bien joué la surprise : la défense que je viens de vous faire nuit à ce moment-ci. Que d'esprit vous auriez eu! Nous perdons de bien jolies choses, Clairine. Vous saviez donc que la boîte était pour vous? Obliger une femme à vous donner son portrait, sans s'en douter!... Le tour est gai. Aussi, loin de me fâcher, j'en ris la première. Vous allez me le rendre?

FLORIDOR.

Je vous supplie de me le laisser seulement deux jours, que je puisse le porter là.

SÉRAPHIE.

Je ne puis ni permettre ni entendre ce que vous me dites... Rendez-moi...

FLORIDOR.

Pour aujourd'hui, c'est impossible, vous ne l'aurez pas.

SÉRAPHIE.

Je ne l'aurai pas?... Vous êtes obéissant. Vous ne parlez plus avec votre esprit.

FLORIDOR.

Pardonnez donc à mon cœur, quand vous le déchirez.

SÉRAPHIE.

Je veux que vous me rendiez à l'instant mon portrait.

FLORIDOR.

Oui... mais savez-vous toute la peine que vous me faites?

SÉRAPHIE.

Je le sais.

FLORIDOR, lui rendant le portrait.

Tenez.

SÉRAPHIE.

Je crains que les brillans ne se détachent; faites-moi le plaisir de le remettre chez mon joaillier quand vous passerez devant sa porte.

FLORIDOR, se jetant à ses genoux.

Ah! mon amie, si l'on mourait de plaisir, je n'existerais plus.

SÉRAPHIE.

Levez-vous, levez-vous donc; allons, il pleure encore; je ne veux pas, moi, que vous.... Je veux que vous chantiez.

FLORIDOR.

Oui, mon amie, je vais chanter.

CLAIRINE.

Les paroles sur l'air de Madame?

FLORIDOR.

Tout ce qu'elle voudra. (*Une symphonie se fait entendre.*) C'est sous vos fenêtres. C'est à vous que la sérénade s'adresse.

SÉRAPHIE.

Je n'en crois rien.

(Séraphie et Floridor sont assis l'un près de l'autre, et se regardent en écoutant. Floridor tient une main de Séraphie.)

FLORIDOR.

Ils ont du plaisir là-bas. Jugez donc, moi. (*On joue l'air de la romance.*) Ah! votre air favori. Nous allons le chanter, pendant qu'ils le jouer ont.

FLORIDOR ET SÉRAPHIE chantent ensemble, assis sur un canapé.

Quand les rossignols d'alentour
Sous ce délicieux feuillage
Viennent unir leur doux ramage,
Aimer et chanter leur amour
Dans ce bosquet où tout respire
Le charme de la volupté,
Combien mon cœur est enchanté!
Es-tu là, ma chère Thémire?

Oh! qu'il est doux de respirer
Près de celle qui nous enflamme!
Tout semble vivre et prendre une ame;
Tout semble avec nous l'adorer.
Chaque arbre est cette nymphe même
Qu'on croit entendre soupirer;
Voilà comme il faut désirer,
Voilà comme on est quand on aime.

SCÈNE XV.

SÉRAPHIE, FLORIDOR, CLAIRINE, L'ONCLE, LA TANTE.

(Ces deux derniers, qui sont entrés sans faire de bruit, sont restés au fond de la scène.)

FLORIDOR ET SÉRAPHIE continuent de chanter, assis sur le canapé.

QUAND je t'aperçois dans ces bois,
Loin que ce bonheur m'encourage,
Je frémis comme le feuillage
Aux tendres accens de ta voix;
Mon ame aspire avec ivresse....

(Minuit sonne à la pendule, et Floridor embrasse Séraphie.)

La douce haleine des amours;
Mais las! pour moi plus de beaux jours,
Si tu n'approuves ma tendresse.

SÉRAPHIE.

Oui, je l'approuve, et quand mon oncle consentira...

L'ONCLE.

Tout de suite, morbleu! Il est tems.

(Floridor et Séraphie jettent un cri de surprise.)

LA TANTE.

C'est la première fois que pareille chose arrive dans la famille.

L'ONCLE.

C'est-à-dire la première fois qu'on s'en est aperçu. Eh bien! mon neveu, je te croyais de l'orchestre! Voilà ce qui nous amenait ici. Tu as préféré la partie du chant; elle t'a fort bien réussi.

SÉRAPHIE.

Mon oncle, croyez que le hasard seul.... Tantôt il était ici. Sans Clairine, j'allais vous avouer....

L'ONCLE.

Tu avoueras ce que tu voudras; mais tu ne désavoueras pas ce que j'ai vu, et, d'après ce que j'ai vu, il ne manque plus à votre bonheur, mes enfans, qu'un contrat qui sera bientôt fait....

FLORIDOR, courant embrasser son oncle.

Ah! mon oncle!

L'ONCLE.

Oui, va. Je te donnerai des oncles pour les tenir dans une inquiétude... M'en voilà quitte, Dieu merci! Je tremblais qu'il ne revînt avec un rhume.

FLORIDOR.

Oh! je me porte bien.

LA TANTE.

Petit malheureux! Il y a trois ans qu'il n'était pas plus grand que cela : je n'aurais jamais imaginé une aventure semblable.

L'ONCLE.

Oh! tu n'imagines plus rien, toi, ma femme! Ma nièce, à demain le notaire. Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai embrassée le premier.

SÉRAPHIE.

Vous me l'aviez promis : cela a suffi pour me porter bonheur.

L'ONCLE.

Il y aura quarante-trois ans au mois d'avril, qu'il m'arriva une aventure à peu près comme celle-ci.

CLAIRINE.

Ne dites donc pas cela tout haut; vous allez troubler la tranquillité de Madame.

L'ONCLE.

Eh! parbleu! c'était avec elle.

LA TANTE.

Allons, fi donc! Monsieur, est-ce qu'à

votre âge on parle de ces choses-là ? D'ailleurs, c'était une circonstance.....

CLAIRINE.

Et Monsieur l'avait saisie ; c'est comme aujourd'hui. Ces circonstances sont terribles ! Je savais sur cela un couplet.

FLORIDOR.

Chante-le donc ?

CLAIRINE.

Très-volontiers.

(Chantant.)

Telle jura d'être inflexible,
Qui, fière de ce beau serment,
Le même jour devint sensible
Par circonstance du moment. (*Bis.*)

FLORIDOR.

Quand cette pendule trop lente
Tous les soirs sonnera minuit,
Je dirai : le plaisir m'enchante,
Que m'importe si le tems fuit ! (*Bis.*)

SÉRAPHIE.

Tel s'applaudit d'un sacrifice,
Ou d'une légère faveur,
Qui doit tout à l'heure propice.

FLORIDOR.

Mais moi ?

SCÈNE XV.

SÉRAPHIE.

Tu dois tout à mon cœur.

CLAIRINE, au public.

On est content de son ouvrage,
Quand on a pu tout doucement
Saisir avec quelque avantage
La circonstance du moment. (*Bis.*)

FIN DE MINUIT.

LA BELLE FERMIÈRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR Mme SIMONS CANDEILLE,

AVEC DES ROMANCES ET DES COUPLETS, DONT LES PAROLES ET LA MUSIQUE SONT DE L'AUTEUR;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 27 décembre 1792.

NOTICE

SUR Mme SIMONS CANDEILLE.

Madame SIMONS CANDEILLE, fille d'un compositeur distingué à qui nous devons la belle musique de *Castor et Pollux*, a commencé, il y a trente ans, sa carrière dramatique au théâtre de la rue de Richelieu, où elle débuta par le rôle de la *Jeune hôtesse*. Rivale de mademoiselle Contat, elle a été quelques années l'un des ornemens du théâtre, et eut d'abord, en qualité d'actrice, un grand nombre d'admirateurs. Une charmante figure, une taille élevée et bien dessinée, un port noble et gracieux, une voix enchanteresse, et une diction incomparable, telles étaient les qualités qui la distinguaient. Mademoiselle Candeille voulut joindre à sa célébrité d'actrice la gloire littéraire, et donna *la Belle Fermière*, pièce sentimentale et comique à la fois, qui eut un succès prodigieux, dont une des principales causes fut due au talent qu'elle déploya dans toutes les parties du rôle de la *Belle Fermière*. La première fois que la pièce

fut jouée, on n'apprit pas sans surprise et sans admiration le nom du charmant auteur qui venait d'assurer le succès d'un ouvrage intéressant par son propre fonds. La pièce eut une vogue extraordinaire en 1793 : et depuis cette époque elle a long-tems été suivie. Malgré la retraite prématurée de mademoiselle Candeille, elle a été jouée très-souvent, et elle excite encore la curiosité en 1823. On la reverra toujours avec plaisir, et elle restera désormais au courant du répertoire. Cette production ne fut cependant que le fruit des études les plus légères d'une femme de vingt ans qui avait toutes les grâces de son sexe avec le génie du nôtre. Il faut toutefois avouer ici qu'elle reçut des conseils de quelques grands littérateurs.

La beauté et l'esprit de mademoiselle Candeille excitèrent l'envie, et on lui fit payer cher un succès brillant dont aucune femme avant et après elle n'a balancé l'éclat. Elle avait donné d'abord à sa pièce le titre de *la Fermière de qualité*; mais la *qualité* était un mot en horreur à une époque où le délire révolutionnaire voulait établir l'égalité en versant des torrens de sang. Pour détourner la rigueur du comité de salut public, il fallut chercher un autre titre. Chaque fois que mademoiselle

Candeille jouait le principal personnage, elle recevait une lettre anonyme où l'on lui reprochait l'épithète de *Belle*, qui depuis cependant n'a effrayé aucune des actrices qui ont joué ce rôle. Dix-huit mois après avoir donné sa comédie, mademoiselle Candeille fit jouer au théâtre de la Cité, *Cange* ou *le Commissionnaire*, l'une des petites pièces qui signalèrent le plus heureusement la chute du fameux règne de la terreur.

Cependant mademoiselle Candeille quitta le théâtre pour aller se marier à Bruxelles, et elle saisit avec empressement une occasion aussi honorable de s'arracher aux dégoûts qu'elle éprouvait dans la carrière dramatique. La manière dont se fit son mariage fut d'une singularité romanesque, et elle a été le sujet d'une jolie pièce de M. Andrieux. Le fils de l'un des principaux carrossiers de l'Europe, arrivé de Bruxelles à Paris, devient éperduement amoureux de mademoiselle Lange, qui jouissait d'une certaine réputation dans l'emploi des jeunes premières à la Comédie française. Cette séduisante actrice avait déjà refusé les offres les plus brillantes et inspiré de grandes passions. M. Simons fils, plus heureux que ses devanciers, parvient à plaire à l'objet qui l'a captivé; mais pour s'en assurer

à jamais la possession, il veut se l'attacher par des nœuds légitimes et indissolubles.

M. Simons père, instruit d'une résolution aussi sérieuse, accourt à Paris pour empêcher cette union qu'il regarde comme une mésalliance, non sous le rapport de la fortune, mais sous celui de la profession de mademoiselle Lange. Il ne croit pouvoir employer de meilleur moyen, pour empêcher l'exécution de ce fatal hyménée, que d'aller trouver la tante même de l'actrice, et de la mettre dans ses intérêts en invoquant sa générosité et son désintéressement. Cette tante, c'était mademoiselle Candeille, presque aussi jeune que sa nièce. L'imprudent père se trouvant exposé au même péril que son fils, y succombe comme lui, et n'est pas moins excusable, car il était difficile de voir la charmante tante sans l'aimer, quelque âge que l'on eût. Il est subjugué dès la première conférence par les attraits de l'aimable médiateur. Soudain M. Simons père, loin de s'opposer au projet de son fils, en approuve l'exécution pour y trouver une excuse en l imitant, et il offre sa fortune à la *Belle fermière*, dont il sollicite avec ardeur le consentement pour la mener à l'autel. Mais bientôt mademoiselle Candeille, moins heureuse que mademoiselle Lange, est obligée

de suivre son époux à Bruxelles, tandis que celle-ci reste avec le sien dans la capitale ; et toutes les deux sont perdues à jamais pour le théâtre et pour le public.

L'état des affaires de M. Simons père obligea bientôt sa nouvelle épouse à renoncer à ses projets littéraires, pour ne s'occuper que du commerce de sa maison ; et, pendant cinq ans, devenue premier commis de son mari, elle tint ses livres et sa correspondance. On la vit à cette époque remplir les devoirs respectables de son nouvel état avec autant d'application et de zèle que si elle n'eût quitté la maison paternelle que pour passer dans celle de son époux.

Madame Simons n'était point du nombre de celles qui oublient la morale de leur sexe dans un état où il est si difficile de la conserver, et sa réputation était restée intacte. La sagesse de ses penchans était telle qu'une fois arrachée aux applaudissemens d'un public dont elle était les délices, et à ces louanges si flatteuses pour l'amour-propre que l'on recueille au milieu des épines de la carrière théâtrale, elle sut se conformer sans répugnance aux obligations d'une vie monotone, sédentaire et tout-à-fait bourgeoise. Elle vécut non seulement pour son mari, mais pour sa

famille et la sienne qui ne subsistaient que de leurs bienfaits. Devenue veuve, madame Simons, dégagée de tous travaux commerciaux, se remit à la culture de la littérature dont elle avait long-tems conservé le goût. Enfin, revenue dans notre capitale après huit longues années d'absence, elle y rappela les souvenirs de ses amis, non plus comme actrice, mais comme musicienne et auteur. Des romances, des nocturnes, des morceaux de piano qui, seuls, auraient suffi à certaines célébrités musicales, n'ajoutèrent rien à la sienne établie en ce genre depuis long-tems. Peu après sa reparution à Paris, madame Simons-Candeille donna un opéra-comique en deux actes, intitulé *Ida*, ou *l'orpheline de Berlin*, qu'elle voulait faire représenter au bénéfice de son père; mais cet ouvrage n'obtint qu'un succès d'estime, parce que le sujet, tiré des contes de madame de Genlis, avait été épuisé au Vaudeville pendant l'absence de l'auteur. De beaux succès dans un genre de littérature peut-être plus difficile que celui du théâtre, ont placé madame Simons-Candeille au premier rang des dames célèbres de notre siècle, à qui le goût et la raison ont décerné le titre d'écrivains moralistes en même tems que romanciers ingénieux. *Lydie*, *Bathilde*, *Agnès*

de France sont marqués au coin du véritable talent, et l'aimable auteur de ces trois jolis romans n'a besoin que d'avoir une plus grande confiance en ses forces pour prendre un vol plus élevé. Un mérite encore plus grand qui distingue madame Simons-Candeille, c'est que, chez elle, l'ame seule a épuré et perfectionné son style, et que son caractère estimable et intéressant s'est peint dans ses ouvrages. Madame Simons va incessamment faire paraître un nouveau roman.

NOTA. Nous donnons ici le texte de la pièce, les coupures et les changemens que l'auteur nous a communiqué. Aucun des exemplaires séparés que l'on vend n'offre cet avantage, et n'est conforme à la représentation comme la pièce telle qu'elle est ici.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'ARMINCOURT, vieille dame retirée à la campagne.
ÉLISE, sa fille.
LUSSAN, } voisins de la Marquise.
FIERVAL, }
BONIFACE D'ORNEVILLE, frère aîné de la Marquise.
CATHERINE, fermière de la Marquise.
FANCHETTE, servante de Catherine.
HENRI, valet de Fierval.
PAYSANS ET } personnages muets.
PAYSANNES, }
UN NOTAIRE, }

La scène est en Berri; elle se passe au château et à la ferme d'Armincourt.

LA BELLE FERMIÈRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage agréable. Une grille, sur la gauche, conduit au château. La ferme de Catherine est sur une hauteur à droite ; des sentiers tournans y conduisent. Les côtés du théâtre sont garnis d'arbres. Des bancs de pierre entourent aux trois quarts une table de jardin, placée sous un bosquet d'arbres plus près de l'avant-scène, à droite. Il est six heures du matin.

—

SCÈNE I.

HENRI, FANCHETTE.

(L'une sort de la ferme, l'autre du château.)

HENRI.

Ou allez-vous donc de si bonne heure, mam' selle Fanchette ?

FANCHETTE, ayant sous le bras un panier qu'elle pose sur le banc un moment après.

Pardine, où j' vas! vous l' savez ben. J'allons porter au château des légumes pour la journée. Et vous, M. Henri, qu'est-ce donc qui vous fait sortir sitôt?

HENRI.

Un billet que M. de Fierval écrit à son père. Il faut qu'il soit bien pressé, car il m'a recommandé de ne pas revenir sans une réponse positive.... Je la devine. Le jeune homme n'a point d'argent, il en demande au pauvre papa, qui, de son côté, n'en a guère... J'ai bien peur de ne pas la rapporter, la réponse positive.

FANCHETTE.

Il n'est donc pas riche, M. de Fierval?

HENRI.

Plus loin de l'être, que vous et moi ne sommes près d'être pauvres.

FANCHETTE, soupirant.

J' n'avons pourtant pas l'air ben opulens.

HENRI.

Et lui, au contraire, semble affecter la magnificence: l'un ne prouve pas plus que l'autre.

FANCHETTE.

Que vous êtes heureux, M. Henri, d'être comme ça content de vot' sort !

HENRI, gaîment.

Et pourquoi ne le serais-je pas ?... Mon maître, à la vérité, est un étourdi qui ne sait, la plupart du tems, ce qu'il veut, et qui me gronde souvent de n'avoir pas fait ce qu'il a oublié de me dire ; mais, du reste, j'en suis assez content ; et puis, il y a à parier cent contre un que madame d'Armincourt lui donnera sa fille en mariage : comme elle n'est guère plus riche que lui, ils seront forcés de vivre dans leurs terres : cela nous fixera ici, et c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux, après la certitude de vous faire agréer mon amour, mam'selle Fanchette.

FANCHETTE, rougissant.

Ah ! M. Henri !... cette certitude-là... certainement... Vous croyez donc que M. de Fierval épousera mam'selle Élise ?

HENRI.

Oh ! oui, oui ; c'est une affaire arrangée.

FANCHETTE, avec intérêt.

Et M. d'Lussan, que deviendra-t-il ?

HENRI.

Ma foi, ce qu'il pourra. C'est un songe-

creux qui ne pouvait réussir auprès de la jeune personne. Il ne lui convient pas, il ne lui convient pas du tout... Mais, au surplus, moi, je décide sur ce Monsieur, sans trop savoir comment, en vérité. Depuis quatre mois que mon maître et lui sont venus demeurer au château, je ne l'ai guère vu qu'aux heures des repas; et depuis trois mois surtout, il devient d'un rare, d'un sérieux.... Cette conduite lui a fait tort dans l'esprit de mademoiselle Élise; elle prétend que le premier mois il était plus gai, plus assidu.

FANCHETTE, souriant.

Ah! dame! c'est qu'il n'était pas si occupé qu'à présent.

HENRI.

Occupé!... Eh! de quoi?

FANCHETTE.

Ah! de quoi, de quoi!.... C'est ce que je n'saurions vous dire; tant y a seulement que je donnerions ben queuqu'chose pour que vous fussiez plutôt à son service qu'à celui de M. de Fierval.

HENRI.

Et qu'en arriverait-il, mam'selle Fanchette?

FANCHETTE.

Ce qu'il en arriverait, M. Henri!... Que

M. de Lussan, qui a déjà de l'amiquié pour moi, par une raison que je vous dirons, prendrait aussi de l'amiquié pour vous, et qu'ainsi il se pourrait qu'un jour...

HENRI, vivement.

Il se pourrait qu'un jour cette jolie menotte que je serre, que je baise de si bon cœur...

(Il lui baise la main.)

FANCHETTE, émue et retirant sa main.

Finissez, M. Henri, je ne donnons rien d'avance.

HENRI, gaiment.

Eh bien! fixez le jour du remboursement, et je laisserai volontiers amasser les arrérages.

FANCHETTE.

Fixer le jour!... Eh! comme il y va donc, M. Henri! fixer le jour!... Est-ce que ça dépend de moi, donc? Est-ce que vous ne savez pas que madame Catherine, qui est la plus belle fermière de ce canton, m'a recueillie, il n'y a pas ben long-tems, moi, pauvre orpheline, et m'a fait tout le peu que je sommes? Est-ce que j' pouvons nous marier sans son consentement? Est-ce qu'elle nous le donnera? Ah! ouiche! fiez-vous-y!

HENRI.

Et pourquoi pas?

FANCHETTE.

Est-ce que je savons pourquoi? C'est une si drôle de femme! bonne, ah! bonne!.... Il n'y a pas de pauvre dans le village qui ne lui doive une bénédiction; mais triste, cachée, défiante...

HENRI.

Triste! Eh! elle ne fait que rire et chanter quand on la voit.

FANCHETTE.

Oui; mais on ne la voit pas souvent, non plus; et à la ferme, où, Dieu merci! personne que nous autres ne pouvons approcher sans sa permission, quand elle a fait toutes ses petites affaires, qu'elle peut être ben seule, ben renfermée, c'est là qu'il faut la voir. Elle a dans un petit cabinet où c' qu'elle se tient toujours, un tas de papiers qu'elle barbouille; une grande machine de bois avec des cordes qu'elle s'en va pinçant comme ça... Elle chante doucement, elle pleure; et puis, quand elle revient jaser avec nous, ce n'est que pour nous dire un mal des hommes!... un mal!.... Elle les déteste. Elle voudrait ben me les faire détester aussi, moi; mais je n'savons pas pourquoi je n'nous sentons pas du tout d'disposition pour ça.

HENRI.

Vous faites bien, mam'selle Fanchette.

Rien de meilleur que nous dans le monde... après les femmes, s'entend. Mais si madame Catherine est aussi bonne que vous le dites, elle ne saurait refuser de vous laisser établir avantageusement; et voici comment je m'y prendrai. J'irai lui dire: Madame, j'ai de la jeunesse, un bon cœur et de bons bras; je possède trois cent quarante livres; je vous demande mam'selle Fanchette, et vous promets, en revanche, de vous donner sous quatre ans une paire de jolis petits valets de basse-cour, qui vous aimeront et vous serviront à qui mieux mieux. Elle n'y tiendra pas, j'en suis sûr, elle n'y tiendra pas; et je vous aurai, je vous aurai, mam'selle Fanchette: quelle joie!

FANCHETTE, avec abandon.

Ah! Henri, si M. Charles était dans nos intérêts!

HENRI, étonné.

M. Charles!..... Qu'est-ce que c'est que M. Charles?

FANCHETTE, se reprenant.

Eh! non, non; c'est M. de Lussan que je veux dire...

HENRI, de même.

M. de Lussan! et quel rapport ce M. Charles et M. de Lussan?...

FANCHETTE, embarrassée, reprend son panier pour s'enfuir.

Ah ! v'là ce que c'est que d's'amuser à jaser avec ces garçons; on ne sait bientôt plus ce qu'on dit... Adieu, M. Henri, adieu.

HENRI, la retenant.

Comment, adieu ! est-ce que vous ne m'expliquerez pas ?...

FANCHETTE.

Je n'ons plus rien à dire. Ne me retenez pas, je vous en prie. N' nous questionnez plus, vous n'en saurez pas davantage.

HENRI, chagrin.

Mam'selle Fanchette !...

FANCHETTE, s'enfuyant vers le château.

Adieu, adieu, M. Henri.

SCÈNE II.

HENRI.

Adieu !... adieu !... me voilà bien avancé !... D'où vient ce mystère ?..... Est-ce que Fanchette ?.. Oh ! non, non. Air simple, œil franc, dix-sept ans tout au plus, villageoise avec cela.... Il n'y a rien à craindre.... Mais ce

Charles... M. de Lussan... Qu'est-ce que tout cela signifie?... Oh! ces femmes!... A peine au monde, elles vous font faire un chemin!... A propos de chemin, et ma commission!.... j'oubliais... Eh! mais, mon Dieu!... O tête! chien d'amour!..... Allons porter ma lettre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LUSSAN, en habit gris, veste blanche, costume de commis de ferme; il sort de la grille avec précaution, et n'avance que dès qu'il est sûr que Henri n'y est plus.

Il est parti!... Mais j'ai manqué l'heure. On s'est couché si tard! On déjeune maintenant à la ferme; comment y rentrer sans qu'on s'aperçoive d'où je viens?.... Chaque jour y accroît mon embarras, et chaque jour m'y attache! Catherine me cherche en ce moment, m'accuse peut-être... Femme adorée! femme incompréhensible! ne saurai-je donc jamais la cause de cette bizarrerie si aimable, si cruelle? Je l'aime!..... je l'aime, hélas! sans espérance comme sans dessein; et pour la première fois de ma vie, l'amour m'a entraîné dans une démarche qui révolte ma raison sans offrir de dédommagemens à mon cœur.

SCÈNE IV.

LUSSAN, FANCHETTE, qui revient du château.

FANCHETTE, accourant à lui.

A quoi vous amusez-vous donc, Monsieur? Il y a ma fine long-tems que tout l' monde est sur pied. Madame Catherine vous appelait déjà quand j' sommes venue : l'heure des comptes est bien loin : comment allez-vous faire?

LUSSAN, distrait.

J'y songeais.... Dites-moi, Fanchette, à quelle heure Catherine s'est-elle levée?

FANCHETTE.

A cinq heures.

LUSSAN, avec joie.

Et elle m'a demandé aussitôt?

FANCHETTE, bonnement.

Oh! que non : elle a fait sa tournée d'abord, comme de coutume; elle a distribué l'ouvrage à chacun, et c' n'a été qu'quand maître Philippe allait s'en aller à la ville, qu'elle s'est aperçue qu' vous n'étiez pas là pour prendre

l' compte de ce qu'il y avait dans le chariot; mais elle l'a pris pour vous.

LUSSAN, préoccupé.

Je prétexterai une affaire. J'ai envoyé chez Robert hier au soir; elle l'ignore : je dirai que j'ai été le payer ce matin.

(Il va du côté de la ferme.)

FANCHETTE.

Eh ben! eh ben! où allez-vous comme ça? Vous ne pouvez pas rentrer à c' t'heure : tout l' monde vous verrait.

LUSSAN.

Tu as raison. Je rentrerai quand on sera retourné au travail. Causons un peu.

FANCHETTE.

Et si on nous surprenait?...

LUSSAN.

Non, non.... Dis-moi donc, bonne petite Fanchette, dis-moi : t'aperçois-tu que mes soins commencent à produire quelque effet sur le cœur de Catherine?

FANCHETTE.

Dame! Monsieur, on n' se connaît guère à ça que pour soi-même, voyais-vous. C'tapendant j' voyons ben qu'elle a pour vous d'la bien bonne amiquié. Elle s'en va ben souvent

s' disant à elle-même : « Ce pauvre Charles ! » ce serait ben dommage qu'i s' marie ; c'est » un si honnête homme !... Il ne l' serait ben- » tôt plus. »

LUSSAN.

Quelle idée ! quel monstre a pu la lui donner ?... Qui est-elle ? d'où vient-elle ? où est sa famille ? Comment ! personne ici ne sait qui elle est ?

FANCHETTE.

Personne. Quand elle vint s'établir dans c' village, elle n'avait avec elle qu'une vieille, vieille femme qu'est morte quinze jours après.. Il y a d' ça... bentôt deux ans. Madame la Marquise était mécontente d' son fermier, Catherine demanda la ferme. Madame ne voulait pas li confier, ne la connaissant pas ; à la fin, elle se décida, et elle en est ben contente à présent, parce qu'on dit que Catherine lui en donne six cents livres de plus par année.

LUSSAN.

Ah ! Fanchette !

FANCHETTE.

Monsieur ?

LUSSAN.

Que je suis malheureux !

FANCHETTE.

Pourquoi donc, Monsieur ?

LUSSAN.

Peux-tu le demander? et ne vois-tu pas que cette folle entreprise, que je n'aurais jamais pu tenter sans ton secours, ne me conduira peut-être qu'à me rendre la fable du château, et l'objet de la colère de Catherine ?

FANCHETTE.

Aga ! ne v'là-t-i pas eune belle réflexion qui vous vient là! et moi donc, Monsieur, j' courons ben d'autres risques, vraiment ! mon sang se fige quand j'y songe... Si, par malheur, madame Catherine venait à savoir trop tôt que j' l'ons trompée, que celui-là qu'elle prend pour le neveu d'une vieille concierge de Lussan, n'est autre que l' gentil seigneur de c' village, et que j'ons osé soutenir trois mois de suite un pareil mensonge, vous pouvez être sûr que toutes les peines que j' nous sommes données pour vous introduire ici, pour vous y cacher comme je l'avons fait à tous ceux qui pouviont avoir affaire au château, n'aboutiriont qu'à me faire ben honteusement chasser de la ferme ; et c'est ce qui m'arrivera, da, si vous ne venez bentôt à bout d'l'i retourner son humeur contre les hommes. Jugez si j'y sommes intéressée, jugez si j' nous exposons pour vous servir.... Je ne nous en repentons pas ç'tapendant.... Certainement, je ne nous en r'pentons pas; car vous m'avez

dit qu' vous l'aimiez en tout bien, tout honneur ; n'est-il pas vrai, Monsieur ?

LUSSAN, souriant.

En tout bien, tout honneur, oui, mon enfant, c'est ainsi que je l'aime, c'est ainsi que tous les hommes aimeraient, si toutes les femmes ressemblaient à Catherine ; et le ciel m'est témoin que, si j'ai formé le dessein de la guérir de cette prévention inexplicable contre les hommes ; si j'ai conçu l'espoir d'intéresser son cœur, ce n'est que pour mettre à ses pieds l'hommage de ma fortune ; de ma main, de tout ce que je possède au monde, et l'arracher à un état qui n'aurait jamais dû... qui ne doit pas être le sien.

FANCHETTE, attendrie.

Ce cher Monsieur ! comme il parle !.... ça m'va tout droit au cœur !..... Allez, allez, Monsieur, n'vous découragez pas : n'y a pas encore d'tems d'perdu ; mam'selle Élise ne se marie pas encore ; et j'savons de queuq'z'un... qui l'savont ben, que c'n'est pas à vous qu'elle songe pour s'épouser.

LUSSAN.

Oui ; mais sa mère !..... sa mère qui connaît ma fortune, qui sait que Fierval n'a rien, ne voudra-t-elle pas ?....

FANCHETTE, riant.

Bah!... vouloir!... est-ce qu'elle veut queu-qu'chose, madame la Marquise.... c'est b'en la meilleure pâte d'dame!.... mais y m'semble que j'l'apercevons avec mam'selle Élise..... Elles viennent de ce côté. Sauvez-vous, et rentrez à la ferme le plus tôt que vous pourrez, j'vous en prie.

LUSSAN.

Oui, mon enfant, oui..... Surtout, ne livre mon secret à personne.

FANCHETTE.

Pas même à Henri. Ainsi!....

LUSSAN.

Je me fie à ton zèle; fie-toi à ma reconnaissance.

FANCHETTE.

Eh! sauvez-vous donc!.... Les voilà.

(Lussan sort.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, ÉLISE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

La belle chose que la nature! quel air! quelle fraîcheur!... La belle journée que nous

(*Fanchette lui fait la révérence.*) aurons !..... Bonjour, petite... Êtes-vous fâchée, à présent, ma fille, de vous être levée assez tôt pour jouir du spectacle pompeux du soleil levant?

ÉLISE. (Tout le rôle en petite-maîtresse.)

Non, sans doute, Madame, puisque j'en jouis avec vous; mais convenez pourtant que jamais on n'a vu deux femmes se lever avant sept heures. C'est exposer inutilement sa santé.

FANCHETTE, riant.

Bah! Mam'selle, je sommes debout tous les jours à quatre heures, nous, et je n'nous en portons pas plus mal pour ça.

ÉLISE.

Belle comparaison!

LA MARQUISE.

Elle est prise dans la nature: moi, j'excuse tout ce qui est naturel. (*A Fanchette.*) Dis-moi, petite, où est Catherine?

FANCHETTE.

A la ferme, Madame. Auriez-vous queu-qu'chose à li dire? j'irions la chercher.

LA MARQUISE.

Oui, oui, va la chercher, et dis-lui qu'elle

fasse apporter sous ces arbres du lait, du pain, tout ce qu'il faudra pour déjeuner ici, sans façon. Rien de plus sain, selon moi, qu'un déjeuner à la villageoise.

ÉLISE.

Comment! au grand air? du lait froid? J'en mourrais.

FANCHETTE, en riant.

Oh! qu'non, Mam'selle, vous n'en mourrais pas. J'allons, madame Catherine et moi, arranger tout ça ben gentiment; et quand vous aurais vot'déjeuner d'vant vous, j'sommes sûres qu'vous ferez encore tout c'qui faudra pour vivre.

(Elle court à la ferme.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SA FILLE.

ÉLISE.

Ces paysans sont d'une familiarité!

LA MARQUISE.

Que veux-tu, mon enfant, c'est un peu ma faute. Fixée, depuis mon veuvage, dans cette terre, qui est mon unique bien, j'ai senti la nécessité de me faire aimer de ce qui m'en-

vironnait; et ce désir m'occupe à tel point, que j'oublie à tout moment qu'il faut qu'on me respecte.

ÉLISE.

On peut accorder l'un et l'autre.

LA MARQUISE.

Pas toujours, mon enfant, pas toujours.... Mais, puisque nous voilà seules un instant, parlons raison. Vous avez vingt ans, ma fille; il est tems de songer à vous établir, et je veux m'en occuper sérieusement. Mon frère Boniface d'Orneville, après lequel j'ai long-tems attendu, paraît nous avoir entièrement oubliées. D'ailleurs, un fils qu'il avait laissé à Paris hériterait avant nous; ainsi, nul espoir ne nous reste de ce côté.... Lussan et Fierval, tous deux mes voisins, mes alliés, tous deux d'un rang et d'un âge convenables, sont les seuls que la médiocrité de notre fortune n'ait pas rebutés, et je pense qu'il serait tems que vous fissiez un choix entre eux. Parlez-moi vrai : lequel préférez-vous ?

ÉLISE.

Préférer? Quand je le voudrais, cela m'est-il permis, et monsieur de Fierval n'est-il pas le seul dont les égards et les soins assidus puissent justifier mon estime ?

LA MARQUISE.

Tu l'aimes donc?

ÉLISE.

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Eh! quand tu le dirais, où serait le mal? Peut-être n'est-il pas si bien partagé que Lussan du côté de la fortune, et de certaines qualités essentielles que j'aurais désirées dans ton époux; mais il est bien fait, aimable; et, s'il a pu t'intéresser, je ne réfléchis point, vous serez unis. Je n'ai jamais contrarié personne, je ne commencerai point par toi.

ÉLISE.

Je vous rends mille grâces!... (*Avec dépit.*) Mais n'est-il pas cruel pour moi de voir M. de Lussan se détacher, avant d'avoir pénétré mes dispositions, et cela sous les yeux d'un rival pour qui cet exemple peut devenir dangereux?

LA MARQUISE.

Ah! voici du nouveau, par exemple! Où avez-vous appris tout cela, Mademoiselle?... Comment donc! du manége?... de la coquetterie?.... Prenez-y garde, mon enfant, ces petites habitudes parisiennes ne valent rien dans un ménage, et ne passeront jamais en

monde à la campagne. Il faut de la stabilité, ma fille, il en faut; car, en fait de mariage...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, qui descend de sa ferme, portant, ainsi que Fanchette qui la suit, tout ce qui est nécessaire au déjeuner.

CATHERINE chante en entrant:

« La chose ne vaut pas le mot. »

LA MARQUISE.

Ah! voilà Catherine?..... La charmante femme!..... Je l'aime à la folie!

ÉLISE, à part.

Quand on aime tout le monde!...

CATHERINE, saluant.

Votre servante, Mesdames.

LA MARQUISE.

Bonjour, ma belle fermière. Êtes-vous de bonne humeur ce matin? La journée sera-t-elle heureuse?

CATHERINE.

A coup sûr, Madame, puisque j'ai le plaisir

de la commencer par vous être agréable en quelque chose.

LA MARQUISE, à Élise.

Comme elle est polie!

ÉLISE.

Un peu trop, peut-être, pour une paysanne; j'aime assez à entendre parler à cette sorte de gens le langage qui leur est propre.

CATHERINE, arrangeant avec Fanchette le déjeuner, la table, etc.

Combien de couverts, Mesdames?

LA MARQUISE.

Quatre. Il faudrait envoyer chercher ces Messieurs.

FANCHETTE, vivement.

Oh! pour monsieur d'Lussan, vous n'l'aurez pas, Mesdames, car j'l'avons vu passer, il y a près d'une grosse heure, qui alliont avec son livre et son chien s'promener du côté d'la Grange-aux-Bois.

ÉLISE, à sa mère.

Ce serait, depuis trois mois, la première fois qu'on l'aurait aperçu le matin.

CATHERINE, arrangeant toujours la table.

Mais, en effet, ce Monsieur est bien solitaire!

moi qui en parle, je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir en face.

FANCHETTE, à part.

C'n'est pourtant pas faute de le regarder.

ÉLISE, piquée.

Eh bien! laissons-le à ses rêveries; monsieur de Fierval nous en dédommagera; il s'occupe de nous, au moins.

LA MARQUISE.

Voici justement son valet.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, qui revient du côté par où il est sorti.

LA MARQUISE.

Henri, si votre maître est levé, dites-lui que je l'invite à venir nous joindre ici même: nous l'attendrons pour déjeuner.

HENRI.

J'y cours, Madame.

ÉLISE.

Henri, ne venez-vous pas du côté de la Grange-aux-Bois?

HENRI.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

Vous avez rencontré M. de Lussan?

HENRI.

Non, Mademoiselle.

CATHERINE.

Non! Comment cela se fait-il? Fanchette vient de le voir de ce côté.

HENRI.

Fanchette?

FANCHETTE, allant à lui.

Oui, certainement que j'l'ons vu, et vous aussi, M. Henri, j'en sommes sûre. (*A part.*) Voulez-vous ben dire que vous l'avez vu, tout à c't' heure.

HENRI, la regardant.

Ah! oui, oui; en effet, je crois avoir entrevu de loin un homme...

FANCHETTE, lui fesant signe d'affirmer ce qu'elle dit.

En négligé?

HENRI.

Oui, oui, en négligé.

FANCHETTE.

L'air tout pensif?

HENRI, impatienté.

Ma foi, je n'ai pas pris garde.

FANCHETTE.

Un chien à ses côtés, un livre à la main?...

HENRI, vivement.

Un chien à la main, un livre à ses côtés, c'est cela; Mesdames, je cours avertir mon maître.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté HENRI.

ÉLISE, à sa mère.

Quel homme! avec ses promenades mystérieuses!

LA MARQUISE.

Nous causerons de tout cela; calme-toi.

CATHERINE, à la table.

Bon, voilà qui est bien arrangé comme cela. Eh! du pain donc! je l'ai oublié! Fanchette, va vite en chercher à la ferme.

ÉLISE

Du pain de ferme? Ah! fi! Permettez,

Madame, que Fanchette aille en prendre au château.

LA MARQUISE.

Comme tu voudras, mon enfant. (*A Fanchette.*) Va, petite.

(Fanchette sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté FANCHETTE, qui revient vers la fin de la scène.

CATHERINE, à Élise.

Pourquoi dédaigner le pain de ma ferme, Mademoiselle? Vous ne savez pas quel est celui dont le sort peut vous contraindre un jour à vous nourrir.

ÉLISE, ironiquement.

La prophétie est bien placée; mais je me flatte que je ne la vérifierai pas, et vous auriez pu me l'épargner.

LA MARQUISE.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher? Voyez le grand mal! Voilà ce que c'est que d'avoir été passer quelques mois à Paris; vous en avez rapporté une tête de fer et un estomac détestable; je n'aime point cela, mon enfant,

et, pour votre intérêt comme pour votre santé, je vous conseille de vous corriger de l'un et de l'autre.

CATHERINE.

Ah! Madame, vous me punissez bien cruellement d'une réflexion que je n'aurais sûrement pas risquée, si je n'avais trouvé mon excuse dans l'intérêt qu'inspire Mademoiselle.

ÉLISE, avec dédain.

Je suis bien heureuse de vous intéresser, madame Catherine.

CATHERINE.

Pourquoi pas, ma belle Demoiselle? Il est toujours flatteur d'inspirer la bienveillance, et l'amitié d'une simple paysanne a bien son mérite, quand elle est franche et désintéressée comme la mienne.

ÉLISE, la regardant fixement.

Catherine, vous avez beau dire, ce n'est pas à moi que vous ferez croire que vous soyez née précisément dans votre état : vous ne sauriez dire deux phrases de suite sans vous trahir.

LA MARQUISE.

Ma fille a raison; et, pour moi, j'ai pensé plus d'une fois...

CATHERINE, coupant vivement.

Mesdames, voici M. de Fierval.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FIERVAL, HENRI, FANCHETTE.

FIERVAL entre en riant.

Mais c'est une gageure!... je ne voulais pas le croire. (*Il salue.*) Dites-moi donc, Madame, dans quel roman pastoral avez-vous pris l'idée d'un déjeuner qui nous retranche inhumainement deux bonnes heures de repos?

ÉLISE.

C'est Madame qui a désiré...

LA MARQUISE.

Comment, jeune homme, vous dormiriez encore, quand le jour est si beau, l'air si frais?... La nature...

FIERVAL.

Ah! la nature, oui; vous aimez la nature, belle maman, et vous avez raison; moi je l'aime assez aussi, mais pas de si bon matin...

CATHERINE.

Quand vous voudrez, Mesdames...

FIERVAL.

Eh ! voilà notre belle fermière!... Bonjour, ange de mon cœur. M'aimez-vous toujours bien ?

CATHERINE, lui fesant la révérence.

Autant que vous méritez de l'être, Monsieur.

FIERVAL.

Mais c'est un aveu que cela ; je le récompenserai en tems et lieu. Et cette petite Fanchette !... Toujours gentille à manger !

(Il l'embrasse. Fanchette honteuse s'essuie la joue et se range contre Catherine.)

LA MARQUISE, assise.

Allons, allons, étourdi, prenez votre place.

FIERVAL, s'asseyant, à Élise.

A côté de vous ! Ah ! c'est trop de plaisirs à la fois ! Mais qu'avez-vous, charmante cousine, vos beaux yeux paraissent chargés de quelque nuage ?

ÉLISE, à demi-voix.

Quand ce ne serait que vos familiarités !...

FIERVAL.

Ah ! pardon ! Mais vous connaissez bien celle qui remplit uniquement mon cœur, qui seule pourra jamais l'occuper...

(Il lui baise la main.)

LA MARQUISE.

Mais ne vous gênez pas, Monsieur. Ne vous ai-je donc fait appeler que pour me rendre témoin de vos galanteries ?

(Pendant ce dialogue, Catherine et les deux autres servent le déjeuner.)

FIERVAL.

Témoin !... ah !... vous en seriez plutôt l'objet, si... le respect... (*La Marquise lui impose silence.*) A propos, maman, quand donc aurez-vous pitié de nos longues amours ?

ÉLISE, fièrement.

Mais, Monsieur...

FIERVAL.

Ah ! oui, j'entends ; vous ne voulez pas qu'on parle pour vous : la décence... c'est juste. Mais moi, moi, que rien n'oblige à être de mauvaise foi, je vous avouerai, belle maman, que je ne saurais plus long-tems languir dans une telle anxiété ; je meurs, je brûle, je sèche !... et il faut... en honneur, il faut que vous vous décidiez sous les vingt-quatre heures, si vous ne voulez pas me voir la victime de quelque catastrophe.

(Il mange.)

LA MARQUISE, avec bonté.

Fierval, si votre passion pour ma fille est

aussi vive que vous la dépeignez, peut-être aura-t-elle bientôt sa récompense, car, sous huit jours, Élise sera mariée.

CATHERINE, étonnée et triste.

Mariée !

LA MARQUISE.

Vous en paraissez surprise ?

CATHERINE.

Il est vrai, Madame.

FIERVAL.

Cependant rien n'est plus simple. Lorsqu'il existe dans le même lieu un homme aimable, une jolie personne, il doit nécessairement en résulter un mariage... (*A part.*) ou quelque chose qui y ressemble.

LA MARQUISE.

Vous ne me paraissez pas convaincue, Catherine ?

CATHERINE.

Je ne le suis pas non plus, Madame.

FIERVAL.

Et pourquoi donc cela ?

CATHERINE.

Ah ! Monsieur, il est tant de raisons pour tenir à sa liberté !

ÉLISE.

Il en est tant pour chercher le bonheur !

CATHERINE.

Le bonheur... avec un mari ?

LA MARQUISE.

Vous croyez la chose impossible ?

CATHERINE, soupirant.

Difficile, au moins.

FIERVAL, à Élise.

Ne lui trouvez-vous pas une tournure de mélancolie qui fait plaisir à voir ? (*A Catherine.*) Belle Catherine, auriez-vous été trompée en amour ? Ce serait dommage, ma parole d'honneur.

CATHERINE, souriant.

Vous êtes bien bon, Monsieur. Ce qui me donne cette prévention n'est autre chose que le souvenir d'une pauvre dame qui fut bien dupe et bien malheureuse.

FIERVAL.

Eh bien ! vous allez nous conter cela, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Je ferai mieux, je vais vous le chanter.

FIERVAL.

Ah !... Une complainte romantique.

CATHERINE.

Au contraire, la chanson est gaie.

FIERVAL.

Et le sujet est triste ?... Mais c'est adorable, cela ; c'est comme à l'Opéra-Comique.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons, voyons ; il faut entendre cela.

CATHERINE.

Écoutez.

I.

Fille, avec ses quinze ans,
Et d'la fortune,
En tous lieux, en tous tems,
N'manquera d'amans.
Julie, orpheline à seize ans,
Et maîtresse de ses penchans....
Pour ell' grand' infortune !
Aima queuq'z'un tout dépourvu
D'richesse !...
Et qui mêm' jamais n'avait eu
D'sagesse.
Pour d'la tendresse,
Il en avait,
Il en montrait,
Il en parlait....

Tant et si bien que la pauvrette
Un jour reçut sa foi dans
Ces lieux où de tout tems
Ceux qu'amour guette
Vont s'prêter un serment
Qu'emporte l'vent.

HENRI, à Fanchette.

La drôle de chanson !

FANCHETTE.

Oui, drôle ! ça avance ben nos affaires !

LA MARQUISE.

Paix donc ! (*)

II.

CATHERINE.

A peine ils furent unis,
Que l'Monsieur, moins épris,
Voulut tâter, à tout prix,
Des plaisirs de Paris.
Puis, achetant chez sa voisine
L'amour qu'il inspirait chez lui,
Coquine
Le mine ;
Sa ruine

(*) On ne dit à la Comédie française que le premier et le troisième couplet.

Bientôt suivit.
Le jour, la nuit,
Seule et sans bruit,
Julie, encor réduite à feindre,
Dévorait ses tourmens....
Mais femme à dix-huit ans
Est bien à plaindre,
Quand ses vœux innocens
Sont l'jouet des vents!

(Pendant les deux derniers couplets, Fanchette remet dans les paniers ce qui a servi au déjeuner.)

LA MARQUISE.

Elle chante bien, au moins!

ÉLISE.

Mais oui, pas mal.

FIERVAL, vivement.

A ravir, d'honneur!

CATHERINE.

III.

L'infidèle, sans un sou,
Ni moins fier, ni moins fou,
Un beau jour, se cassa l'cou,
On n'saurait trop dire où.
V'là quand on l'rapporte à sa femme,
Qu'elle r'çoit son dernier soupir....
Ell' s'pâme,

Déclame,
Dans l'ame,
Jure de fuir,
De s'ensev'lir,
Et de mourir,
Fût-elle au dernier point réduite,
Loin de tous les amans;
Mais veuve à dix-neuf ans,
Qui s'fait ermite,
Peut risquer un serment
Qu'emporte l'vent.

LA MARQUISE.

A merveille, Catherine, à merveille, en vérité. Mais, cette chanson, qu'en dites-vous?... Ne trouvez-vous pas qu'elle est...

ÉLISE.

Singulière.

LA MARQUISE.

Singulière! oui, en effet, très-singulière... N'est-il pas vrai, Fierval?

FIERVAL, sortant de la rêverie où l'a plongé Catherine.

Eh! oui, charmante....

ÉLISE, le fixant.

A quoi rêvez-vous donc, Monsieur?

CATHERINE, à Élise.

Eh bien! Mademoiselle, l'exemple de Julie ne vous effraie-t-il pas?

ÉLISE, froidement.

Non, madame Catherine, non; on ne cède pas toujours à une folle passion, et l'on ne choisit pas toujours si mal.

CATHERINE, avec sentiment.

Mademoiselle, le sentiment qui laisse la liberté du choix ne fait pas plus l'éloge de celle qui l'éprouve que du malheureux qui l'inspire.

FIERVAL, à part, regardant Catherine.

Cette femme a de l'originalité, je m'en occuperai.

HENRI, qui l'observe.

Plaît-il, Monsieur?

FIERVAL.

Tais-toi.

(Il lui donne un coup de cravache sur les jambes.)

ÉLISE.

Ne rentrons-nous pas?

LA MARQUISE.

Ah! oui, nos toilettes, tu as raison... Adieu, Catherine.... A propos, c'est demain la fête d'Élise, nous la célébrons ce soir; on vous verra au château?

CATHERINE.

Aucun de nous, Madame, ne laissera sûre-

ment échapper cette occasion d'offrir à Mademoiselle l'hommage de son respect et de son attachement.

ÉDISE, attendrie.

Je vous suis bien obligée, Catherine. (*A part, en s'en allant.*) La singulière femme!

LA MARQUISE sort avec sa fille.

Adieu, adieu, Catherine : à tantôt.

CATHERINE.

A tantôt, Mesdames. Allons, Fanchette.

(Elle partage avec Fanchette ce qui reste à emporter, et prend le chemin de la ferme.)

FIERVAL, qui est resté.

Catherine! belle Catherine!... Ne pourrais-je vous dire?...

CATHERINE, sans quitter sa route.

Quoi, Monsieur?

FIERVAL.

Que vous m'avez enchanté, que jamais je n'éprouvai rien de pareil; que mon cœur...

HENRI.

Monsieur, ces dames vous regardent.

CATHERINE, souriant.

Allez, allez, Monsieur, suivez mademoi-

selle Élise, vous ferez beaucoup mieux que de vous arrêter ici à vous moquer de moi.

FIERVAL.

Ah! Catherine, ne me faites pas cette injure!... Vous ne pourriez, sans une cruauté inouïe, douter de la force d'un sentiment....

CATHERINE rentre chez elle en reprenant son refrain.

« La chose ne vaut pas le mot. »

FIERVAL.

Henri, suis-moi : j'ai mille choses à te dire..

HENRI, à part, le suivant.

Encore une sottise!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans une chambre de l'intérieur de la ferme. Le cabinet de Catherine est sur un des côtés exhaussé de quelques marches, et disposé de manière à laisser voir tout ce qui s'y passe. Une table avec des livres de compte est de l'autre côté. Des ustensiles de ferme garnissent les murs de la chambre. Une harpe, des livres, une table à dessiner, des cahiers de musique meublent le cabinet.

SCÈNE I.

CATHERINE, FANCHETTE.

CATHERINE.

Quoi! Charles n'est pas encore rentré?

FANCHETTE.

Pardine! il a été ici tout le tems du déjeuner de ces dames; il s'en est allé vers midi pour finir queuquez'affaires avec les vignerons... Il y aura dîné, peut-être... I n'tardera sûrement pas à revenir.

CATHERINE, boudant.

Ah ! quand il voudra ; depuis ce matin que je l'attends pour mettre les comptes en ordre, il ne s'en est pas plus pressé.

FANCHETTE.

Dame, Madame, il a tant de chos' à penser ! il est chargé de tout, c'pauvre M. Charles, et c'te ferme n'laisse pas que d'être....

CATHERINE, avec intérêt.

Oui, c'est une justice à lui rendre. Depuis qu'il est ici je n'ai presque plus rien à faire. Et dans ce moment-ci... non, dans ce moment-ci je n'ai rien à faire. (*Distraite.*) Je vais... je vais m'enfermer quelques momens : Va-t'en.... Fanchette ?

FANCHETTE, revenant.

Madame ?

CATHERINE.

Écoutez, Fanchette. Qu'est-ce que ce ton de familiarité que je vous ai vu prendre tantôt avec Henri ? Vous avez rougi quand il a paru ; il a balbutié ses réponses à notre jeune maîtresse ; qu'est-ce que cela signifie ?

FANCHETTE, rougissant.

J'ons rougi quand il a paru ?

CATHERINE.

Oui, et tu rougis encore en ce moment-ci.

FANCHETTE, naïvement.

I n'y a pourtant pas de quoi, madame Catherine, en vérité.

CATHERINE.

Je le veux croire; mais réponds-moi; t'aime-t-il?

FANCHETTE, timidement.

Oui, madame Catherine.

CATHERINE.

L'aimes-tu?

FANCHETTE, de même.

Oui, madame Catherine. (*A part.*) Courage!

CATHERINE.

Et... comptez-vous vous marier ensemble?

FANCHETTE.

Mais... oui, madame Catherine, drès qu' vous nous en aurez donné la permission.

CATHERINE.

Et si je ne vous la donnais pas?

FANCHETTE, d'un air caressant.

Oh! que si! Vous êtes si bonne! J'vous aim'rons tant, Henri et moi! Je serons si contente, si contente d'être sa femme!...

CATHERINE.

Fanchette!

FANCHETTE.

Madame Catherine?...

CATHERINE.

Tu ne te souviens donc plus de ce que je t'ai dit?

FANCHETTE.

De quoi donc, madame Catherine?

CATHERINE.

Que tu ne devais pas espérer de te marier jamais de mon consentement.

FANCHETTE, triste.

Ah!... je l'avions oublié, madame Catherine.

CATHERINE.

Eh bien! ressouviens-t'en, et ne l'oublie plus.

FANCHETTE, effrayée.

Aga! Quoi! sérieusement?...

CATHERINE.

Très-sérieusement.

FANCHETTE.

Mais par queu raison?

CATHERINE.

Point de questions inutiles; songe seulement à ce que je te dis.

FANCHETTE.

Hélas! mon Dieu! j'n'y songeons qu'trop!... Ce pauvre Henri!... Si vous saviez l'chagrin qu'ça li fera!... Il avait cru, et moi d'même, que peut-être ne seriez-vous pas toujours si fort fâchée contre les hommes, et qu'en vous raccommodant avec l'mariage, vous nous auriez laissé faire connaissance avec lui...

CATHERINE, vivement.

Moi! moi, me remarier!...

FANCHETTE, saisissant le mot, à part.

Remarier!

CATHERINE, continuant.

Jamais! Non, jamais homme ne me reverra sous sa dépendance, et plût au ciel qu'il me fût permis de rompre jusqu'au dernier lien qui m'attache encore à leur société!... Charles ne revient pas.

FANCHETTE, souriant.

Vous ne voulez plus vivre parmi les hommes, et v'là qu'vous en demandez un.

CATHERINE.

C'est différent; celui-là est nécessaire ici....

FANCHETTE, pleurant presque.

Et si Henri m'est nécessaire, à moi, comment donc ferai-je pour m'en passer?

CATHERINE, sérieusement, et s'attristant peu à peu.

Je ne m'attendais pas à tant d'opiniâtreté... Eh bien! Mademoiselle, suivez votre penchant; épousez votre cher Henri; je n'en ferai pas moins pour vous tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour adoucir d'avance les maux que vous vous préparez; mais, une fois en ménage, ne cherchez point à me voir, à venir me raconter vos peines; je ne veux point joindre au souvenir de mes malheurs le tableau de ceux d'une enfant à qui je m'étais attachée. Vous ne m'avez point payée de retour, vous voulez quitter celle qui, jusqu'à la mort, vous eût tenu lieu de mère et de famille... Quittez-la, mon enfant, quittez-la; ce ne sera pas le premier bienfait dont on m'aura punie.

FANCHETTE, sanglotant.

Eh! Dieu! madame Catherine, qu'est-ce que je vous avons fait pour nous dire d'pareilles choses?.. Hélas! pardonnez-nous; pardonnez à Fanchette, si elle vous a offensée! j'aimons mieux r'noncer pour toute not' vie et à l'amour, et aux hommes, et à tout le monde, que d'donner jamais l'moindre cha-

grin à not' bonne maîtresse... Pardon, pardon, cent fois pardon !...

(Elle se met à genoux.)

CATHERINE, attendrie.

Lève-toi... lève-toi, mon enfant... je ne sais pourquoi je t'ai dit tout cela... Lève-toi donc, Fanchette, c'est moi qui me repens de t'avoir fait de la peine... Tu vois bien que nous ne devrions jamais parler de mariage, tu le vois bien... Nous n'en parlerons plus, n'est ce pas ? Allons, allons, essuie tes yeux, embrasse-moi, et que tout soit fini.

FANCHETTE, après l'avoir embrassée.

Oh ! j'vous en réponds que j'n'en parlerons plus... Oh! mon Dieu! (*Elle soupire.*) J'allons nous remettre à l'ouvrage, madame Catherine; et vous ?

CATHERINE.

Moi, je vais m'enfermer quelques momens dans mon cabinet; qu'on ne m'interrompe pas; j'ai besoin d'être à moi-même. (*Elle passe la main sur son front, monte quelques marches, et se retourne.*) Ah !... quand il plaira à Charles de revenir, tu lui diras que ces comptes ont besoin.... Non, non, ne lui dis rien; je m'en charge.

FANCHETTE.

Oui, madame Catherine. (*Seule.*) Ah !

Dieu ! Dieu, mon sauveur ! qu'est-ce que j'allons devenir ! Ce pauvre Henri !.... ce cher M. de Lussan !... Ah ! jamais... non, jamais, il n'y a pas moyen.

(Catherine entre dans son cabinet, et n'en ouvre la fenêtre que pendant la scène suivante.)

SCÈNE II.

LUSSAN, FANCHETTE.

LUSSAN, arrivant avec précipitation.

Ah ! te voilà, Fanchette ?

FANCHETTE.

Paix ! paix ! Monsieur, madame Catherine est là.

LUSSAN, agité.

Elle est là, dis-tu ?... Tant mieux, je vais lui parler... Lui parler !... j'en ai grand besoin !

FANCHETTE.

Qu'est-ce donc qui vous est arrivé, Monsieur ?... vous v'là tout je n'sais comment.

LUSSAN.

Je suis dans la crise que j'appréhendais ce matin. Je viens d'avoir avec madame d'Armincourt une conversation où toute ma pru-

dence a pensé me trahir. Elle semblait vouloir pénétrer mes sentimens; elle m'a pressenti pour une décision prochaine; et, durant le dîner, Élise n'a rien oublié pour me ramener vers elle. J'ignore d'où lui vient ce caprice, je ne sais à quoi attribuer... Je suis au désespoir!

FANCHETTE.

Hélas! Monsieur, je n'avons pas d'meilleures nouvelles à vous donner. Madame Catherine vient tout à l'heure de me parler sur l'amour, sur l'mariage. J'ons voulu profiter du moment pour li dire ce que j'en pensions; elle m'a traitée!... Tenez, voyez mes yeux, ils sont tout rouges...

LUSSAN.

Je veux m'expliquer avec elle. Il le faut. Adieu. D'après ce qui se passe au château, il faut que mon sort soit décidé ici... aujourd'hui même.

FANCHETTE.

Monsieur, vous allez tout gâter. Pour l'amour de Dieu, prenez-y garde, n'allez pas courir l'risque...

LUSSAN.

Non, non... Laisse-moi.

FANCHETTE.

Vous êtes trop ému, Monsieur, j'craignons...

LUSSAN.

Laisse-moi, te dis-je.

FANCHETTE.

Adieu donc... Au moins n'lui parlez pas tout d'suite... Elle a dit comme ça qu'i n'fallait pas la déranger, qu'elle voulait être avec elle seule.

LUSSAN.

Non, non; j'attendrai; je travaillerai en attendant qu'elle descende.

FANCHETTE.

Allons... j'vous laissons... Adieu donc, Monsieur.

(Elle sort en témoignant son inquiétude.)

SCÈNE III.

LUSSAN, à la table, à écrire, CATHERINE, dessinant dans son cabinet.

LUSSAN; il arrange des papiers, compte, écrit, et s'interrompt de tems en tems pour parler.

Oui, oui... je lui parlerai... Je verrai... je

pénétrerai peut-être... Mais comment oserai-je ?... Moi, qui jamais... Ah ! j'ai souvent éprouvé, et surtout auprès d'elle, que c'est toujours au moment où la pensée abonde, que la parole se refuse.

CATHERINE, à elle-même.

Que de ressources dans l'étude des arts ! Non ; il n'est point de passion si forte, de peine si cuisante, dont leur secours ne puisse distraire ou consoler.

LUSSAN.

Et cette jeune personne de qui j'ai recherché la main, qui semble vouloir réclamer le sentiment qui a guidé mes premières démarches !...

CATHERINE, regardant son ouvrage.

Cette tête est charmante !... Voyons pourtant si, avec d'autres traits...

(Elle crayonne un autre papier.)

LUSSAN.

Encore, si elle était plus riche, si Fierval avait plus de fortune, ma délicatesse ne serait point soupçonnée, et je serais tranquille sur son sort.

CATHERINE, regardant ce qu'elle vient de faire.

J'ai beau faire, rien de nouveau ne s'offre à mes crayons. Ce sont toujours les mêmes

yeux, la même bouche... (*Elle reprend l'autre dessin*) Elle n'est vraiment pas mal cette tête... C'est singulier qu'un homme du commun... Ah!... (*Elle se ève.*) En vérité, je ne sais à quoi je songe... Voyons ma harpe.

LUSSAN.

Mais cette femme, cette femme, loin de qui je sens que je ne pourrais plus vivre, qui me déteste peut-être... Non... oh! non, elle ne me déteste pas; on n'inspire point un pareil sentiment sans l'éprouver un peu soi-même... Et si je ne m'abuse pas, si tel est mon bonheur, ô Catherine! qui que tu sois, je te promets, je te jure que rien au monde ne m'empêchera d'unir ma destinée à la tienne... (*Catherine prélude.*) Qu'entends-je... une harpe!... C'est elle... elle va chanter peut-être... écoutons.

CATHERINE, à elle-même avant de chanter.

Talent chéri! charme secret de ma triste existence! sois encore l'interprète et la consolation d'un chagrin dont je n'ose approfondir la cause.

LUSSAN.

Si je pouvais entendre ce qu'elle dit!... Ah!

(Il écoute.)

CATHERINE chante en s'accompagnant.

I.

Au tems orageux des folies,
J'osai me choisir un vainqueur;
Victime de ses perfidies,
Sa mort détruisit mon erreur.
Mais mon sort fut digne d'envie,
Tant qu'il partagea mon ardeur;
Dans tous les instans de la vie,
L'amour seul fait le bonheur.

LUSSAN, à lui-même.

Quelle voix! que d'expression! Jamais paysanne a-t-elle su chanter comme cela?

CATHERINE.

II.

De mes tourmens enfin guérie,
Je respirais depuis deux ans:
Mais de ce monde qui m'oublie
J'ai conservé tous les penchans:
Et, malgré ma philosophie,
Hélas! je le sens à mon cœur!...
Dans tous les états de la vie,
L'amour seul fait le bonheur.

LUSSAN, hors de lui, répète doucement le refrain.

L'amour seul fait le bonheur.

CATHERINE, étonnée, quittant sa harpe.

Qui m'écoute ? (*Elle regarde.*) Quoi ! c'est vous, Charles ?

LUSSAN, embarrassé.

Vous chantiez... Ce refrain est à la portée de tout le monde... Je le répétais.

CATHERINE, descendant du cabinet.

Fort bien; mais y a-t-il long-tems que vous êtes arrivé ?

LUSSAN.

Quelques instans avant le premier couplet de votre romance. Elle est bien jolie.

CATHERINE, vivement.

Vous l'avez entendue tout entière ?

LUSSAN, avec passion.

Je n'en ai pas perdu un mot.

CATHERINE, à part.

Imprudente !... (*Haut.*) Charles, je ne suis pas contente de vous; non seulement vous abusez de la permission que je vous ai donnée de vous retirer chaque soir chez vos parens, mais vous manquez encore les heures où vous devriez être ici dans la journée : cela n'est pas bien.

LUSSAN.

Ah ! pardon.... Il est vrai que l'obligation

où je suis d'aller passer toutes les nuits à Lussan retranche beaucoup du tems que je voudrais pouvoir vous consacrer; mais mon devoir n'en souffre pas. J'ai terminé ce matin avec Robert; je viens de voir nos vignerons, et voici les comptes, auxquels il reste peu de chose à ajouter pour qu'ils soient en ordre. Croyez, je vous en supplie, que mon plus grand chagrin serait de vous voir en colère contre moi.

CATHERINE.

De la colère contre vous?..... En vérité, Charles, je suis bien éloignée d'en avoir. Voyons les comptes.

LUSSAN.

Les voici. Il ne reste, comme vous voyez, que ce que vous avez pris la peine d'écrire vous-même ce matin sur cette feuille séparée, et que je vais transcrire ci-contre.

CATHERINE.

Voilà qui est bien. Transcrivez-le promptement, et faites ensuite un compte précis et clair des produits de l'année. En allant ce soir au château, je le mettrai sous les yeux de Madame.

LUSSAN, effrayé.

Vous allez ce soir au château?

CATHERINE.

Oui. Vous m'avez marqué quelque répugnance à y paraître; je profite de l'occasion qui se présente pour faire moi-même une commission dont il me semble que vous ne vous souciez point.

LUSSAN, se mettant à écrire.

Il est vrai... je n'aime pas le grand monde.

CATHERINE, soupirant.

Ni moi non plus. (*Elle prend un ouvrage d'aiguille, et va s'asseoir à l'autre coin du théâtre.*) Mais c'est demain la fête de notre jeune maîtresse; on parle de noce, de mariage... Madame sera peut-être bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur l'état exact de ses revenus; je le lui porterai, et... A quoi rêvez-vous donc, Charles, vous n'écrivez plus?

LUSSAN, troublé.

Je ne m'en défends pas. J'ai dans cet instant-ci de tels sujets de préoccupation..... qu'il m'est impossible de rien faire.

CATHERINE, avec bonté.

Eh bien! eh bien! reposez-vous. Est-ce donc une tâche que je vous impose? Laissez ces comptes. Vous me regardez!... vous êtes ému!... Qu'avez-vous, Charles? vous m'inquiétez.

LUSSAN.

Madame...

CATHERINE.

Avez-vous quelque chose à me dire?

LUSSAN.

Oui, Madame.

CATHERINE, avec intérêt.

Eh bien! parlez: ne suis-je pas votre amie?... venez ici, Charles, causons ensemble.

(Elle quitte son ouvrage, et lui montre une chaise près d'elle.)

LUSSAN, à part en s'asseyant.

Dieu! par où commencer?

CATHERINE, à part.

Mais pourquoi donc le cœur me bat-il comme cela?

LUSSAN.

Madame...

CATHERINE.

Quoi?

LUSSAN, à part.

Dissimulons encore, s'il est possible. (*Haut.*) Madame... j'ai à vous consulter sur un projet qui me chagrine plus que je ne saurais le dire. Vous m'avez témoigné tant de bontés depuis que mon bonheur m'a placé près de

vous, que je n'hésite point à vous donner ma confiance, et j'espère...

CATHERINE, intriguée.

Voyons, Charles, de quoi s'agit-il?

LUSSAN.

Cette vieille tante chez laquelle je demeure... et de qui j'attends le peu de fortune qui m'est réservé....

CATHERINE.

Eh bien?...

LUSSAN.

Elle veut me marier.

CATHERINE, extrêmement étonnée.

Vous?

LUSSAN.

Moi-même.

CATHERINE.

Ah!... Et vous venez me consulter là-dessus?

LUSSAN.

Oui, Madame; j'ai cru...

CATHERINE, avec une sorte de dépit.

Eh! mon Dieu! mon cher ami, on n'a d'avis à prendre que de soi-même, en pareil cas. Votre tante veut vous marier, dites-vous,

et cela vous chagrine?... Non, non, mon ami, cela ne vous chagrine pas. Votre tante veut votre bien; elle vous aime; elle vous aura, sans doute, découvert une fantaisie pour quelque jeune fille bien fraîche, bien niaise, bien crédule, que vous adorerez le premier mois de votre union, que vous négligerez le second, et que vous délaisserez le troisième, c'est tout simple; il n'y a rien dans tout cela que de fort ordinaire, et je m'étonne que vous ayez cru nécessaire de me consulter sur de pareilles choses.

LUSSAN.

Mais, Madame...

CATHERINE, reprenant vivement.

Peut-être avez-vous craint que je ne voulusse pas vous donner votre congé..... Il ne fallait pas tant de façons pour me le demander : Charles, vous êtes libre, on ne peut pas plus libre... Mais il faut avouer que voilà une journée bien extraordinaire. Il semble qu'il y ait dans tout ce qui m'environne un vertige de mariage qui me poursuit et me désole!.... Eh! mariez-vous, mariez-vous donc tous une fois, et qu'on me laisse en repos.

LUSSAN, s'approchant d'elle, et d'un air de confidence.

Mais prenez donc garde que, si j'étais dé-

cidé, je ne vous consulterais pas; que je suis bien loin de consentir au mariage proposé; que j'y résiste de toutes mes forces, et que ma résistance ne prend sa source que dans une passion qui fait le tourment de ma vie, et dont je n'ai encore parlé à personne.

CATHERINE, d'un ton doux.

Ah! voilà qui est différent. Ce pauvre Charles! Vous aimez, mon ami?

LUSSAN, enhardi.

J'aime une femme... que je ne connais pas encore... et qui, pourtant, semble gagner à se faire connaître; une femme dont l'esprit et le caractère suffiraient pour captiver mon hommage, quand ses attraits ne m'auraient pas déjà séduit; une femme, enfin, à qui l'on ne peut rien reprocher... que le mystère profond qui l'environne; mystère qui donnerait lieu à d'étranges conjectures, si la vertu la plus sévère ne dictait toutes ses démarches, et si dès long-tems elle n'avait manifesté contre les hommes une prévention.... dont je suis la première et la plus malheureuse victime.

CATHERINE, embarrassée.

Savez-vous, Charles.... que vous parlez bien?

LUSSAN, avec tendresse.

Ah! je parlerais bien mieux, si l'on daignait me répondre.

CATHERINE, troublée.

Les réponses qui frappent l'oreille ne sont pas toujours les plus expressives.

LUSSAN, avec feu et lui prenant la main.

Non, sans doute, et si j'osais me livrer.....

CATHERINE, d'un air imposant.

Laissez ma main, Charles. Eh bien, donc! cette femme qui ne vous répond pas... dites-moi... est-elle riche?

LUSSAN, se contraignant.

Elle l'est pour moi, du moins; c'est ce qui m'a long-tems retenu. Je n'ai presque rien à espérer, et j'ai craint que l'offre du peu que je vaux ne lui parût indigne d'elle.

CATHERINE, avec sentiment.

Détrompez-vous, Charles; les femmes sont naturellement tendres et généreuses, et j'en connais pour qui l'amour d'un homme honnête et malheureux est cent fois plus à craindre que l'hommage fastueux de toutes les richesses de la terre. Mais...

LUSSAN.

Continuez, je vous en prie.

CATHERINE, s'animant par degrés.

Où trouver un cœur vraiment sincère? Quel est l'homme qui, dans sa vie, n'ait pas eu à se reprocher le malheur d'une femme? Quelle est la femme qui n'ait pas une fois été victime de sa sensibilité? Et l'on s'étonne qu'elles deviennent fausses, méchantes, coquettes... quelquefois pis encore!...Tout dépend du premier pas qu'elles font dans le monde; trompées une fois, elles trompent à leur tour, et bientôt, entraînées par les conséquences déplorables de ce fatal égarement...

LUSSAN, effrayé.

O ciel! auriez-vous été exposée à ces horreurs? et jamais l'idée d'une telle vengeance...

CATHERINE, avec noblesse.

Non; je n'ai rien à me reprocher; ce témoignage consolant m'a suivi partout et me soutient encore. Mais la séduction, les dédains, l'abandon, l'ingratitude la plus basse, j'ai tout éprouvé. Ah!.... Charles..... Charles... combien j'ai souffert!

LUSSAN, avec le plus grand intérêt.

Parlez; épanchez enfin dans mon sein ce secret inconcevable pour tout le monde. Jamais ami plus tendre ne mérita mieux d'en être dépositaire.

CATHERINE, avec abandon.

Je vous crois. L'éloignement que j'ai conçu pour la société, la misantropie qui me fatigue, et à qui pourtant je suis redevable du repos que j'ai goûté quelque tems, ne tiennent pas contre la confiance naïve que vous m'avez témoignée.... Apprenez donc, Charles, que je ne suis point ce que je parais être; qu'un nom illustre, une fortune immense furent autrefois... On vient... Ah! ciel!

LUSSAN, à part.

Quel contre-tems!

(Il se remet à écrire... Catherine reprend son ouvrage.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, FANCHETTE, qui se disputent.

FANCHETTE, voulant empêcher Henri d'entrer.

Mais quand j'vous disons qu'ça n'se peut pas...

HENRI.

Eh! parbleu! mam'selle Fanchette, laissez-moi donc lui parler: on n'a jamais vu tant de cérémonies chez une fermière... Pardon, madame Catherine; c'est que mam'-

selle Fanchette voulait m'empêcher de faire une commission qui intéresse infiniment le repos de mon maître... à ce qu'il dit, du moins. Il s'agit d'une lettre que voici, et dont il attend la réponse.

CATHERINE, étonnée.

Une lettre... à moi ?

HENRI.

Oui, Madame.

CATHERINE.

De votre maître ?

HENRI.

Oui, Madame, de M. de Fierval.

CATHERINE, la décachetant.

Voyons donc !...

(Elle lit.)

LUSSAN, vivement, à part.

Fierval !

HENRI prête l'oreille.

Hein ? (*Il aperçoit Lussan.*) Oh ! oh !

FANCHETTE, à demi-voix.

Paix !

HENRI, sur le même ton, à Fanchette.

Par quel hasard M. de Lussan?..

FANCHETTE, impérativement.

Paix! vous dit-on.

HENRI.

Mais je vois...

FANCHETTE, en colère.

Vous voyez de travers.

HENRI, un peu plus haut.

Mais quand le diable y serait, je vois M. de Lussan.

FANCHETTE, outrée.

Et moi j'vous disons que c'n'est pas lui, que j'vous l'soutenons, et qu'vous l'croirez.

HENRI.

Ah çà! expliquons-nous. Pourquoi fallait-il que je l'eusse vu ce matin, et pourquoi faut-il que je ne le voie pas maintenant?

CATHERINE, sans quitter sa lettre.

N'interrompez donc pas ce pauvre Charles.

HENRI, stupéfait.

Charles!...

FANCHETTE.

Oui, Charles; y êtes-vous?

HENRI, regardant Catherine et Lussan.

Ah! ah!

LUSSAN, donnant une bourse à Fanchette.

Qu'il prenne et se taise.

FANCHETTE, bas à Henri.

Tenez, prenez, et mentez si c'est possible.

HENRI refuse la bourse en riant.

Je n'en veux pas; jaime mieux mentir pour rien.

FANCHETTE.

A la bonne heure.

(Elle reporte la bourse à Lussan, qui la lui fait garder.)

CATHERINE, à elle-même, en finissant sa lettre.

Quel style! quelles mœurs!... Et madame d'Armincourt sacrifierait sa fille à un pareil homme!

HENRI.

Eh bien! Madame, la réponse?...

CATHERINE.

Dites à votre maître, M. Henri, que je la lui porterai moi-même ce soir.

HENRI.

Où, Madame?

CATHERINE.

Au château.

HENRI.

A quelle heure ?

CATHERINE.

A l'heure où tout le monde s'y rendra.

HENRI.

Dans quel endroit ?

CATHERINE, froidement.

Vous le verrez.

(Elle reprend sa lettre.)

HENRI, en s'en allant, demande à Lussan.

M. Charles n'a rien à faire dire au château.

LUSSAN, bas à Henri.

Pardonnez-moi.... Une place à mon service, ou vingt coups d'étrivière à vous offrir.

HENRI salue, et se retourne vers Fanchette.

Et mam'selle Fanchette ?

FANCHETTE.

Ma foi de mariage, ou cent soufflets..... Voyez.

HENRI salue en riant, et sort.

Mon choix est fait ; j'ai l'honneur d'être...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté HENRI.

CATHERINE, sérieuse.

Votre Henri s'est chargé là d'une vilaine commission, Fanchette.

FANCHETTE, honteuse.

Si j' savions c' que c'est, madame Catherine, j' l'en avertirions, à cette fin qu'y s'en méfie une autre fois.

LUSSAN, inquiet.

Ce message renferme donc quelque chose d'extraordinaire ?

CATHERINE, souriant avec mépris.

Oh ! mon Dieu ! non ; rien de si commun, au contraire, que de voir des jeunes gens sans honneur s'imaginer que toutes les femmes leur ressemblent. Lisez, vous verrez.

LUSSAN prend la lettre et lit.

« Vous êtes aimable à miracle, et je suis » amoureux comme cent. Nos âges, nos agré- » mens, notre genre d'esprit, tout s'accorde : » il n'est guère que nos existences civiles qui » diffèrent un peu ; mais mon amour se ré- » sout volontiers à franchir la distance qui » nous sépare, et n'exige même pas que vous

» lui en teniez compte. Fiez-vous au serment
» que je vous fais de vous aimer jusqu'à l'é-
» ternité, et, de plus, soyez certaine que
» le mariage de convenance qu'on me fait
» contracter avec cette petite Elise ne m'em-
» pêchera pas de passer ma vie à vos pieds.
» Adieu, consultez-vous, j'attends votre dé-
» cision avec une impatience inimaginable.

» FIERVAL. »

(*A part.*) L'insolent! (*Haut, rendant la lettre.*) Il ne faut qu'un cœur pour sentir que l'amour ne s'exprime pas ainsi.

FANCHETTE, riant.

La drôle de lettre, j'n'y comprenons rien.

CATHERINE.

Cette lettre, mon enfant, doit être pour vous une raison de plus de fuir Henri : le valet d'un pareil homme ne saurait vous convenir.

FANCHETTE, tristement.

Eh! mon bon Dieu! j'vous obéirons, s'il le faut absolument... Mais le voilà qui r'vient, j'crois... (*Courant à Henri.*) Oui, vraiment, oui, c'est lui-même.

LUSSAN, regardant vers la porte.

Il ramène quelqu'un!

CATHERINE.

Quelqu'un! Qui donc?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, BONIFACE, D'ORNEVILLE.

HENRI, aidant l'armateur à marcher.

Entrez, entrez, Monsieur, vous serez mieux ici. Madame Catherine, voilà un Monsieur que je viens de trouver à deux pas : sa chaise s'était rompue, je l'ai vu dans l'embarras, je l'ai aidé à s'en tirer, et je vous l'amène : vous voulez bien permettre qu'il se repose un instant chez vous, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Comment donc, Henri, c'est un vrai service que vous me rendez.... (*A Boniface.*) Asseyez-vous, Monsieur, asseyez-vous. Comme vous êtes ému !..... Voudriez-vous prendre quelque chose ? N'êtes-vous pas blessé ? une pareille chute...

BONIFACE. Il a toujours le ton de la bonté et de la brusquerie.

Oh ! ce n'est rien : grand merci.... Je me suis peut-être un peu froissé la cheville.... ce n'est rien... Si vous vouliez seulement me

faire donner un coup à boire ? j'ai une soif de tous les diables.

CATHERINE, avec empressement.

A l'instant, Monsieur.... Fanchette, vite un verre, une assiette... Charles, tenez compagnie à Monsieur.... Je vais.... A l'instant, Monsieur, à l'instant; ne vous impatientez pas.

(Elle va chercher du vin, tandis que Fanchette rince un verre.)

BONIFACE, la regardant aller.

Elle est obligeante, cette femme.... Elle est jolie... Qui est-elle ?

HENRI.

Monsieur, c'est notre fermière.

LUSSAN, avec intérêt.

Oui, Monsieur, c'est une fermière...

BONIFACE.

Je le crois.... Elle me revient fort.... Mais où suis-je, ici, précisément ?

HENRI.

A la ferme d'Armincourt, château qu'on trouve à deux cents pas d'ici.

BONIFACE, joyeux.

Je suis à Armincourt !.... le ciel en soit

loué! Ma chaise a bien fait de se rompre; me voilà au bout de mes courses.

LUSSAN.

Monsieur a des connaissances au château?

BONIFACE, en riant.

Oui, j'y ai quelques petites connaissances; ma sœur et ma nièce, par exemple.

LUSSAN, à part.

Ah! ciel!

BONIFACE, continuant.

Mais, admirez un peu la bizarrerie de mon étoile, qui, durant dix longues années, me pousse d'un pôle à l'autre, me rend le jouet de tous les événemens connus, me permet à la fin de réaliser une somme de deux ou trois misérables millions, qui m'ont coûté plus de peines à amasser!.... J'arrive en France, je cours à Paris, dans l'espérance d'y retrouver un fils que j'avais peut-être abandonné un peu trop durement.... Je cherche, je m'informe... Bah! il est mort; sa veuve est au diable; et me voilà, moi, le bec dans l'eau, ne sachant que faire de ma fortune. Je me rappelle pourtant, un beau jour, que j'ai dans le fond du Berri une sœur et une nièce qui meurent de faim au sein de l'héritage de leurs ancêtres.... J'accours partager avec elles le fruit de mes travaux ro-

turiers ; et peu s'en faut qu'un maudit postillon, que le ciel confonde! ne me casse une jambe à leur porte. (*Ici, Catherine et Fanchette rentrent.*) Bien obligé, Mesdames. (*Il boit.*) Ah! il est bon ce vin. (*Il rend son verre.*) Je vous remercie.

CATHERINE.

Comment vous sentez-vous, à présent, Monsieur?

BONIFACE.

Mieux, beaucoup mieux : ce verre de vin m'a fait grand plaisir; je mourais de soif.

CATHERINE.

Vous le trouvez donc passable?

BONIFACE.

Excellent, d'honneur!

CATHERINE, lui reversant à boire.

Eh bien! buvez-en encore un coup; cela ne peut pas vous faire de mal.

BONIFACE, gaîment.

Ma foi, je le veux bien; vous l'offrez de si bonne grâce, qu'en vérité.... (*Il boit.*) En voilà assez.

HENRI.

Si vous le permettez, Monsieur, j'aurai

FANCHETTE.

orphelins!

LUSSAN.

des femmes!

BONIFACE.

. vous ne m'en dites mot!....
it.) C'est clair.

HERINE, vivement.

oi, Monsieur; elle est char-
pas vrai, Charles?

SSAN, vivement.

le est fort bien.

BONIFACE.

pas son visage qui m'inquiète;
beau ou laid, que m'importe?...
solides, essentiels, les qualités
est de cela que je m'informe,
que je voudrais vous voir tous
il me semble...

ATHERINE, avec bonté.

sieur, elle est encore bien jeune;
doutons pas qu'un jour son ca-
atenu de vos avis et des exemples
, ne réponde aux charmes de son
ire.

l'honneur de vous conduire au château ; j'en suis.

BONIFACE.

Très-volontiers, mon ami, très-volontiers; mais, avant de m'y rendre.... dites-moi un peu, mes enfans, ma sœur est-elle aimée ici ? ma nièce est-elle gentille, affable, bienfesante ?.....Vous devez en savoir quelque chose; dites-le moi sans façon, vous me ferez plaisir.

CATHERINE, étonnée.

Monsieur parle de madame d'Armincourt et de sa fille.

BONIFACE.

Oui, ma sœur et ma nièce. Si, par hasard, elles étaient fières, orgueilleuses, dures envers leurs paysans, je repars aussi vite que je suis venu; si, au contraire, je trouve leur éloge dans vos cœurs, eh bien! je viens augmenter leur fortune pour leur donner les moyens d'accroître la vôtre : ainsi, parlez, je vous le répète, vous me ferez plaisir.

CATHERINE.

Oh! madame la Marquise est une bien bonne maîtresse!

HENRI.

Le soutien des pauvres !

FANCHETTE.

La mère des orphelins!

LUSSAN.

La meilleure des femmes!

BONIFACE.

Et sa fille?.... vous ne m'en dites mot!.... (*Ils se regardent.*) C'est clair.

CATHERINE, vivement.

Pardonnez-moi, Monsieur; elle est charmante; n'est-il pas vrai, Charles?

LUSSAN, vivement.

Oui... oui; elle est fort bien.

BONIFACE.

Mais ce n'est pas son visage qui m'inquiète; noir ou blanc, beau ou laid, que m'importe?... Mais les dons solides, essentiels, les qualités de l'ame, c'est de cela que je m'informe, c'est de cela que je voudrais vous voir tous répondre; et il me semble...

CATHERINE, avec bonté.

Ah! Monsieur, elle est encore bien jeune; mais nous ne doutons pas qu'un jour son caractère, soutenu de vos avis et des exemples de sa mère, ne réponde aux charmes de son aimable figure.

BONIFACE.

Vous la défendez..... c'est fort bien. Parle-t-on de la marier bientôt ?

CATHERINE.

Mais, oui, Monsieur ; vous trouverez au château deux personnes entre qui Madame ne doit pas tarder à faire un choix... Un certain M. de Fierval, et le seigneur d'un petit village à deux lieues d'ici, qu'on nomme Lussan.

BONIFACE, d'un air mémoratif.

Lussan !

LUSSAN, vivement.

Oh ! pour celui-là, il n'en faut plus parler ; je doute que Monsieur le voie au château.

BONIFACE.

Pourquoi donc ?

HENRI, saisissant l'idée de Lussan.

Ma foi ! il ferait tout aussi bien de ne s'y plus remontrer ; madame Élise ne l'aime pas, dit-on ; et pour être simple témoin du mariage de son rival, ce n'est pas la peine.

BONIFACE.

Tant pis ! ma nièce a très-mal fait d'éconduire ce jeune homme : ce doit être un garçon estimable ; je crois en avoir entendu

parler... Oui, j'en ai entendu parler dans mon passage à Paris ; on m'en a dit du bien.... Allons, allons, je vais m'informer de tout cela au juste. (*A Catherine.*) Adieu, Madame, je vous remercie de tout mon cœur ; vous êtes polie, avenante, et puis, vous avez un certain air... de certains traits... Je reviendrai, je reviendrai souvent à votre ferme..... vous le voulez bien, n'est-ce pas ? — Adieu, adieu, Madame. (*A Lussan.*) Bonjour, Monsieur. (*A Henri.*) Donnez-moi votre bras, mon garçon. (*Il va pour sortir, et rencontre Fierval.*) Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

CATHERINE, étonnée.

C'est M. de Fierval !

LUSSAN, à part.

Fierval !... Je suis perdu !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FIERVAL.

(Au moment où Fierval commence à parler, Henri et Fanchette se rapprochent d'un air inquiet.)

FIERVAL.

Je viens savoir si ce coquin d'Henri.... (*Il*

passe devant Boniface pour aller à Catherine, et voit Lussan.) Pardon, Monsieur..... Ah! ah!... Mais non... si fait... Eh! parbleu! c'est lui, c'est Lussan.

CATHERINE ET BONIFACE.

Lussan!

FIERVAL, riant.

Que faites-vous donc ici?

LUSSAN, d'un air calme.

J'attends, Monsieur, que vous m'ayez appris ce que vous venez y faire vous-même.

FIERVAL, riant.

Ma foi! je ne sais pas si le même objet nous y attire; mais, en tout cas, la rencontre est plaisante.

(Il rit plus fort.)

BONIFACE, riant aussi.

Et surtout pour moi... (*Les saluant.*) Messieurs, je suis enchanté de faire connaissance avec vous. C'est donc vous qui recherchez la main de ma nièce?

FIERVAL, surpris.

Votre nièce, Monsieur!

BONIFACE, le regardant de la tête aux pieds.

Oui, ma nièce, Élise d'Armincourt... Je lui en ferai mon compliment. (*A Catherine.*)

Ah! ah! la belle fermière, vous ne nous disiez pas que ces Messieurs... Mais c'est tout simple, au surplus, c'est tout simple, quand une femme est jolie...

FIERVAL.

On la dispense d'être sage.

CATHERINE, à part.

Où me cacher?

FANCHETTE, bas à Henri.

Tirez-nous donc d' là, Henri!

HENRI, de même.

Aidez-moi donc.

LUSSAN, à Boniface.

Modérez vos expressions, Monsieur; si mon déguisement paraît déposer contre Madame, c'est à tort que vous la soupçonneriez d'y être pour quelque chose : elle n'en savait rien, et l'ignorerait encore sans l'indiscrète visite de Monsieur.

HENRI, bas à Fierval.

Oh! ca, c'est vrai; car ce n'est que pour me souffler ma maîtresse qu'il...

FANCHETTE, joignant les mains, à Fierval.

N' nous perdez pas d'honneur, Monsieur, j' vous en supplions!

FIERVAL, riant encore plus.

Quoi! sérieusement?.. c'est pour cette petite Fanchette que... Ah! mon ami, je vous en demande pardon : mais on ne tient pas à une pareille extravagance.... Ah! ah! ah!

BONIFACE, impatienté.

Allons, riez, riez; vous vous expliquerez après, peut-être.

CATHERINE, confuse.

Ah! Monsieur, gardez-vous de croire.....

BONIFACE.

Quoi? Diable m'emporte si j'y comprends le mot!

HENRI, à Fierval, à part.

Ménagez l'oncle, il apporte une dot immense.

FIERVAL, à part.

C'est très-aimable. (*Haut, plus sérieusement, à Boniface.*) Monsieur... tout ceci n'est qu'une plaisanterie, il est inutile d'y faire attention. Quelques ordres relatifs à mon prochain mariage avec votre adorable nièce m'ont amené dans cette ferme, où, je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver M. de Lussan, établi et déguisé de la sorte; mais il faut l'excuser, l'amour a fait faire plus d'une folie, et celle-ci...

LUSSAN, d'un ton calme et fier.

Allez, allez, Monsieur, profitez, s'il vous est possible, de l'avantage que ce moment vous donne; mais, croyez-moi, efforcez-vous de vous taire, si vous ne voulez pas que nous nous rencontrions de plus près.

FIERVAL.

Pour votre rencontre, je ne l'éviterai pas, à coup sûr, je vous estime trop pour cela; mais, pour de la discrétion.... pas possible, en honneur! pas possible.

BONIFACE, à Lussan.

Monsieur, je suis désolé de cette aventure; elle me force à diminuer de la bonne opinion que j'avais conçue de vous, et ce n'est pas sans qu'il m'en coûte.

LUSSAN.

Ne hâtez pas votre jugement, Monsieur; je ne vous demande que trois heures et le secret... J'aurai l'honneur de vous voir au château.

BONIFACE, lui serrant la main.

Je vous y attendrai, Monsieur; je ne demande pas mieux que de m'être trompé. — (*A Catherine.*) Adieu, Madame, oubliez l'injure que je vous ai faite; c'est votre figure qui en est cause. (*A Fierval.*) Pour vous, Monsieur, je vais demander à ma sœur si votre

mariage avec ma nièce est aussi prochain que vous le dites. Je veux pour elle un homme honnête, aimable, et qui l'aime sincèrement, je vous en avertis.

FIERVAL.

En ce cas, Monsieur, mon bonheur est certain. (*A Henri, à part.*) Et ma lettre?...

HENRI, à part.

La réponse ce soir.

FIERVAL, bas à Catherine.

Charmante!... Mais, croyez-moi, envoyez-le se déguiser ailleurs, cela vous compromettrait. (*A Lussan.*) Adieu, Lussan, adieu, mon cher; sans rancune?... (*A Boniface qui s'en va sans lui.*) Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il suit Boniface et Henri.)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, LUSSAN, FANCHETTE, qui se tient derrière, et observe avec inquiétude.

CATHERINE, joignant ses mains sur son front.

Dieu! que d'affronts!

LUSSAN.

Catherine!... Madame!... daignez m'écou-

ter un moment : ne faites pas tomber sur moi seul le ressentiment de la scène qui vient de se passer. Sans cet audacieux jeune homme...

CATHERINE.

Je lui rends grâces, Monsieur; il m'a appris à vous connaître, il a éclairé l'abîme où mon erreur m'allait précipiter. Et quel était votre but, en supposant que je ne fusse que ce que j'ai voulu être à vos yeux? Était-ce donc un motif pour vous faire un jeu de la perte de mon repos et de ma réputation? Est-il donc décidé parmi les hommes qu'une femme inférieure en naissance ne puisse les égaler en vertu? Ah! cette indignité révolte ma raison! et jamais... non, jamais je ne vous en aurais cru capable!

LUSSAN.

Mais vous ignorez quels étaient mes desseins. Accordez-moi, par pitié, si je ne puis obtenir un autre sentiment, le pardon d'une ruse dont tout vous aurait fait reconnaître l'innocence... Mais je vous aimais, Catherine!... je vous aime.... plus que je ne puis l'exprimer!.... Achevez-la, cette confidence d'où dépend le repos du reste de ma vie : que je sache enfin qui vous êtes; que je jouisse à la fois de la douceur de consoler, d'enrichir ce que j'aime, et de devoir à sa tendresse son retour au monde et au bonheur!

CATHERINE, émue, dit avec douleur.

Les voilà !... ils se ressemblent tous. (*A Lussan, d'une voix étouffée.*) Épargnez-vous, Monsieur, des soins que vous avez rendus inutiles; retournez au château, oubliez-y une femme qui n'avait pas demandé à vous connaître, et qui ne tardera pas à aller loin d'ici, loin de vous, de tout ce qui l'environne, chercher une retraite plus sûre, s'il en est, contre la fausseté et la perfidie.

LUSSAN, éperdu.

Quoi ! vous voulez ?...

CATHERINE, d'un ton plus ferme.

Oui, Monsieur : ce soir, je rends mes comptes à Madame, et demain je pars.

LUSSAN.

Catherine !... au nom du ciel !...

FANCHETTE, qui s'avance en pleurant.

Eh quoi ! madame Catherine ! vous n'aimez donc plus c'te pauvre petite Fanchette ?

CATHERINE, à Fanchette.

Petite ingrate ! il vous sied bien de réclamer une tendresse dont vous avez si indignement abusé ! Si jeune ! se mêler de pareilles intrigues, trahir sa bienfaitrice, l'exposer à rougir aux yeux de tout le monde !... Vous

en voilà récompensée ; demain. .. ce soir, vous n'aurez plus d'asile.

FANCHETTE crie à Lussan.

Monsieur !... Monsieur, parlez pour moi !...

LUSSAN, très-ému.

(*A Fanchette.*) Calmez-vous, mon enfant, je me charge de vous. (*A Catherine.*) Je vous laisse, Madame, vous n'êtes pas à présent en état de m'entendre ; mais croyez que l'homme qui a pu supporter facilement vos injustices ne renoncera pas de même à l'espoir de vous posséder. Je saurai qui vous êtes ; je le saurai peut-être malgré vous. Mon amour, mon respect, ma persévérance vous rameneront à des sentimens plus dignes de vous et de moi ; et, en attendant, vous ne partirez pas.... Non, Madame, vous ne partirez pas : tant que Charles existera, Catherine ne sera point maîtresse d'aller respirer un autre air que lui. Adieu, Madame.... Venez, Fanchette.

(Il sort, Fanchette le suit.)

SCÈNE IX.

CATHERINE.

Quoi donc ! je ne serais pas libre de fuir des lieux où le malheur m'a encore poursuivie !

Il faudrait que je demeurasse en butte aux insultes de Fierval, à la colère d'Élise, aux persécutions d'un homme.... que je devrais.... que je ne puis haïr.... Mais quand il serait assez généreux pour faire en ma faveur ce que je fis pour l'ingrat d'Orneville, qui me répond que mon second mariage sera moins désastreux que le premier? Et si l'homme que je comblai de mes bienfaits me rendit si constamment malheureuse, que pourrais-je attendre de celui à qui je devrais tout à mon tour? Je n'en courrai point le danger.... Je m'en irai.... je m'en irai cette nuit même.... Mais, avant mon départ, je veux punir cet insolent Fierval; sa lettre m'en donne un moyen facile. Comme il est haïssable! Comme son audace et sa fatuité contrastent bien avec le maintien noble et réservé de ce malheureux... Que dis-je!... où mes idées s'égarent-elles!... Ah! Julie!... Julie!... fuis, si tu veux, monsieur de Lussan; mais n'espère pas d'oublier jamais le pauvre Charles!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château, éclairée et préparée pour la fête d'Élise.

SCÈNE I.

ÉLISE, FIERVAL.

ÉLISE, très-agitée.

Je n'en puis revenir! Comment! il est possible que monsieur de Lussan se soit dégradé au point....

FIERVAL, riant.

Rien n'est plus vrai, d'honneur. Je l'ai trouvé installé dans cette ferme, comme s'il y eût eu dix ans qu'il en fût commensal. Peut-être lui aurais-je gardé le secret; mais sa menace m'en a ôté l'envie : la contrainte ne m'a jamais rien fait faire de bon.

ÉLISE.

Se travestir ainsi, et dans un lieu où la première personne venue pouvait le reconnaître!.. nous braver..... nous insulter en face!

FIERVAL.

Vous êtes piquée !

ÉLISE.

Moi?... Oh! non, je vous assure. Vous savez quels sont mes sentimens, et vous n'aviez pas besoin de cette dernière offense pour déterminer mon choix.. .. Mais je ne puis penser qu'une malheureuse servante de basse-cour...

FIERVAL.

Écoutez donc : elle n'est pas mal ; et quand une fois la tête se monte.... A propos, où est donc le cher oncle Boniface ?

ÉLISE.

Oh ! ne m'en parlez pas ; il est d'une grossièreté insoutenable..... Mais êtes-vous bien sûr que ce soit pour la petite Fanchette?....

FIERVAL.

Encore ? Ah ! parbleu, ma belle cousine, c'en est trop : vous ne voulez pas me donner de l'inquiétude au moment où tout semble devoir assurer mon bonheur. Songez donc que demain, peut-être, nous serons l'un à l'autre, et que, de quelque fonds de tolérance dont je fasse provision en me mettant en ménage, encore ne pourrais-je souffrir qu'un rival m'enlevât la douceur de vous occuper uni-

quement, au moins le premier jour des noces.

ÉLISE, fièrement.

Comment! Monsieur, vous oseriez penser...

FIERVAL.

Eh! non, non; je ne pense, je n'ose rien au monde; je voudrais seulement vous distraire d'une idée qui contrarie mon amour.

ÉLISE, préoccupée.

Soyez tranquille, je ne change pas si facilement; et ce ne serait pas au moment où ma famille décide de mon sort, que je me permettrais... (*Vivement.*) Ah! voilà Fanchette; interrogeons-la, nous saurons à quoi nous en tenir.

FIERVAL, à part.

C'est incroyable!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, qui traverse le théâtre sans les voir.

ÉLISE.

Fanchette, ici! que je vous dise un petit mot.

FANCHETTE, embarrassée.

Mam'selle..... j'vous demandons bien pardon..... mais c'est que j'sommes pressée, voyez-vous. (*Elle veut s'en aller.*)

FIERVAL, la retenant.

Un moment!

FANCHETTE.

J'n'en avons point à perdre, et surtout avec vous, Monsieur.

ÉLISE.

Comme elle est sauvage!

FIERVAL.

Ah! oui, sauvage. Fiez-vous à ces pudeurs villageoises; ce sont bien les plus trompeuses friponnes....

FANCHETTE, malignement.

Monsieur en sait queuqu'chose, apparemment.

FIERVAL, souriant.

Et Lussan aussi, mon cœur.

FANCHETTE, à part.

Que me veulent-ils donc?

ÉLISE, la regardant dans les yeux.

On dit qu'il a beaucoup d'amitié pour vous, M. de Lussan?

FANCHETTE, d'un air décidé.

Pourquoi pas, Mam'selle? Est-ce que je n'sommes pas assez gentille pour ça?.... (*A part.*) Attrape.

FIERVAL, à Élise.

Vous entendez.

ÉLISE.

Elle ne manque pas d'amour-propre.

FANCHETTE.

Tredame! chacun a le sien.

ÉLISE.

Oui; mais on ne saurait le placer plus mal. Vous devriez rougir....

FANCHETTE.

De quoi? de faire des amoureux? J'rougirions b'en putôt de n'pas savoir les conserver.

ÉLISE, à part.

Insolente!

FIERVAL, d'un air grave, à Fanchette.

Petite, vous perdez le respect.

FANCHETTE, à Fierval, sur le même ton.

Monsieur, vous n'me le ferez pas retrouver... D'ailleurs j'nons qu'faire ici, moi: adieu!

ÉLISE.

Doucement, s'il vous plaît... Y a-t-il longtems que monsieur de Lussan s'est avisé de faire attention à vous ?

FANCHETTE.

J'n'en savons rien, Mam'selle..... On ne compte pas les momens où l'on s'amuse : i n'y a qu'ceux qui ennuient qui paraissent ben longs.... J'men vas.

FIERVAL, la retenant.

A la ferme, sans doute ?

FANCHETTE, triste.

Non, Monsieur, car j'en sommes chassée, grâce à vos soins.

ÉLISE.

Et où logerez-vous donc, maintenant ?

FANCHETTE, lui fesant la révérence.

A Lussan, Mam'selle. On a eu la bonté d'nous y promettre un asile.

ÉLISE, à part.

Tant d'effronterie n'est pas naturel.

FIERVAL, à Fanchette.

Et pourquoi donc Catherine a-t-elle pris la chose si sérieusement ?

FANCHETTE, impatientée.

Pourquoi!... Voulez-vous que je l'disions pourquoi, Monsieur?

ÉLISE.

Sans doute.

FIERVAL.

Non, non, il n'est pas nécessaire. La petite souffre ici, laissons-la aller.

ÉLISE.

Oh! volontiers. Seulement je vais rendre compte de tout ceci à ma mère, et l'engager à donner une autre fille en mariage à ce pauvre Henri.

FANCHETTE, qui s'en allait, revient.

Henri?.... Qu'est-ce que vous dites d'Henri, Mam'selle?

ÉLISE.

Que vous importe?

FANCHETTE.

Oh! je vous en prions ben fort; dites-nous donc....

ÉLISE, la fixant.

Je disais que votre mariage avec Henri devait être le premier que ma mère eût fait célébrer à l'occasion du mien.... Mais qu'il faut tout rompre, puisque....

FANCHETTE, émue.

Comment !.... comment ! Madame voulait... Madame aurait... (*Elle regarde Élise.*) Celui-là est trop fort pour nous, Mam'selle, et j'nous enfuyons de crainte de nous trahir : pas si bête !...

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

ÉLISE, FIERVAL.

ÉLISE, en colère, et pleurant presque de dépit.

On ne me trompe pas ainsi. Mes soupçons n'étaient que trop justes, je suis sacrifiée indignement !... Mais je ne tarderai pas à m'en venger.

FIERVAL, riant.

Vous venger !... et de quoi ?... Je veux mourir, belle cousine, si je comprends rien à votre humeur, sinon qu'elle me fait jouer un assez sot personnage.

ÉLISE.

Cessons de plaisanter, Monsieur. Demain nous serons unis ; demain, l'intérêt de ma gloire vous touchera d'aussi près que moi ; et je me flatte que vous ne refuserez pas de me seconder dans un projet qui peut seul me

faire raison de l'indigne procédé de M. de Lussan.

FIERVAL.

Quel projet? voyons.

ÉLISE.

De bannir d'ici cette insolente fermière, dont la conduite peu décente aura sans doute autorisé un homme faible à nous manquer d'égards.

FIERVAL.

Qui? Catherine?

ÉLISE.

Elle-même.

FIERVAL.

(*A part.*) Un instant; ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Mais vous vous trompez, Élise, ce n'est point pour elle que...

ÉLISE, outrée.

Êtes-vous donc d'accord avec eux pour m'abuser, Monsieur, ou ne voulez-vous donc pas voir que cette prétendue fantaisie pour la petite Fanchette est une ruse grossière que leur a suggéré l'embarras du moment?... Non, non, Monsieur; la belle Catherine, si imposante dans son état, si prévenue en apparence contre les hommes, a pu seule inspirer une passion assez forte pour justifier de

pareilles folies, et seule elle est cause de ce changement dont tout le monde s'est aperçu... Ah! Dieu!

FIERVAL.

(*A part.*) Voilà une petite personne qui ne m'aime pas du tout.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BONIFACE, Mme D'ARMINCOURT.

BONIFACE, achevant sa conversation.

Oui, voilà qui est décidé. Cette terre sera notre retraite, notre habitation favorite; j'y finirai mes jours près de vous: pour ma nièce, elle ira vivre à Paris, si bon lui semble. Mais, entre nous soit dit, croyez-vous qu'elle soit heureuse avec cet étourdi de Fierval? C'est un joli garçon; mais je veux être déshonoré si jamais on vient à bout d'en faire un bon sujet. (*Il aperçoit Fierval.*) Ah! pardon, Monsieur, je ne vous voyais pas.

FIERVAL, saluant.

Il n'y a pas de mal, Monsieur; les opinions sont libres.

LA MARQUISE.

Mais, mon frère, si ce n'est que M. de Lussan que vous avez en vue, vos projets sont détruits d'avance; car, d'après l'aventure de la ferme, vous sentez qu'il est impossible....

BONIFACE, étonné.

L'aventure de la ferme! De qui la tenez-vous donc?

LA MARQUISE.

C'est Fierval qui nous l'a racontée.

BONIFACE, piqué, regarde Fierval de travers.

Ah! c'est Monsieur?

FIERVAL, riant.

Oui, vraiment: quel mal y a-t-il d'avoir un peu diverti ces dames aux dépens d'un homme...

BONIFACE, sur le même ton.

Qui pourrait bien finir par se divertir aux vôtres.

FIERVAL.

Ah!

ÉLISE, à son oncle.

Du moins ne sera-ce pas en obtenant aucun droit sur ma personne.

BONIFACE.

Et pourquoi donc cela ? N'allez-vous pas croire aussi que cette pauvre petite Fanchette....

ÉLISE.

Non, Monsieur, non ; ce n'est point Fanchette qui m'a enlevé l'hommage de M. de Lussan ; hommage que je suis bien loin de regretter, sans doute, mais qu'il aurait pu, ce me semble, adresser à toute autre qu'à une femme inconnue, sans nom, sans aveu, et qui, pour prix des bontés dont l'a honorée Madame, n'a pas craint de porter le scandale dans la seule maison qui peut-être eût voulu la recevoir.

LA MARQUISE.

Comment, mon enfant, ce serait cette Catherine que j'aimais tant, qui aurait osé....

FIERVAL.

(Élise fait signe à Fierval de la seconder, et Boniface les observe.)

Eh ! mais... Il y a bien quelque apparence... (*A part.*) Si je le croyais !

LA MARQUISE, à Boniface.

Écoutez-donc, mon frère ; ma fille a raison. M. de Lussan s'est fort mal conduit avec nous, et, en vérité....

ÉLISE, vivement.

Si vous m'aimez encore, Madame, ne souffrez pas que je sois ainsi humiliée par tout le monde! Si vous saviez le chagrin que cela me cause!...

LA MARQUISE, avec bonhomie.

Tu pleures, mon enfant!... Mais tu n'y songes pas! Va, va, tranquillise-toi; dès ce soir, je congédie la belle fermière, je baise les mains à M. de Lussan, et signe ton contrat avec Fierval. N'est-il pas vrai, cher frère? Il faut que cela soit ainsi, n'est-il pas vrai?

BONIFACE, ôtant son chapeau.

Je vous en demande bien pardon, chère sœur; en fait de sottises, je ne sais pas, comme vous, aller vite en besogne. Je ne veux cependant pas vous faire languir. J'attends ici M. de Lussan; notre entretien me décidera.

LA MARQUISE.

Mais, mon frère...

BONIFACE.

Oh! finissons; je hais les pourparlers. Dans une heure, tous les paysans de ce village viennent souhaiter à ma nièce une fête que je désire pouvoir rendre joyeuse. Dans une heure, Mademoiselle, je vous donne pour

bouquet une dot de quinze cent mille livres. Je dois cependant vous prévenir d'une chose; c'est que je ne puis goûter le plaisir de vous enrichir, qu'à une condition; condition sacrée, indispensable, que vous et votre mari vous vous engagerez à remplir sous toutes les formes que la loi autorise.

FIERVAL, intrigué.

Peut-on savoir, Monsieur, quelle est cette condition?

BONIFACE, ironiquement.

Non, Monsieur, non; nous n'en parlerons, s'il vous plaît, qu'au moment des signatures; c'est mon épreuve, à moi : quoique j'augure trop bien de vous pour imaginer qu'une clause de plus ou de moins...

FIERVAL.

Monsieur....

BONIFACE.

Allez, ma sœur; qu'on prépare tout pour notre petite fête. Faites dresser promptement le contrat, et laissez-moi causer quelques instans avec M. de Lussan, que j'aperçois.

(Élise et Fierval sortent.)

LA MARQUISE.

Et Catherine? lui permettra-t-on ce soir l'entrée du château?

BONIFACE.

Pourquoi pas ? Il sera tems demain de voir si elle mérite d'être congédiée. Ma sœur, j'ai dès long-tems contracté l'habitude d'avancer toujours l'instant des récompenses, et de reculer de même celui des punitions. Mais laissez, laissez-moi ?

SCÈNE V.

LUSSAN, BONIFACE.

LUSSAN. Il est habillé.

Excusez-moi, Monsieur; quelques soins que je ne prévoyais pas devoir prendre m'ont privé de l'honneur de vous rejoindre plus tôt; mais enfin me voilà à vos ordres, et prêt à vous donner tous les éclaircissemens qu'il sera en mon pouvoir de vous offrir.

BONIFACE.

Monsieur, ils se réduisent à un seul point. Aimez-vous ma nièce ?

LUSSAN.

Je l'ai aimée, Monsieur.

BONIFACE.

Pourquoi donc ne l'aimez-vous plus ?

LUSSAN.

Parce que son caractère ne m'a pas semblé pouvoir sympathiser avec le mien ; parce que sa coquetterie, qui seule l'a portée à flatter les espérances du jeune Fierval, au moment où j'étais à ses pieds, m'a inspiré un juste effroi, et qu'enfin une passion plus forte a presque aussitôt effacé l'impression que ses attraits avaient dû me faire... Je vous parle avec sincérité.

BONIFACE.

J'aime cette manière-là. Vous ne l'aimez donc plus?

LUSSAN.

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Plus du tout? (*Lussan se tait.*) Savez-vous qu'elle apporte à son mari quinze cent mille livres de dot?

LUSSAN.

Tant mieux, Monsieur. Il ne manquait à mon repos que de la savoir heureuse; et j'espère qu'un si grand avantage de plus déterminera celui qu'on lui destine à n'oublier jamais les égards qu'il lui doit.

BONIFACE, imitant la tournure de Fierval.

C'est ce Fierval qu'elles veulent absolument épouser. Qu'en pensez-vous?

LUSSAN.

Vous n'attendez pas de moi, Monsieur, que j'entreprenne de nuire à personne.

BONIFACE.

Vous êtes un brave homme.... Je vous regrette bien sincèrement. Dites-moi donc : est-il vrai que ce soit cette petite Fanchette qui vous ait tourné la cervelle ?

LUSSAN, souriant.

Non, Monsieur.

BONIFACE.

C'est donc notre fermière?... Élise le disait bien.

LUSSAN.

Elle l'a donc deviné ?

BONIFACE.

Oui, vraiment; elle en est furieuse. « Cette femme, dit-elle, vous aura séduit : c'est affreux, c'est un scandale, il faut la chasser, et dès ce soir... »

LUSSAN.

La chasser!... elle?... Catherine!... Ah! Monsieur, joignez-vous plutôt à moi pour la détourner du dessein qu'elle a de nous fuir. Vous ne la connaissez pas, cette femme adorable; vous ne savez pas combien elle réunit

de charmes et de vertus! Elle n'est point ce qu'elle paraît être : des infortunes sans nombre l'ont réduite à cet état si peu fait pour elle. Si vous saviez! Personne ne la connaît ici; depuis deux ans qu'elle est venue s'y établir, personne n'a pu découvrir qui elle est; et, depuis trois mois que je m'étais introduit chez elle, sous le déguisement où vous m'avez surpris, je n'avais pu encore en obtenir une seule marque de confiance : enfin un moment plus favorable était arrivé, elle venait de commencer la confidence de ses malheurs; j'allais savoir le secret de son sort, quand des circonstances fatales nous ont interrompus, et ont amené la scène dont vous avez été témoin.

BONIFACE, ému.

Que me dites-vous-là? Cette Catherine est inconnue? elle est ici depuis deux ans? Des malheurs l'ont réduite à l'état où elle est? Monsieur... M. de Lussan!... cette femme est peut-être encore plus intéressante que vous ne croyez. Je crois la connaître..... je crois... Je vais la voir, je vais la voir à l'instant, la questionner... m'instruire...

LUSSAN, transporté.

Quoi! Monsieur... vous croiriez.... vous sauriez... serait-il possible!... Ah! Monsieur, de quel poids vous soulageriez mon cœur!

BONIFACE, se ravisant.

Écoutez... écoutez donc ; je peux me tromper. Combien dites-vous qu'il y a qu'elle est ici ?

LUSSAN.

Deux ans, à peu près.

BONIFACE.

Son âge ?

LUSSAN.

Vingt... à vingt-deux ans.

BONIFACE.

De l'esprit ?... des talens ?

LUSSAN.

Des talens, oui ; et c'est ce qui m'a frappé. Comment, disais-je, une paysanne...

BONIFACE, à lui-même, et avec le plus grand intérêt.

Ah ! que je me veux de mal de l'avoir perdu !

LUSSAN.

Quoi donc, Monsieur ?

BONIFACE, toujours plus ému.

Un portrait... un petit portrait de femme qui me parvint à certaine époque. A peine si je voulus le regarder alors ; et tantôt, en voyant Catherine... il m'a semblé... Je m'en vais, je m'en vais la voir.

LUSSAN, l'arrêtant.

Elle doit venir ici tout à l'heure. Ne vaudrait-il pas mieux que vous l'attendissiez, que vous cherchassiez peu à peu à pénétrer son secret? Elle veut partir; elle doit ce soir prévenir madame d'Armincourt...

BONIFACE, riant.

Ah! oui, partir! Si ce que je présume arrive, je sais bien qui est-ce qui partira; mais, à coup sûr, ce ne sera ni vous ni elle. Je l'entends, je crois.

LUSSAN.

Laissez-moi l'éviter; elle est tellement irritée contre moi...

BONIFACE, l'embrassant avec effusion.

Allez, allez; je vous raccommoderai. Montez à votre appartement, et ne paraissez pas que je ne vous fasse avertir.

LUSSAN.

Je vous devrai mon bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CATHERINE, BONIFACE.

BONIFACE, il est seul un instant.

Je serais charmé que ce fût elle. Cette femme m'a saisi à la première vue... J'ai tant cherché vainement!... Il serait bien singulier que le hasard.... Mais si je me trompais cependant!... Peste! n'allons pas nous livrer à une aventurière. Il faut voir.

CATHERINE, un peu éloignée de Boniface.

Le voici. Voudra-t-il m'entendre! N'éprouverai-je point encore quelque nouvelle humiliation!

BONIFACE, d'un air ouvert.

C'est vous, belle fermière! cherchez-vous quelqu'un ici?

CATHERINE, avec hésitation.

Je n'y cherche que vous, Monsieur.

BONIFACE, allant à elle.

Eh bien! mon enfant, me voilà; qu'avez-vous à me dire?

CATHERINE, très-émue et du ton le plus grave.

Des choses qui intéressent le bonheur de

mademoiselle Élise; j'ai pensé qu'en cette considération vous ne me refuseriez pas la grâce de vous entretenir un instant, en attendant la fête que je n'ai pas voulu troubler par un éclat indiscret.

BONIFACE la regarde un moment avec intérêt, et dit ensuite :

Voyons, Madame, de quoi s'agit-il?

CATHERINE.

Avant de m'expliquer, je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien me promettre d'être auprès de Madame l'interprète de mes regrets. Je remets la ferme qu'elle m'a confiée, et compte dès demain quitter le canton. Je sais bien qu'il n'est pas d'usage de rompre ainsi de tels engagemens; mais quels que soient les dédommagemens que vous exigerez, Monsieur, j'y souscris d'avance, trop heureuse de laisser en partant, à madame d'Armincourt, cette faible preuve de ma reconnaissance et de mon tendre attachement.

BONIFACE.

Mais, si vous lui êtes si attachée, pourquoi donc la quittez-vous? Quels sont les motifs d'une fuite si soudaine?

CATHERINE.

La scène de tantôt l'autoriserait assez, ce

me semble, quand cette lettre ne l'aurait pas déjà provoquée.

(Elle lui donne la lettre de Fierval.)

BONIFACE.

Ah! ah!... de Fierval... (*Il en lit quelque chose.*) Libertin !...

(Il continue.)

CATHERINE.

Vous concevez, Monsieur, qu'il serait peu décent que je restasse dans des lieux où un pareil homme aura bientôt le droit de me parler en maître. Il faudrait ou le braver, ou m'avilir !.... Tant d'audace ou tant de bassesse doit me répugner également.

BONIFACE, à part.

Cette femme est honnête : c'est certain. (*Haut.*) Quand avez-vous reçu cette lettre ?

CATHERINE.

Quelques instans avant votre arrivée. Peut-être l'aurais-je méprisée, sans la manière indigne dont M. de Fierval s'est comporté chez moi ; mais le soin de ma réputation, seul bien qui me reste au monde, ne m'a pas permis de dévorer un si cruel outrage ; et c'est à l'oncle, au bienfaiteur d'Élise, que j'ose en confier la vengeance.

BONIFACE, mettant la lettre dans sa poche.

Je m'en charge.... quoique, au fond, il ne soit pas seul responsable de votre départ. M. de Lussan...

CATHERINE.

N'en parlons pas, Monsieur, je vous en supplie !

BONIFACE.

Pourquoi donc ? il vous aime de tout son cœur, cet homme; il me le disait encore tout à l'heure. C'est vraiment dommage que vous ne soyez pas d'un rang plus rapproché du sien, vous vous conviendriez à merveille; mais, ma foi ! vous êtes si loin de lui...

(Il la fixe.)

CATHERINE, vivement.

Ce ne serait pas là l'obstacle, Monsieur... (*Elle se reprend.*) La vertu est de tous les rangs; mais les hommes savent rarement l'apprécier, et je n'ai point appris à avoir confiance en leur justice.

BONIFACE, à part.

C'est elle ! (*Haut.*) Dites-moi... vous avez été malheureuse en amour?...

CATHERINE, soupirant.

Oui, Monsieur... et je le suis encore.

BONIFACE, à part.

Ceci regarde Lussan. (*Haut.*) Dites-moi donc... vous avez été mariée ?

CATHERINE, embarrassée.

Monsieur...

BONIFACE, d'un ton pressant.

Vous êtes veuve ?

CATHERINE, sans prendre garde à ce qu'elle dit.

Oui, Monsieur.

BONIFACE.

Y a-t-il long-tems que ?...

CATHERINE.

Ah ! Monsieur, daignez me dispenser d'un éclaircissement qui désormais ne peut vous intéresser. Je pars, je vais porter ailleurs le souvenir de mes peines passées, et le sentiment ineffaçable de mes chagrins actuels ; je n'ai plus rien à dire, plus rien à entendre ici... Il ne me reste qu'à vous remercier, et à prendre congé de vous.

BONIFACE, avec intérêt.

Un moment... Où allez-vous donc comme cela ?

CATHERINE, tristement.

Je ne sais. Partout où j'aurai le malheur

d'attirer l'attention d'un homme, il n'y aura pas de demeure fixe pour moi.

BONIFACE, la regardant.

Hum !... s'il est ainsi, vous risquez de voyager long-tems. (*Plus vivement.*) Mais, que diable !... vous n'allez pas courir ainsi à l'aventure. Vous tenez à quelque chose dans le monde; vous arriviez de quelque part quand vous êtes venue ici; ce que vous possédez, vous l'avez hérité de quelqu'un, ou quelqu'un vous l'a donné. Vous aviez un père, une mère, un mari... que fesaient-ils? que sont-ils devenus?... Qui êtes-vous enfin?

CATHERINE, troublée.

Monsieur.... que vous importe?.... mon mari... ma famille...

BONIFACE, encore plus vivement.

Oui, votre mari, votre famille..... tout cela m'importe, et beaucoup; où tout cela est-il?... Qui êtes-vous, voyons?

CATHERINE, cherchant ce qu'elle veut dire.

Monsieur... j'ai perdu mon père et ma mère en bas âge... Alors...

BONIFACE, la pressant toujours.

Eh bien! alors?...

CATHERINE, se troublant de plus en plus.

Alors... une dame qui... avait... des bontés pour eux... a pris soin de moi... m'a mariée... et à sa mort, m'a laissé...

BONIFACE.

Et votre mari, où était-il, quand ?...

CATHERINE, l'interrompant.

Il m'a quittée. Depuis deux ans, j'ignore....

BONIFACE, la reprenant vivement.

Mais vous vous trompez; prenez donc garde.

CATHERINE, hors d'elle-même.

Comment ! Monsieur, je me trompe...

BONIFACE.

Vous ne savez pas mentir, j'aime cela.

CATHERINE, éperdue.

Je vous assure, Monsieur...

BONIFACE, impétueusement.

Répondez-moi, et vite et positivement.... N'êtes-vous pas née à Paris ? N'êtes-vous pas fille d'un brave et riche militaire qui s'appelait Harcourt ? n'êtes-vous pas restée orpheline à seize ans ? Un jeune homme nommé d'Orneville...

CATHERINE jette un cri, et se trouve mal. Boniface la soutient.

D'Orneville!... je me meurs.

BONIFACE, effrayé, et avec le plus grand intérêt.

Qu'avez-vous?.... Ne craignez rien, ne craignez rien, vous dis-je... vous avez des droits, des droits sacrés à ma tendresse. Si j'ai pu mettre au monde un fils indigne de moi, je remercie le ciel de m'avoir donné le tems et les moyens de réparer ses fautes. Julie! chère et généreuse Julie!... par grâce! par pitié! ne haïssez pas le pauvre Boniface d'Orneville, qui vous demande à genoux le pardon de son fils!

CATHERINE.

Vous, Monsieur?... vous, le père de mon mari?

BONIFACE, se mettant tout-à-fait à ses genoux.

Oubliez que je fus son père, et laissez-moi être le vôtre.

CATHERINE l'embrasse et le relève.

Ah! Monsieur!... oui!... ah! oui: soyez mon père!... J'avais besoin d'en retrouver un!

BONIFACE, la serrant dans ses bras.

Jusqu'à la mort!... Ah! çà, ma fille, il ne s'agit plus de fuite, d'aventures, de dé-

guisemens. (*Montrant son cœur.*) Voilà votre dernier asile : rien au monde ne vous en fera sortir. Votre honneur est le mien, ma fortune est la vôtre, et le soin de vous rendre heureuse, celui qui m'occupera constamment. (*Reprenant sa gaîté.*) Ah ! çà.... nous venons de nous attendrir ensemble ; il faut maintenant nous égayer un peu, punir un fat, corriger ma nièce, et faire un bon mariage... Que de plaisirs à la fois !

CATHERINE, émue.

Un bon mariage !

BONIFACE.

Oui, oui ; Lussan et vous, je vous marie. Vous vous aimez comme deux fous ; vous êtes tous deux honnêtes, tous deux riches : il n'y a rien de mieux que cela !

CATHERINE.

Moi, riche ?.... Vous savez qu'il ne me reste rien.

BONIFACE.

Vous oubliez donc que j'ai quelque chose ? La dot d'Élise est à vous ; vous verrez quelles étaient mes conditions. Je mets sous votre dépendance et ma fortune et le sort de ma nièce... vous en disposerez à votre gré : je ne m'en mêle plus... On vient. Soyez encore

Catherine jusqu'à ce que j'unisse Lussan et ma belle-fille.

CATHERINE, lui baisant la main.

J'obéis. (*A part.*) Ah! Charles, quel moment!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, ÉLISE, FIERVAL, HENRI, FANCHETTE, à la tête d'une troupe de paysans qui apportent des bouquets à Élise. Fanchette en a deux, un pour elle, et un plus beau qu'elle tient contre sa jupe. Les paysans entrent sur une espèce de *marche* villageoise, et présentent, en passant, leurs bouquets à Élise. Pendant ce tems, on apporte une table à l'un des côtés du théâtre; un notaire s'y met et achève de dresser le contrat. Catherine est à un coin de la scène; Fanchette se glisse à côté d'elle. Boniface est à l'autre coin; la Marquise, sa fille, Fierval occupent le milieu; Henri derrière, près de Fanchette. Les paysans se rangent au fond, après la marche, et y restent jusqu'à la fin.

LA MARQUISE, aux paysans.

Allons, mes enfans, de la joie! Élise, en se mariant, va faire plus d'un heureux dans le village. (*A Boniface.*) Eh bien! mon frère, êtes-vous décidé?

BONIFACE, gaîment.

Un moment, ma sœur.

ÉLISE, à Fierval.

La voyez-vous, cette audacieuse fermière ?

FIERVAL, à Élise.

Je m'en vais lui parler. (*Il va à Catherine, tandis que la Marquise embrasse sa fille, et lui donne un bouquet qu'elle met à son côté.*) Ma réponse, belle Catherine ?

CATHERINE, souriant.

M. d'Orneville vous la fera pour moi.

FIERVAL, étonné.

Comment ?

CATHERINE.

Je l'en ai chargé.

HENRI, donnant un bouquet à son maître.

Présentez donc votre bouquet, Monsieur.

FIERVAL, à lui-même.

Je ne puis concevoir...

(Il quitte Catherine, et va offrir un bouquet à Élise.)

CATHERINE, à elle-même, s'apercevant qu'elle est la seule qui n'ait pas de bouquet.

Et moi qui n'en ai pas... (*Fanchette s'avance timidement, et lui offre le sien d'un air sup-*

pliant... Catherine l'accepte en riant, et la baise au front.) Pauvre enfant !

FANCHETTE, à part, avec joie.

Oh ! il y a du nouveau !

BONIFACE, à Catherine.

A vous, la belle fermière, et un beau compliment, s'il vous plaît.

CATHERINE, gaîment.

Me l'ordonnez-vous, Monsieur ?

BONIFACE.

Je vous en prie.

CATHERINE, offrant un bouquet à Élise.

Mademoiselle, ne rejetez pas *ce faible* témoignage de l'attachement d'une femme qui ne vous a jamais fait de mal, et qui voudrait un jour pouvoir vous faire du bien.... (*Élise fait un geste dédaigneux.*) Cela n'est pas impossible : il faut s'attendre à tout dans la vie ; et le plus doux moyen de prévoir les événemens, est d'encourager l'amitié qui nous aide à les soutenir.

ÉLISE, étonnée.

A quoi tend ce discours ?

LA MARQUISE.

J'en suis tout attendrie !

BONIFACE.

C'est donc à mon tour à fêter ma nièce.... Mais... un instant, il nous manque encore quelqu'un.

FANCHETTE, vivement.

C'est M. de Lussan.

BONIFACE.

Qu'on l'avertisse.

FANCHETTE.

Allons le chercher, Henri.

HENRI.

Allons le chercher.

(Ils sortent en courant.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté HENRI, FANCHETTE.

FIERVAL.

Que veut dire ceci?

BONIFACE.

Je vais vous l'expliquer, Monsieur.... Je vous ai tantôt annoncé une condition sans laquelle je ne pouvais goûter la douceur d'enri-

chir ma nièce ; la voici... C'est que, dans le cas où le hasard, où des événemens que je ne pouvais prévoir, nous feraient découvrir la malheureuse veuve du fils que j'ai perdu, ma nièce et moi lui rendrions à l'instant la fortune dont elle fut dépouillée par la mauvaise conduite de son mari ; fortune que je ne puis évaluer, puisque je ne l'ai pas connue, mais que l'honneur me commande de remplacer par l'hommage entier de la mienne.

ÉLISE, noblement.

Rien de plus juste, Monsieur. La noblesse de ce procédé me rend vos bienfaits moins pénibles. Je n'ai pas dû compter sur vos richesses, j'y renoncerai sans murmurer ; et si Monsieur (*Montrant Fierval.*) pense comme moi, il restituera vos dons avec plus de plaisir encore que nous n'en éprouvons à les accepter.

BONIFACE, à sa nièce.

C'est bien cela, Mademoiselle ; c'est fort bien : je suis content de cette réponse-là.

LA MARQUISE, à Boniface.

Je vous dis qu'elle a du bon.

FIERVAL, avec un peu d'humeur.

Eh ! oui, oui, c'est fort beau, sans contredit ; mais cette générosité exaltée ne sera

probablement pas mise à l'épreuve.... (*A Boniface.*) J'ai ouï dire, moi, que cette malheureuse femme était morte de chagrin, peu de tems après votre fils; et, depuis deux ans qu'on n'en entend plus parler...

BONIFACE, riant.

Pardonnez-moi, Monsieur; elle vit, elle se porte à merveille, et M. de Lussan, que voici, peut vous en répondre aussi bien que moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LUSSAN, HENRI, FANCHETTE.

LUSSAN, à Boniface.

De quoi donc, Monsieur?

BONIFACE, à Lussan.

De l'existence de ma belle-fille, de madame d'Orneville, à qui je rends sa fortune, et que je vous donne à l'instant en mariage, si vous l'aimez autant que j'ai cru le voir... (*A sa nièce.*) Élise, la réponse que vous venez de faire me raccommode avec vous, et, pour vous le prouver, je vous permets d'embras-

ser votre cousine, et de la présenter vous-même à M. de Lussan.

LA MARQUISE.

Sa cousine!

LUSSAN.

Votre belle-fille!

FIERVAL.

Et qui donc?

ÉLISE, voyant l'émotion de Catherine.

Serait-ce Catherine?...

BONIFACE.

Elle-même.

TOUS.

Catherine!

LUSSAN, aux genoux de Catherine.

Catherine... chère Catherine!... est-il vrai que je sois le plus heureux des hommes?... Ah! parlez!... daignez-vous consentir?...

CATHERINE, le relevant.

Ayez pitié de moi!... je ne saurais vous répondre. L'émotion... la joie... Ah! mon père... Madame... Mademoiselle... mettez le comble à mon bonheur, en me permettant de le mériter. Gardez, gardez ces biens, dont vous faites un si digne usage; ils sont à vous, vous ne me devez rien; Lussan est assez riche

pour nous deux... et je l'estime assez pour consentir à lui devoir quelque chose.

LUSSAN, lui baisant la main.

Ah ! Dieu !

ÉLISE, à Catherine.

Ce dernier trait m'accable ! je mourrai de chagrin de vous avoir offensée, si votre amitié ne m'en console.

(Elles s'embrassent.)

BONIFACE, les attirant vers la table.

Signons le contat, maintenant, il est tout prêt ; (*Au notaire.*) Il n'y a que les noms à changer.

FIERVAL, embarrassé.

Et pourquoi donc changer ?... Qu'on se marie aussi, fort bien ; mais jusqu'ici, je ne vois pas, pour moi, de raison de renoncer aux espérances...

BONIFACE, riant.

Vos espérances !... J'en ai la liste dans ma poche. Élise... tenez, parcourez-la...

(Il signe le contrat, et le fait signer à Catherine et à Lussan.)

LA MARQUISE.

Voyons... (*Elle lit avec Élise.*) L'impertinent !

ÉLISE, rendant la lettre à Fierval.

Cette lettre me donne une leçon salutaire: puissiez-vous en profiter comme moi.

FIERVAL, voulant cacher son embarras.

Eh bien!... quoi?... c'est une plaisanterie; voudriez-vous, pour si peu de chose ..

ÉLISE, lui fait une révérence profonde.

Adieu, Monsieur.

FIERVAL, reprenant son ton ordinaire.

Vous avez tort; vous n'en retrouverez pas qui me vaille. Je vous présente bien mon respect.

(Il salue, et va pour sortir.)

BONIFACE, sans se déranger.

Adieu, jeune homme... Sans rancune?

FIERVAL, s'en allant.

Pas la moindre.

HENRI, embarrassé.

Vous suivrai-je, Monsieur?

FIERVAL.

Non, coquin, je te chasse.

(Il sort.)

HENRI.

Merci, Monsieur... Oh! ma petite Fanchette!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté FIERVAL.

BONIFACE, les ramenant en scène.

ÉLISE a pris le parti le plus sage ; mais elle n'y perdra pas : et, sous peu... suffit (*A Élise et Catherine.*) Quant à mon bien, mes enfans, je le partage entre vous deux ; c'est, je crois, le meilleur moyen de vous accorder.

CATHERINE.

Je vous laisse le maître absolu de mon sort. Il n'est qu'une grâce sur laquelle j'insisterai.

LA MARQUISE.

Laquelle ?

CATHERINE.

C'est la permission de disposer de ma ferme en faveur de Fanchette. (*En riant.*) Il est bien juste qu'elle soit récompensée de toutes les peines qu'elle a prises pour moi.

LA MARQUISE.

De grand cœur, ma chère enfant ; je n'ai rien à te refuser.

FANCHETTE, baisant la main de Catherine.

Oh ! ma bonne maîtresse !

HENRI, dans son coin.

Je serai donc le seul malheureux !

LUSSAN.

Pourquoi donc, mon ami ?

HENRI.

Hélas ! Monsieur, ce matin, que j'étais le plus riche des deux, j'étais bien sûr de n'en pas épouser d'autre que Fanchette ; mais à présent qu'elle a une ferme, comment voulez-vous qu'avec mes trois cent quarante livres...

LUSSAN, riant.

J'arrangerai cela. Mariez-vous toujours.

FANCHETTE ET HENRI, sautant de joie.

Ah ! Monsieur, quel bonheur ! est-il possible !...

BONIFACE, les réunissant autour de lui.

Ne songeons qu'à nous amuser maintenant. Au bout des épreuves dont la vie est semée, il est bien doux de pouvoir se retrouver en paix avec ses amis...

LUSSAN.

Ses voisins...

ÉLISE.

Sa famille...

CATHERINE.

Et soi-même !

VAUDEVILLE.

FANCHETTE, à Henri.

I.

Ah! mon Dieu! qu'est-c'qu'on dira,
Quand d'main j'irons au presbytère,
Puis qu'après on nous verra,
Toi t' rengorger, moi d'venir fière?
Chacun de nous se rira,
Chacun nous jalousera;
Puis enfin on s'accoutum'ra,
Ne sachant plus qu'y faire...
A m' respecter comme un' fermière.

HENRI, à Fanchette.

II.

Livre toi, si tu le veux,
Au soin d'étaler ta richesse;
Moi, je ne dois, je ne peux
M'occuper que de ma tendresse.
Du mariage on t'fit peur;
Et, pour chasser ta frayeur,
Je crois qu'il est de mon honneur
De m'y prendre d'manière
A rassurer ma p'tit' fermière.

BONIFACE.

III.

J'ai vieilli dans les travaux,
Sans jamais trouver une femme
Qui pût troubler mon repos,
Qui pût même effleurer mon ame ;
Mais l'amour sait rajeunir,
Et, je dois en convenir,
Si le destin, qu'il faut bénir,
Ne m'eût fait son beau-père....
J'aurais guetté notre fermière.

ÉLISE.

IV.

Mon cher oncle, excusez-moi,
Si d'abord j'ai pu vous déplaire :
A mon âge, on peut, je croi,
Commettre une erreur passagère.
Mais, grâce à cet heureux jour,
Avant peu, j'aurai mon tour ;
Faire le bien, faire l'amour,
C'est ce que je veux faire,
A l'exemple de la fermière.

CATHERINE, au public.

V.

Moi, Messieurs, depuis deux ans,

Ici j'ai vécu solitaire ;
Mais, pour regagner le tems,
Je vais chercher à me distraire.
Pour charmer votre loisir,
Pour me donner ce plaisir,
S'il ne vous faut qu'un grand désir,
Un grand soin de vous plaire,
Vous reviendrez voir la fermière.

FIN DE LA BELLE FERMIÈRE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LA REVANCHE, comédie en trois actes, par MM. Roger et Creuzé-de-Lesser. 1
NOTICE sur Désaudras et sur M. de Saint-Prix. 106
MINUIT, comédie en un acte, par Désaudras et M. de Saint-Prix. 111
NOTICE sur Mme Simons-Candeille. . . . 165
LA BELLE FERMIÈRE, comédie en trois actes, par Mme Simons-Candeille. . . 173

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

La Revanche, comédie en trois actes, par MM. Roger et Creuzé-de-Lesser. 1

Notice sur Désaudras et sur M. de Saint-Prix. 106

Minuit, comédie en un acte, par Désaudras et M. de Saint-Prix. 111

Notice sur Mme Simons-Candeille. . . . 165

La Belle Fermière, comédie en trois actes, par Mme Simons-Candeille. . . 173

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

JAN 31 1927

AUG 8 1952
Mag

842.06
R425a
v.55

3019

Suite du Répertoire du Th

NAME	DATE	NAME
H. Herschel Hart	N 31	

986

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 363